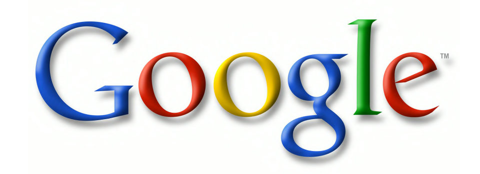
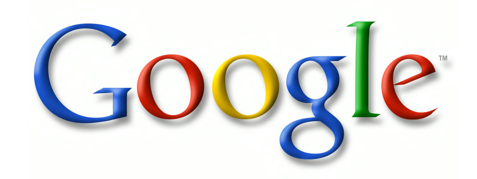
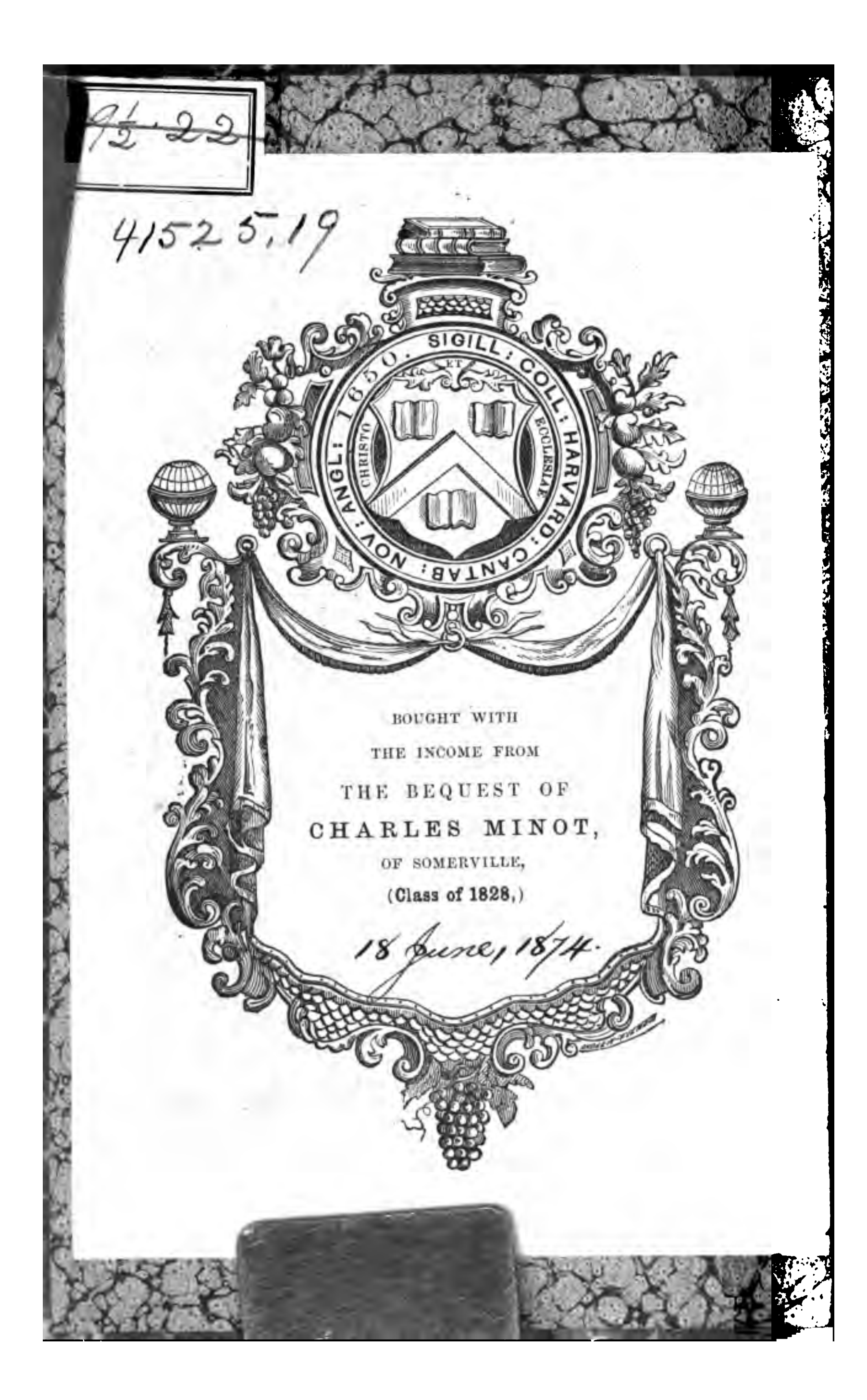
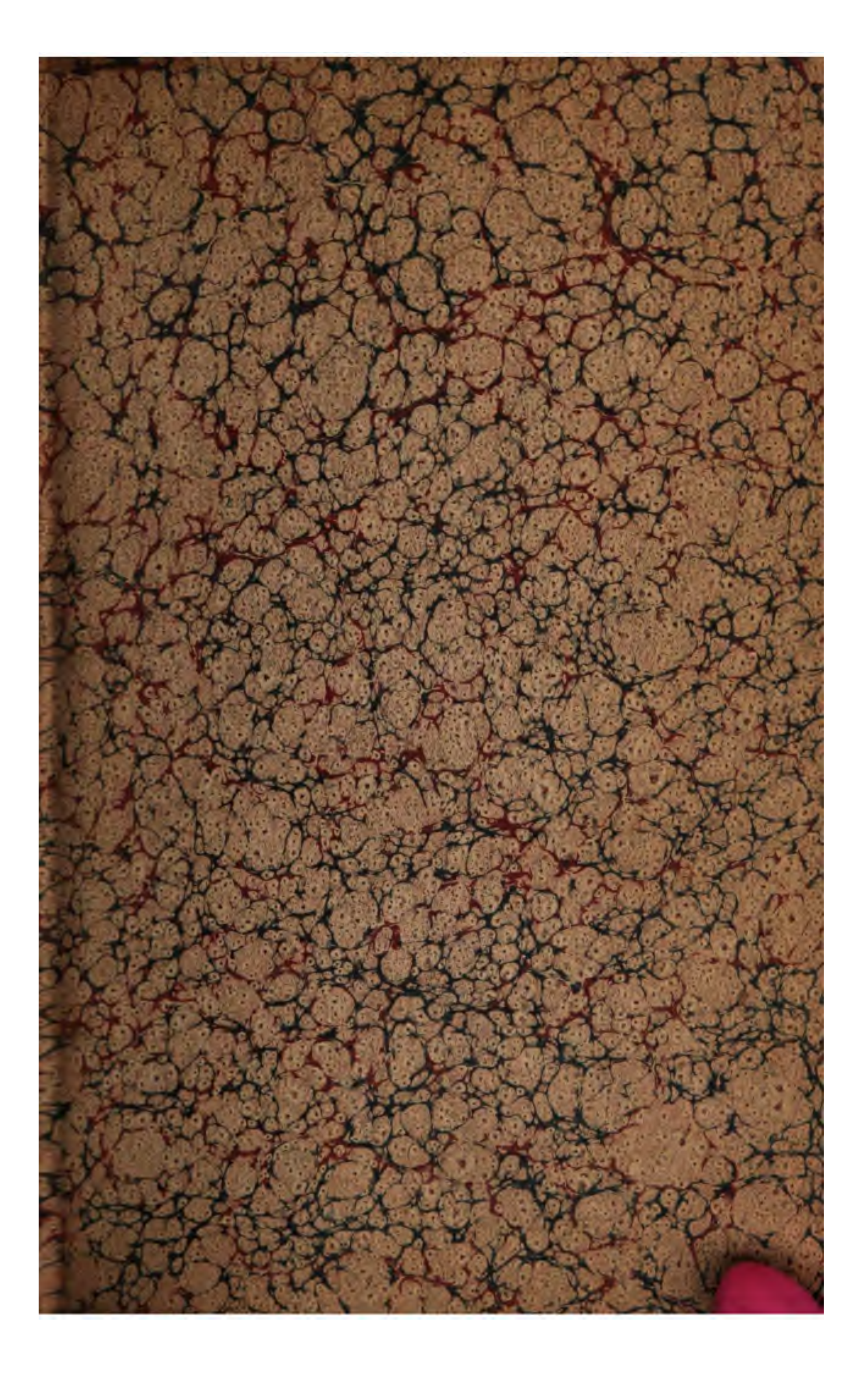







9½.22
41525.19
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
18 June, 1874.



COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLETES

D'ALEXANDRE DUMAS

Paris. — Imp. A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

L'ARABIE HEUREUSE

SOUVENIRS DE VOYAGES EN AFRIQUE ET EN ASIE

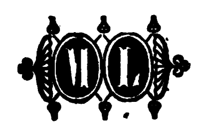
PAR

HADJI-ABD-EL-HAMID BEY

PUBLIÉS PAR

ALEXANDRE DUMAS

TOME DEUXIÈME



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

1874, June 18.
Minot Fund.

L'ARABIE HEUREUSE

I

Je reçus un matin la visite du jeune Abd'el-Mélek, neveu de l'émir, et fils du chérif Abou-Taleb.

J'ai dit combien m'avait paru intelligent ce jeune et bel Arabe. J'ai dit avec quelle attention il avait suivi toutes mes démonstrations, et l'intérêt qu'il avait pris à la réussite. Il avait suivi avec la même attention tous les travaux qui s'étaient exécutés à la suite de ces essais. Pendant mon absence, il n'avait pas quitté pour ainsi dire les ouvriers, et j'avais su qu'en toute occasion il avait pris chaudement mon parti.

Cependant il n'était jamais venu qu'avec son père. Je connaissais assez les Arabes pour savoir que sa visite ainsi isolée signifiait quelque chose. Je le reçus avec toute la considération que je devais au neveu du chérif et à un jeune homme dont Yachya m'avait fait l'éloge. J'en étais arrivé à une certaine intimité avec Yachya. J'eus du reste à me louer constamment de lui.

Le jeune homme vint droit à moi, et, contre l'habitude arabe, aborda franchement la question.

— Hadji, me dit-il, j'ai besoin de tes conseils.

— Ce n'est point pour maladie, je l'espère, lui répondis-je. Ta figure, en ce cas, donnerait un démenti à tes paroles.

— Non, me répondit-il, le corps se porte bien, mais le cœur est malade.

Je compris qu'il allait être question d'amour. Je craignais qu'il ne vînt me demander quelque talisman, quelque filtre, quelque amulette.

Je fus vite détrompé.

— J'aime, me dit-il, une jeune fille d'une des tribus du Djebel-Orra.

— Noble?

Il rougit.

— Non, dit-il en baissant les yeux.

— Eh bien! lui dis-je, que vas-tu faire?

— C'est là-dessus que je viens te consulter.

— Il faut d'abord que je sache comment tu l'as connue.

Alors il me raconta toute l'histoire; histoire d'amour, la même partout, excepté dans les détails, trame sombre relevée de broderies d'or.

Le jeune homme était chasseur, chasseur téméraire même. Souvent avec ses nègres il disparaissait pendant trois ou quatre jours dans les montagnes, et revenait avec des bouquetins ou quelque panthère. Chasse périlleuse dans l'un et l'autre cas. Pendant une de ces chasses, il avait vu Quemar. (C'est un des noms les plus resplendissants des Arabes : il veut dire la lune.) Il l'avait rencontrée portant à manger à son frère qui gardait des troupeaux, et au moment où il venait de tuer une panthère qui lui avait enlevé une brebis.

C'était une simple famille de pasteurs.

Mais, toute fille de laboureur, toute sœur de pâtre qu'elle était, elle avait de beaux sourcils qui se joignaient au-dessus du nez, de beaux et grands yeux qui étincelaient comme des diamants noirs, un nez droit, une bouche ornée de dents magnifiques, une taille souple comme la tige d'un palmier, et des cheveux qui, lorsqu'elle les dénouait, tombaient jusqu'à terre.

Son costume était celui de la fille de Laban, le costume de la Bible.

Les deux jeunes gens, s'étant rencontrés une fois, se rencontrèrent souvent. Les rendez-vous de chasse devinrent des rendez-vous d'amour. Souvent elle se risquait avec lui, le suivant dans la montagne, ne revenant que le soir quand elle eût dû revenir avant la sieste, et s'exposant alors à toute la mauvaise humeur de son père.

Les troupeaux étaient à quatre ou cinq lieues du douar, et le frère ne revenait qu'au bout de trois mois. Tant que le frère ne revint pas, le père ne put pas

être renseigné ; mais, le frère de retour, il apprit tout.

Dès lors Quemar fut séquestrée et les jeunes gens ne se virent plus, ou plutôt ne se parlèrent plus ; car ils se revirent, mais de loin. Les jeunes gens du douar prévenus faisaient le guet avec le père et les autres frères. Et chacun faisait ce guet avec d'autant plus d'acharnement que la tribu était hostile au chérif Husseïn. Or, le jeune homme était pris et bien pris ; il voulait, à quelque prix que ce fût, épouser Quemar.

Maintenant, ce qu'il attendait de moi, c'est que je parlasse en sa faveur au chérif Husseïn, afin que le chérif Husseïn en parlât à son père. Lui n'avait encore rien dit à personne de toute cette idylle. Je l'interrogeai à l'endroit de la jeune fille.

Elle éprouvait, de la part de son père et de ses frères, et même de la tribu, les mêmes obstacles qu'Abd'el-Mélek craignait d'éprouver de la part de sa famille. Il avait, lui, en outre de l'inimitié, à vaincre la distance. Au reste, j'ai baptisé ce roman du nom

d'idylle. Abd'el-Mélek déclarait qu'il fuirait avec Quemar, et que, s'il le fallait, il se ferait berger.

Sa confiance en moi m'honorait infiniment, mais il me chargeait là d'une mission on ne peut plus délicate. Il est rare que les hommes dans la position du chérif Husseïn n'aient pas des projets de mariage arrêtés d'avance sur les membres de leur famille.

— Laisse-moi quelques jours de réflexion, lui dis-je.

— Combien de jours veux-tu ?

— Laisse-moi trois jours et la permission de consulter un ami.

— Dis-moi le nom de l'ami.

— Yachya.

Il réfléchit un instant, puis :

— Fais comme tu voudras, dit-il.

Il fit quelques pas vers la porte et revint.

— Je n'ai d'espoir qu'en toi, me dit-il ; si tu ne réussis pas, je ne prendrai plus conseil que de moi.

Et il sortit.

Je me rendis chez le chérif comme d'habitude.

J'étais en retard; aussi, au moment où je sortais, vis-je le drapeau rouge qui m'appelait. Lorsque j'arrivai, le chérif était avec son fils et Yachya. A peine fus-je entré, que le fils du chérif salua et se retira. En le voyant se retirer si tôt, je craignis que le jeune prince n'eût quelque jalousie contre moi.

Rien n'eût été plus naturel. Le commandement que son père m'avait donné me faisait son égal au point de vue moral, et au point de vue politique son supérieur. Il est vrai qu'il me donna la main en sortant, et qu'il accompagna cette marque d'amitié du plus gracieux sourire. Mais tout cela ne prouve rien de la part d'un Arabe. Je résolus de ne pas tarder à lui faire ma visite. Dans ma précipitation, je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il fût sorti.

Quand je me retournai, je vis les regards d'Yachya fixés sur moi.

— Eh bien! ma pendule? demanda le chérif.

— Elle n'avance plus que d'une heure sur vingt-quatre, lui dis-je; tu vois que c'est un grand progrès.

— Quand pourras-tu me l'envoyer?

— Dans deux ou trois jours. Outre la réparation que j'y ai faite, je l'habille d'une boîte.

— Tu es donc tailleur aussi? dit-il en riant.

— Tailleur pour pendules.

Yachya se mit à rire à l'exemple de son maître.

En sa qualité d'Indien, il était infiniment plus rieur que ne le sont les Arabes.

— Par exemple, ajoutai-je, si tu veux me faire l'honneur de me venir voir après-demain matin, tu pourras la faire emporter.

— Tu as quelque chose à me faire voir?

— Ce que j'ai à te faire voir ne sera prêt que dans quarante-huit heures.

— J'irai ; à quelle heure veux-tu que je vienne?

— A dix heures.

— Avant mon déjeuner?

Il appuya sur le mot.

On voit que je l'avais complétement guéri de ses lenteurs de digestion.

— Avant ton déjeuner. Yachya sera des nôtres, ainsi que ton fils, si tu veux le permettre.

— Nous irons.

— Tu connais, continua-t-il ensuite, les affûts de mes canons?

— Oui, et même je les trouve horribles.

— Connais-tu un modèle plus commode?

— Je comptais t'en parler et te proposer des affûts dans le genre de ceux dont on se sert dans mon pays. Seulement, il me faut des madriers et des poutrelles en chêne, et, de plus, tes meilleurs menuisiers.

— J'ai tout cela, me dit-il, et vais donner des ordres pour que tu puisses en disposer.

— Désires-tu des affûts de rempart ou des affûts de campagne?

— Des affûts qui puissent servir aux deux usages à la fois; mais il les faut aussi légers que possible, de façon à ce qu'un chameau, deux au plus, puissent les traîner.

— Combien t'en faut-il?

— Une douzaine.

— Je les ferai confectionner.

— Mais les roues, comment les fera-t-on?

— Dans ce pays, où il fait très-chaud, les roues en bois se brisent vite ; si l'on pouvait s'en procurer en fonte ?

Le chérif alors, s'adressant à Yachya, lui demanda si l'on ne pourrait pas faire venir des roues de l'Inde. Il en fallait quarante-huit en tout : vingt-quatre grandes et vingt-quatre petites.

Yachya ne répondit rien.

Alors le chérif Husseïn eut une idée lumineuse.

— Mais, dit-il, pourquoi nous préoccuper des roues ? Pourquoi ne pas placer nos canons sur des traîneaux ?

En effet, les traîneaux glissent admirablement sur les sables, tandis que les roues s'y enfoncent jusqu'au moyeu.

— Par ma foi ! lui dis-je, tu as plus d'esprit que moi ; je n'y eusse jamais pensé.

— D'autant mieux, ajouta-t-il, que dans la montagne on placera les canons tout montés entre deux chameaux de file.

— Mais, dis-je, si tu veux ce que nous appelons,

nous, de l'artillerie de campagne, nous pourrons placer tes cinq ou six pierriers de cuivre et les faire pivoter sur des selles élastiques. Les Persans ont toute une artillerie ainsi équipée.

— Tu as donc été en Perse ?

— Pas encore, mais je sais cela. Nous laisserions tes grosses pièces sur leurs affûts ordinaires pour la défense de tes villes, et nous utiliserions seulement tes pièces de quatre et tes pierriers.

La chose fut arrêtée ainsi. Croyant qu'il n'avait plus rien à dire, je me retirais. Il m'arrêta.

— Attends, dit-il, j'ai quelque chose à te montrer.

Il sortit.

Je profitai de ce moment où il nous laissait seuls pour me retourner vers Yachya.

— J'ai à te parler, lui dis-je.

— Veux-tu que je passe chez toi?

— Viens partager mon dîner.

— J'irai.

Le chérif rentra; il tenait à la main un petit sac. Ce petit sac renfermait plusieurs échantillons de mi-

nerais et de cristaux. Ces échantillons provenaient des montagnes de Djézan; il y avait de la houille et du fer. Mais ce qu'il avait à me montrer, c'était un fragment de roche, couleur d'or.

— Qu'est-ce que cela? me dit-il.

Je regardai l'échantillon et compris l'espoir d'Husseïn.

— Cela ressemble à de l'or, lui dis-je, mais je doute que cela en soit.

— Si ce n'est pas de l'or, qu'est-ce donc?

— Il m'est impossible de te le dire, n'ayant point le *médicament* nécessaire.

J'aurais dû dire réactif, mais le mot n'a pas son équivalent dans l'Yémen.

— Qu'est-ce que ce médicament?

— Une certaine eau que nous appelons l'eau forte, et une certaine pierre que nous appelons la pierre de touche.

— Comment opère-t-on?

— On frotte le métal sur la pierre, puis on y met une goutte de cette eau, qui, lorsque c'est de l'or, lui

laisse tout son brillant; lorsque c'est de l'argent, produit un bouillonnement qui l'efface, et qui, lorsque c'est du cuivre, produit le vert-de-gris.

— Hum ! fit Husseïn.

— Si tu veux, continuai-je, j'enverrai cet échantillon à Djedda pour le faire analyser.

— Soit, dit-il.

Puis il me remit l'échantillon.

Alors, les uns après les autres, il me fit voir tous les fragments que renfermait le sac, m'interrogeant sur chacun d'eux.

Je lui montrai la houille.

— Voilà ce que tu as de plus précieux.

Il me regarda avec étonnement.

— Plus précieux que l'or ? dit-il.

— Plus précieux.

— Il y en a des couches, je ne sais pas en quelle quantité, mais mes travailleurs me disent qu'il y en a beaucoup.

— Tu sais que c'est avec cela que les Anglais font marcher leurs bateaux à vapeur ?

— Oui, c'est du *fahhm-el-hadger* (du charbon de pierre).

J'avais déjà constaté la présence de la houille dans l'île Djebel-Haçan, et, d'après les habitants du pays, il devait en exister au Djebel-Tarr, à l'île Caméran et à l'île Zobéir.

Les autres échantillons étaient du sel gemme, du cristal de roche, des cailloux et des agates. Lorsque j'eus passé en revue tous ces fragments :

— Maintenant, dit-il, j'ai bien autre chose à te dire.

Comme on le voit, c'était le jour des confidences.

— Parle !

— On a trouvé une source de lait dans la montagne.

Je le regardai en face.

— Tu plaisantes?

— Non, sur ma parole, — *Ou-Allah*.

— Et qui a trouvé cela ?

— Un vieillard respectable.

— De quel pays?

— Un musulman des montagnes de Nedjéd.

— Et c'est dans les montagnes de Nedjêd qu'est la source de lait?

— Oui!

— Ton vieillard est un imposteur.

— Comment, un imposteur?

— Il est impossible qu'il y ait du lait dans la montagne.

— Il y en a cependant.

— Il n'y en a pas!

— Il l'a vu.

— Il ne l'a pas vu!

— C'est un homme à barbe blanche.

— Cela prouve qu'il ment depuis longtemps.

— Quel intérêt aurait-il à mentir?

— L'intérêt de te soutirer de l'argent. Combien lui as-tu donné?

— Qui t'a dit que je lui avais donné quelque chose?

— Ta persistance à le croire.

— Je lui ai donné comme aumône.

— L'aumône n'en est pas une aux mains des intrigants.

— Alors tu ne crois pas?

— Je fais plus que de ne pas croire, je nie.

Et je lui citai l'article du Coran :

« Quand tu les vois (les hypocrites), leur extérieur te plaît ; quand ils parlent, tu les écoutes volontiers... Ce sont tes ennemis. Évite-les. Que Dieu les extermine ! Qu'ils sont faux ! (Ch. LXIII, v. 4). »

La citation parut le faire réfléchir.

— Tu as raison, dit-il, mais tout est possible à Dieu.

— Oui, mais Dieu est logique. Du moment où il a mis le lait dans les mamelles des animaux et dans le sein de la femme, il n'a pas dû le faire couler à flots de la terre.

— Je te dis que le vieillard l'a vu.

— Écoute, lui dis-je, je te parie ma tête contre la sienne que cela n'existe pas.

— Hum ! fit encore Husseïn.

— Le vieillard est-il ici ? demandai-je.

— Il est devant mon palais.

— Veux-tu le faire appeler ?

Husseïn frappa dans ses mains ; un esclave entra.

— Va, dit-il, me chercher un vieillard à barbe blanche que tu trouveras devant la porte.

Dix minutes après, un homme de soixante-dix ans, d'une figure vénérable, ayant une longue barbe blanche qui pendait jusqu'à la ceinture, fut introduit. Il s'approcha d'Husseïn et voulut lui baiser la main. Husseïn la lui retira, non pas qu'il le tînt pour imposteur, mais à cause de son grand âge.

Pendant notre conversation, les frères étaient venus peu à peu et le divan était complet.

— C'est toi qui as vu la source de lait? dis-je en m'adressant au vieillard.

— Oui, répondit-il avec un merveilleux aplomb.

— Tu l'as vue ?

— Non-seulement je l'ai vue, mais j'y ai bu.

— Eh bien ? demanda Husseïn.

— Cet homme n'est peut-être pas un imposteur, dis-je au chérif ; mais, en ce cas, c'est un fou.

— Je ne suis ni un fou ni un imposteur, dit le

vieillard ; j'ai dit la vérité, et d'autres que moi ont vu la source.

Je me tournai vers le chérif.

— Tu crois à la source de lait ? lui demandai-je.

— Je dis que tout est possible à Dieu, répéta-t-il.

— Eh bien ! que ce vieillard dise exactement où est la source et indique les personnes qui l'ont vue avec lui.

Le vieillard indiqua son fils.

— Et où est ton fils ?

— Il est devant le palais.

— Fais venir ton fils.

Le vieillard sortit et rentra avec un jeune garçon d'une quinzaine d'années, alerte et à l'œil rusé.

— Tu as vu la source de lait avec ton père ?

— Oui, dit-il.

— Tu en as bu ?

— Oui.

— Tu sais bien où elle est ?

— J'irais les yeux fermés.

— Eh bien ! vas-y les yeux ouverts, et conduis un

Kobaïl que le chérif va te donner, et qui reviendra attester que lui aussi il l'a vue, et mieux que cela même.

Je me retournai vers Husseïn.

— Tu entends? lui dis-je. Ordonne à un de tes Kobaïls de partir à dromadaire avec ce jeune homme ; il prendra une bouteille, puisera du lait à la source et te l'apportera.

Le chérif appela un de ses eunuques, lui donna l'ordre dicté par moi, et, dix minutes après, le Kobaïl, ayant le fils du vieillard en croupe, partait pour la montagne au grand trot d'un dromadaire.

Yachya était chez moi à l'heure convenue. Le dîner n'était qu'un prétexte ; la véritable cause du rendez-vous était l'affaire du jeune chérif Abd'el-Mélek.

Comme je l'avais prévu, la confidence avait sa gravité. Yachya hocha la tête.

— Jamais, dit-il, le chérif Husseïn ne consentira à ce mariage.

— Mais, lui dis-je, il faudrait au moins tenter de l'y faire consentir.

Yachya me regarda fixement.

— Et tu t'es chargé de la négociation ? me demanda-t-il.

Je regardai à mon tour Yachya.

— C'est-à-dire, répondis-je, que je comptais en charger un homme qui a toute la confiance de l'émir.

Yachya comprit à l'instant même.

— Si c'est sur moi que tu as compté... dit-il.

Et il secoua la tête.

— Eh bien ? demandai-je.

— Tu as eu tort.

— Tu refuses ?

— Je connais les projets du chérif à l'égard de son neveu ; je n'oserai jamais.

— Voilà qui embrouille terriblement les affaires du pauvre garçon.

— C'est fâcheux, car c'est ce qu'il y a de mieux dans la famille.

— Mais enfin, d'où viendra cette résistance si acharnée ?

— D'abord la tribu à laquelle appartient la jeune

fille est particulièrement hostile à l'émir. Pas une année le tribut n'est payé par elle sans coups de fusil. Le chérif craindra que son neveu ne puise, dans le contact de ces Kobaïls, des idées de rébellion dans le genre de celles de son oncle Hammoûd. Bref, je doute de son consentement.

— Et tu ne veux pas même tenter de l'obtenir?

— Je n'ose essayer. Mais toi, ajouta Yachya, si tu tiens à rendre service au jeune homme, pourquoi ne te charges-tu pas de la négociation?

— Mais je suis un étranger venu d'hier.

— Le chérif t'aime beaucoup.

Je regardai Yachya.

— Je t'en réponds! dit-il.

— C'est possible, mais il me semble qu'il n'y a pas assez longtemps que je suis de la famille pour me mêler de ses affaires. D'ailleurs, passant par ma bouche, la demande prendra une certaine gravité.

— Oui, dit Yachya en souriant, tandis que par la mienne on la croira une plaisanterie.

— Je ne dis pas cela. Le jeune homme est sérieu-

sement amoureux, et je connais assez les Arabes pour savoir qu'on ne plaisante pas avec leur premier amour.

Yachya hocha la tête.

— Non, décidément, dit-il, je ne me charge point de cela.

— Que faire alors?

— Pourquoi n'en parles-tu pas au père?

— Parce que le père sera probablement plus sévère encore que le chérif, et que le jeune homme compte au contraire sur le chérif pour décider son père.

Yachya réfléchit un instant.

— Il y aurait peut-être un moyen, dit-il.

— Lequel?

— Ce serait que j'en parlasse à une de mes femmes; elle en parlerait à une des femmes du chérif, laquelle en parlerait au chérif.

Je secouai la tête à mon tour.

— Ne mêlons point de femmes à toute cette affaire; ce serait un moyen de l'ébruiter.

— Peut-être as-tu raison, dit Yachya. Voyons donc.

Et il réfléchit de nouveau.

— *Ne fehem!* dit-il enfin.

Ne fehem est une locution arabe qui corrrespond aux deux mots français : J'y suis!

— Eh bien! parle.

— Il faut arriver par celui qui a intérêt à ce que le fils de son oncle fasse une sottise.

— Pourquoi cela?

— Parce qu'il poussera son père à la lui laisser faire.

— Tu veux parler du jeune Husseïn?

— Oui, tu comprends; le chérif aime beaucoup son neveu; il le croit destiné à soutenir l'honneur de la famille; il lui accorde peut-être plus d'intelligence qu'à son propre fils. Eh bien! en dessous, le jeune Husseïn est jaloux de son cousin; il craint qu'un jour son père ne fasse pour son cousin ce qu'il ne ferait peut-être pas pour lui. Le mariage de son cousin refroidira naturellement le chérif Husseïn pour son neveu Abd'el-Mélek. Le jeune chérif sera donc tout feu pour le mariage, et tu peux te confier à lui.

— Ah ! ah ! fis-je en regardant Yachya, voilà de la diplomatie !

— C'est celle d'un pauvre Indien, dit Yachya avec une fausse et comique humilité, mais c'est celle d'un homme qui a vécu vingt ans avec les Arabes. Parles-en au fils.

— Il n'y a qu'un malheur dans tout cela, répondis-je.

— Lequel ?

— C'est que je crois que le jeune Husseïn ne m'aime pas et est jaloux de moi.

— Eh bien ! en cela tu te trompes.

— Cependant, aujourd'hui, tu as vu que, lorsque je suis entré chez son père, il est sorti.

— Que veut dire cela ?

— Que ma présence lui était désagréable.

— J'ai bien vu au regard dont tu le suivais à son départ que quelque chose de pareil te passait par l'esprit.

— Tu as vu cela ?

— Oui !

— Eh bien !

— Eh bien ! tu te trompais. J'étais là présent à la conversation du père et du fils quand tu es entré et que tu as interrompu la conversation. Je sais de quoi il était question et de quelle façon on parlait de toi.

— Tu peux donc me rassurer sur ce point.

— Tout à fait.

— Tant mieux. Il y a un proverbe arabe qui dit qu'il ne faut mépriser personne, pas même le ver, à plus forte raison le lionceau. J'aurais été désespéré d'avoir le jeune chérif pour ennemi.

— Rassure-toi donc, loin d'être ton ennemi, il pousserait son père à... Mais ceci n'est point mon secret. Je serai probablement chargé un de ces jours près de toi d'une mission à peu près semblable à celle dont aujourd'hui tu voulais me charger près du chérif ; alors nous en causerons.

Quoique j'éprouvasse une vive curiosité de connaître cette mission, je gardai l'impassibilité d'un Arabe et me contentai de répondre :

— Si tu m'affirmes que le jeune chérif est mon ami, je croirai à son amitié.

— Je te l'affirme!

— Eh bien! alors, j'irai lui faire une visite et je lui en parlerai.

— Écoute, dit Yachya, autant j'hésitais à en parler au père parce que je savais lui être désagréable, autant je suis prêt à en parler au fils sachant que je lui ferai plaisir. Charge-moi de la négociation; veux-tu?

— Certainement je le veux, mais auparavant...

— Quoi?

— Je n'avais autorisation d'Abd'el-Mélek que d'en parler à une première personne. Cette première personne, dans mon esprit, c'était toi. Nous allons en parler à une seconde personne, il me faut une autorisation nouvelle.

— C'est bien, dit Yachya. Fais-le venir et demande-lui cette autorisation.

— Non, vas-y, toi. Le chérif a l'habitude de t'envoyer chez ses frères; ta présence ne sera pas remar-

quée ; tandis que moi, si l'on me voyait aller chez le jeune chérif, ce serait toute une affaire.

— Tu as raison.

Yachya partit. Un quart d'heure après il avait l'autorisation et il était de retour.

— Maintenant, dit-il, voilà comment la chose va se passer. Tu as prévenu le chérif que tu comptais faire une visite à son fils ; tu vas lui faire cette visite, tu lui racontes toute l'aventure, il en parle le même jour à son père. Après-demain le chérif vient te voir, il t'en parlera.

Je tirai ma montre : j'avais juste le temps de lui faire une visite avant qu'il se rendît chez son père. Je le trouvai chez lui. Il écouta ma confidence avec la plus grande attention, et se chargea de la commission avec empressement.

Je revins à la forteresse. Yachya m'y attendait.

— Tout s'est passé à merveille ! lui dis-je.

— En effet, répondit Yachya, nous avons pris, je crois, le bon moyen.

J'avais vu le chérif Husseïn le matin ; je pensai que

son fils aurait à parler avec lui d'Abd'el-Mélek ; je me dispensai de la visite du soir.

Le lendemain, j'étais chez l'émir à l'heure habituelle. Il ne me dit pas un mot qui pût me faire croire qu'il avait même vu son fils. La journée et la matinée du lendemain se passèrent sans rien amener de nouveau. Les travaux ordinaires s'accomplirent, et à l'heure du déjeuner, c'est-à-dire à dix heures du matin, je vis arriver le chérif, son fils et Yachya.

II

J'attendais le chérif chez moi à l'heure convenue. Le tourne-broche tournait, la tente était dressée sur la terrasse, un déjeuner était servi sous la tente, et de l'eau filtrée remplissait les gargoulettes.

Le chérif Husseïn était accompagné de son fils et d'Yachya. Il commença par me faire des compliments

sur les travaux, qui marchaient de mieux en mieux; puis, incapable de modérer sa curiosité :

— Tu avais quelque chose à me faire voir? me dit-il.

— Oui. Veux-tu venir avec moi?

— Volontiers.

J'ouvris la porte, je le fis passer le premier, puis, lui demandant la permission de servir de guide, je le conduisis à la cuisine.

Un spectacle inattendu l'y attendait. Le tourne-broche fonctionnait avec bruit et tic-tac de roues, faisant rôtir devant un brasier immense un mouton tout entier. Un immense récipient en fer battu, destiné à faire de la pâtisserie, recevait le jus et la graisse du mouton. Sélim arrosait le rôti avec une gigantesque cuiller de bois, faite par lui-même.

C'était un beau spectacle, même pour celui qui ne l'aurait pas vu pour la première fois. Il produisit son effet sur le chérif; mais je dois lui rendre cette justice que ce fut la mécanique du tourne-broche qui le préoccupa le plus.

— C'est une horloge à rôtir la viande, dit-il; seulement, il y manque le cadran pour voir quand elle est cuite.

Je m'inclinai.

Un Européen n'eût pas trouvé cela.

— Si je retourne dans mon pays, lui dis-je, je ferai part de ton observation aux marchands de tournebroches.

Mais ce qui attira ensuite son attention, ce fut la cheminée. La cheminée est tout aussi inconnue dans l'Yémen que l'est le tourne-broche. Il se pencha dans l'intérieur et regarda de quelle façon la flamme et la fumée s'élevaient.

Je lui développai une théorie du vide produit par la chaleur. Je ne sais pas s'il me comprit parfaitement, mais il me pria de lui envoyer les ouvriers qui avaient confectionné ma cheminée, pour qu'il en fît faire une pareille dans son *matebkâh*, c'est-à-dire dans sa cuisine.

Après avoir été serdar, tourneur, mouleur, fondeur, diplomate, négociant, horloger, médecin,

maçon, je m'élevais enfin au grade de fumiste.

— Est-ce tout ce que tu avais à me montrer? demanda le chérif Husseïn, que la vue du mouton rôtissant avait sans doute mis en appétit.

On voit que la cure avait été complète.

— Si tu veux monter sur la terrasse, je te ferai voir autre chose.

— Allons ! dit le chérif.

Nous montâmes sur la terrasse. La tente était dressée.

— Ah ! dit-il, tu as réussi.

Et il alla voir de quelle façon je m'y étais pris pour utiliser tous les objets. Il y avait dans la confection de la tente parisienne une grande supériorité sur la tente arabe. Il en examina tous les détails.

— Peux-tu me faire faire une grande tente pareille à celle-ci ?

— Sans doute.

— Et tu veux bien t'en charger?

— Avec grand plaisir.

Je devenais aussi tapissier !

Les nattes étaient préparées sous la tente pour recevoir le déjeuner. On apporta les aiguières à laver les mains, avec du savon parfumé. Chérif-Husseïn comprit que, ne pouvant l'inviter à déjeuner, la coutume européenne n'existant point chez les Arabes, je mettais un déjeuner à sa disposition.

En même temps deux esclaves, conduits par Sélim, apportèrent le mouton tout entier dans son plat de fer.

Le chérif s'assit devant le mouton. Nous restâmes debout, Yachya, le fils du chérif et moi, moi m'apprêtant à le servir.

— Assieds-toi ! dit-il.

— J'obéis.

Puis, se tournant vers son fils et Yachya :

— Asseyez-vous aussi !

Ils s'assirent.

Alors le chérif Husseïn, avec ses doigts, entama le mouton, nous en servit à chacun un morceau, et prit la tête, fendue d'avance pour qu'il pût, outre les chairs, en manger facilement la cervelle. La tête est le morceau d'honneur.

Une dernière surprise l'attendait. Quand l'esclave versa l'eau dans le verre de cristal du chérif, celui-ci s'aperçut qu'au lieu d'être trouble et bourbeuse comme la sienne, mon eau à moi était claire et limpide.

Il la goûta.

— Je n'ai jamais bu d'aussi bonne eau, dit-il. Où la prends-tu?

— C'est la même que la tienne, lui répondis-je; seulement, grâce à l'alambic que tu m'as donné, elle est devenue telle que tu la vois.

— Pourrai-je avoir de l'eau pareille à celle-ci?

— Oui, et cinq fois autant, puisqu'il te reste cinq fontaines et que je n'en ai qu'une.

— Allons, dit-il, tu es décidément un savant.

Ainsi que l'avait prévu Yachya, le chérif me prit à part après le déjeuner, m'emmenant vers un angle de la terrasse et laissant son fils avec l'Indien.

—Mon fils, me dit-il, m'a entretenu de la communication que tu lui as faite. Qu'y a-t-il de vrai dans ce qu'il m'a dit?

— S'il t'a dit que ton neveu Abd'el-Mélek était amoureux d'une jeune fille de la tribu des Bégams, et qu'il désirait obtenir ton consentement pour l'épouser, il t'a dit la vérité.

— Pourquoi ne m'en as-tu point parlé toi-même?

— Parce que c'est une affaire de famille et que je suis étranger à ta famille.

Le chérif me regarda.

— L'ami n'est point un étranger, dit-il.

Je m'inclinai.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Eh bien! je crains que ce ne soit une chose impossible.

Je me tus.

— La jeune fille n'est pas noble? dit-il.

— C'est la fille d'un laboureur et la sœur d'un pâtre.

— Ni moi ni mes frères n'y consentirons jamais.

— Tu vas désespérer ton neveu.

— J'en suis fâché, car c'est un brave jeune homme que j'aime beaucoup.

— Il avait compté sur cette amitié, et la preuve, c'est qu'il aimait mieux s'adresser à toi qu'à son père.

— Tu sais que la tribu des Bégams est une des tribus les plus hostiles du Djebel-Orra ?

— Je sais cela, et cela m'avait paru une raison pour que tu donnasses ton consentement.

— Je ne te comprends pas...

— Ton neveu, par son influence, pouvait ramener cette tribu à toi.

— Mais cette tribu, par son influence, peut éloigner de moi mon neveu.

— Tu penses trop souvent au chérif Hammoûd.

Husseïn fronça le sourcil.

— J'y pense toujours, dit-il.

— Réfléchis bien, Sidi, avant de faire le malheur de ce jeune homme.

— Je réfléchirai !

— Et tu me rendras réponse ?

— Oui, mais, je te le répète, j'ai des vues sur mon neveu.

— Tu es le maître! lui dis-je.

Il me tendit la main. C'était signe qu'il se retirait.

— Et la pendule? lui dis-je.

— Ah! c'est vrai, je l'oubliais.

Il fallait que la préoccupation du chérif Husseïn fût bien grande pour qu'il oubliât sa pendule. Yachya la prit entre ses bras et l'emporta. En sortant, le jeune homme me dit tout bas:

— Mon père consent-il?

— Non! répondis-je.

— Je lui en reparlerai.

Et il suivit son père.

Décidément j'étais un savant, mais Yachya était un profond politique.

Le soir, j'allai faire ma visite au chérif; mais il ne me parla de rien.

En rentrant chez moi, je trouvai notre amoureux; il venait chercher sa réponse. On sait ce que j'avais à lui dire.

— Ils n'y consentiront pas! dit-il.

— Alors que feras-tu?

— Ma résolution est prise.

— Tu l'enlèveras ?

— Je l'enlèverai.

— Au risque de la colère de ton père et de ton oncle ?

— Mon oncle a le bras long, mais mon cheval a les pieds rapides ; je serai hors du pouvoir de mon oncle avant que mon oncle ne sache même que j'ai enlevé Quemar.

Nous en étions là de la conversation quand Sélim entra.

— Le chérif Husseïn désire te voir, dit-il.

— Il m'envoie chercher ?

— Non, il te fait le signal de nuit.

— Les deux lanternes ?

— Les deux lanternes.

Que pouvait-il y avoir de nouveau ?

Je me hâtai de me rendre auprès du chérif Husseïn.

— Eh bien ! me dit-il tout joyeux, la source existe.

— Quelle source ?

— La source de lait!

— Ton Kobaïl l'a vue?

— Il l'a vue.

— Et il t'a rapporté une bouteille de lait puisé à la source?

— Il la rapportait quand, à une lieue d'ici, il l'a laissé tomber.

— Et elle s'est brisée?

— Oui!

— Où est ton Kobaïl?

— Il est là.

— Puis-je lui parler?

Husseïn frappa dans ses mains. Un nègre entra.

— Fais venir Mabrouck, dit-il.

— Je souhaite que son nom le protége! dis-je en riant.

Mabrouck veut dire bonheur.

Mabrouck entra. Je l'interrogeai. Sans sourciller, il répéta la même fable qu'il avait dite à Husseïn.

— Est-ce bien vrai?

— *Ras bouk!* (sur la tête de ton père!)

C'est, après le nom de Dieu, le grand serment arabe.

— C'est bien, lui dis-je, je te crois.

Et je lui fis signe de sortir.

— Tu vois? dit Husseïn.

— Je vois que Mabrouck est un infâme menteur.

— Tu crois?

— J'en suis sûr. As-tu fait donner un *baschich* au vieillard?

— Je lui ai fait donner cinquante talaris.

— Fais fouiller Mabrouck, et tu en trouveras vingt-cinq dans sa poche.

— Comment cela?

— Ils ont partagé.

— Pourquoi auraient-ils partagé?

— Parce que Mabrouck est son complice, et que, sur la promesse que lui a faite le vieillard de lui donner la moitié de ce qu'il tirerait de toi, il l'a aidé à te tromper.

Husseïn devint blême et frappa du pied. C'étaient ses deux grands signes de colère.

— Écoute, lui dis-je, je veux voir par mes yeux et

toucher par mes mains. Fais garder Mabrouck cette nuit; demain je le prendrai pour guide, et il me conduira à la fameuse source.

— Pourquoi pas le vieillard ou son fils ?

— Parce que le vieillard et son fils sont déjà loin.

— Comment ! ils sont déjà loin ?

— Fais-les appeler, tu verras.

Chérif-Husseïn frappa de nouveau dans ses mains. Un nègre entra.

— Fais entrer Mabrouck dans le *skiffa* (vestibule), et qu'on le garde à vue jusqu'à demain. Puis, tu amèneras le vieillard et son fils.

— Veux-tu me faire une partie d'échecs, Sidi ?

— Je ne joue pas !

— Tant pis ! nous aurions eu le temps de la finir, dût-elle durer huit jours, avant qu'on retrouvât les deux découvreurs de la source.

Husseïn frappa du pied avec plus d'impatience encore que la première fois. Nous attendîmes un quart d'heure. Plus nous attendions, plus l'impatience du chérif croissait.

Enfin le nègre reparut.

— Mabrouck est dans le skiffa, dit-il.

— Bien, et le vieillard?

— On le cherche!

— Il n'est donc plus en face du palais?

— Il n'y est plus!

— Je veux qu'on me l'amène!

Le nègre sortit.

— Tu permets, n'est-ce pas, dis-je au chérif, que j'aille demain avec Mabrouck à la recherche de la source?

— Oui, répondit-il.

Puis, après un instant:

— J'irai avec toi.

— Tu viendras avec moi?

— Oui. Cet homme est un Kobaïl; s'il se voyait pris en flagrant délit de mensonge, il te tuerait ou te ferait tuer par des gens de sa tribu. J'irai. D'ailleurs, je suis bien aise de voir de mes yeux.

— Soit! mais je te demanderai une grâce.

— Laquelle?

— Je ne te la demande pas encore; je dis que je te la demanderai.

— Dans quel cas?

— Si j'ai raison contre Mabrouck.

— Ce que tu me demanderas sera en mon pouvoir?

— Ce que je te demanderai dépendra entièrement de toi.

— Alors je t'accorderai ce que tu me demanderas.

— A quelle heure partons-nous demain?

— Avant le lever du soleil.

C'était à trois ou quatre heures du matin.

Le nègre rentra.

— On ne trouve pas le vieillard, dit-il, il faut qu'il se soit sauvé.

— Que l'on continue de le chercher, et, si on le trouve, qu'on le mette, lui et son fils, dans les cachots de la citadelle.

Je pris congé du chérif Husseïn, et me retirai bien tranquille sur le sort du vieillard et de son fils. J'étais certain qu'on ne les retrouverait pas. En effet, ils ne reparurent jamais à Abou-Arich, de mon temps du moins.

En rentrant chez moi, j'avais dit à Hadji-Soliman de me réveiller à deux heures. Cette nuit, je m'étais couché sur ma terrasse. J'avais là un cadre, un tapis et une grande couverture de laine. Je dormais le visage caché sous ma couverture de laine, à cause de la rosée et des effets de lune.

J'appelle *les effets de lune* l'influence fatale que la lune a sur ce qu'elle regarde de son pâle visage, chair ou granit. Les effets de lune, qui ont été longtemps regardés comme un préjugé, sont maintenant admis par la science. La dégradation des Pyramides est attribuée au sourire pâle et rongeur de la reine des nuits.

Je ne voulais pas être rongé comme une pyramide. J'avais donc ma couverture par-dessus la tête, quand à deux heures du matin Hadji-Soliman vint la soulever. Seulement, je ne dormais pas, je rêvais. Je rêvais à quelques mots que m'avait dits Yachya. Je songeais à cette conversation qui avait lieu entre le père et le fils quand j'étais entré; à ce secret que Yachya n'avait pu me dire parce qu'il n'était pas le

sien ; à cette mission pareille à celle dont je voulais le charger pour le chérif, et dont il serait probablement un jour chargé près de moi.

Je me creusais donc la tête pour tâcher de voir quelque chose dans cette obscurité, fût-ce un fantôme. Il en résulta que, lorsque Hadji-Soliman leva la couverture, il me trouva les yeux tout grands ouverts.

Un quart d'heure après, j'étais à la porte de la forteresse du chérif. Elle était fermée, mais au premier coup de marteau elle s'ouvrit. J'étais attendu.

Le chérif était éveillé, les chevaux et les dromadaires étaient tout sellés, toute la famille était de la course, frères, neveux, cousins. Yachya et son âne étaient arrivés des premiers au rendez-vous. Dans un angle du vestibule, Mabrouck attendait, gardé par deux nègres.

Notre course devenait une excursion armée. En effet, elle avait lieu dans les montagnes, et certaines tribus des montagnes étaient hostiles au chérif. Le chérif s'était informé d'avance de l'endroit où se devait trouver la fameuse source. C'était dans le Dje-

bel-Sabbéâh. Mabrouck avait donné tous ces détails d'un ton positif et en affectant la plus grande tranquillité.

On partit, comme l'avait dit Husseïn, un peu avant le lever du soleil.

Les nuits sont très-claires en Orient, très-froides et très-humides. Le matin, la terre semble couverte d'une gelée blanche, et, quand le soleil commence à darder, elle reluit comme une glace.

Nous nous dirigions vers le sud-est.

Le nom général de la montagne, à laquelle nous avons donné le nom de la localité la plus rapprochée, est le Djébel-Béni-Seïd (*la montagne des fils du Seigneur*). Comme il n'y avait que des sentiers, et que trois ou quatre cents hommes ne peuvent suivre un sentier, nous occupions un certain espace dans la plaine. Il en résultait que nous faisions une espèce de battue, et que devant nous, des champs de trèfle, de sésame et de dourâh (sarrasin), se levaient des volées de pintades et de poules de Numidie. Les pintades se levaient avec grand bruit, ainsi que les poules de

Numidie : les pintades par bandes de vingt-cinq ou trente, les poules de Numidie isolées.

Puis venaient des bandes de perdrix et de cailles, qui chantaient par milliers, et des outardes qui couraient pêle-mêle avec les lièvres et les chacals sans quitter la terre, battant l'air de leurs ailes.

Des hyènes rôdaient au milieu de tout cela.

L'air était presque aussi peuplé que la terre. Il y passait des bandes d'oies sauvages, de pluviers, de cigognes, de corbeaux.

Au reste, le pays était magnifique pour la latitude, vert et cultivé comme un pays d'Europe. Le sésame était en fleur, et secouait dans l'air une odeur agréable qu'emportait le vent de la nuit, ou plutôt du matin, car, là-bas, le matin commence avant le jour, et la nature s'éveille avant le soleil.

Le soleil se leva derrière les montagnes. Leurs pics, extrêmement accidentés, se détachaient en vigueur sur un ciel d'argent glacé de rose, brun sombre dans le haut, bleu indigo dans le bas.

Le chérif ordonna de faire halte. Toute la troupe

s'arrêta et mit pied à terre. L'imam Khatib fit l'appel à la prière. Les dromadaires et les chevaux furent abandonnés aux saïs. On fit les ablutions.

Le chérif avait apporté de l'eau, non-seulement pour boire pendant la marche, mais pour faire les ablutions. Il partagea cette eau avec moi et son fils. Les autres firent les ablutions au sable, ou plutôt le simulacre des ablutions.

Puis la caravane se disposa sur une seule file, le chérif au milieu, les serviteurs derrière. Point de hiérarchie pour le reste. Celui qui se trouve près du chérif y reste.

L'imam, placé en face du chérif, à quelques pas devant lui et tourné vers la Mecque, commença la prière. Elle n'est que de deux prostrations. Deux fois chacun toucha du front la terre humide.

Les Persans ont cette différence avec les *Sunnites* ou orthodoxes, qu'au lieu de poser la tête contre la terre, ils la posent sur une espèce de palet en argile cuite, et qui vient du tombeau d'Haçan, fils d'Ali. Ce tombeau est situé à Meschêd-Ali. Cette terre vient

aussi de Kerbelâh, la Grande-Chartreuse des Persans.

La prière faite, chacun remonta à cheval, à dromadaire et à âne, pour continuer sa route.

J'ai oublié de dire que l'on avait attaché Mabrouck sur un dromadaire. Pour la prière, on le détacha. Il pria avec les autres, puis on le rattacha de nouveau en lui laissant les mains libres afin qu'il pût indiquer dans quelle direction on devait marcher.

On se remit en marche. Nous étions encore à deux ou trois lieues de la montagne. Nous rencontrâmes un douar sur notre chemin. Les chiens nous annoncèrent. Quelques hommes vinrent voir à qui ils avaient affaire. Ils reconnurent le chérif et donnèrent avis au village de l'arrivée du maître. Aussi, tout en laissant le douar sur le côté, trouvâmes-nous une douzaine de femmes et de jeunes filles qui venaient apporter du lait et de l'acida à l'émir.

Nous avons dit que l'acida était le plat national. L'émir mit pied à terre, invita trois ou quatre personnes à manger avec lui une bouchée d'acida et à boire un verre de lait. Les invités mîrent pied à terre

à leur tour; je descendis de mon cheval, Yachya de son âne. Il s'approcha de moi.

— Je vois un drôle, dit-il en me montrant Mabrouck du coin de l'œil, qui n'aura pas trop ce soir de ses deux mains pour maintenir sa tête sur ses épaules.

Pendant cette espèce d'aparté, le chérif causait avec les notables du douar. Il parlait agriculture, récolte, politique. Il donnait des conseils sur l'irrigation. Il s'informait des dégâts que venaient de faire les panthères qui descendent des montagnes. Un petit enfant avait disparu, que l'on supposait dévoré.

Pendant ce temps, la suite du chérif Husseïn fumait le bourri. Tout ce qui n'était pas chérif tirait au même bourri deux ou trois bouffées de fumée.

Les Arabes de ce douar avaient des puits à bascule. Ils nous offrirent de l'eau. On remplaça dans les outres celle qui avait servi aux ablutions.

On se remit en route.

Alors les jeunes gens commencèrent une chasse à courre. Les uns poursuivirent les outardes à la lance.

Les autres lancèrent leurs lévriers sur les gazelles. Les lévriers sont très-coquettement vêtus.

Abd'el-Mélek et le jeune Husseïn avaient apporté leurs faucons. Un *saïs* (palefrenier) tenait chaque faucon chaperonné sur son poing. Les uns lancèrent les leurs sur des outardes, les autres sur des pigeons ramiers.

Une chasse générale commença.

C'était un admirable spectacle que cette plaine sillonnée par les lévriers et les cavaliers, que ce ciel rayé par le vol des faucons, des outardes et des ramiers.

Le rendez-vous pour le déjeuner était au pied des montagnes. C'était non-seulement le rendez-vous pour le déjeuner, mais la station de la sieste. Nous y arrivâmes vers les dix heures et demie.

Les chasseurs nous rejoignirent peu à peu. Ils avaient fait bonne chasse ; les uns rapportaient des gazelles, les autres des outardes, les autres des ramiers.

Nous étions à cent pas à peu près du village de

Sabbéâh. Ce nom, on le voit, a quelque rapport avec celui des Sabbéens, qui habitent à cinquante lieues à l'est. L'ancienne Saba,— Saba la Blanche, — la Saba de cette reine Nicaulis, grande appréciatrice de Salomon, n'est qu'à soixante lieues de là.

On vida et l'on embrocha les gazelles avec des baguettes de fusil. On trempa dans l'eau bouillante et on dépouilla comme des lapins, après leur avoir coupé la tête, les pattes et le bout des ailes, les outardes et les ramiers. Puis, le tout cuit, on groupa ce tout autour du plat de riz traditionnel et de l'acida national.

Les gazelles sont un excellent manger. Leur viande est noirâtre, ayant à peu près le goût du chevreuil, avec un léger parfum de musc. Dans quelques espèces, ce parfum devient trop fort et est désagréable.

L'outarde, quoique la chair en soit bonne, tient comme goût le milieu entre l'oie et la dinde, de l'oie sauvage, bien entendu.

Le riz se cuit à l'eau sans sel ; puis, lorsqu'il est cuit et que l'eau en est évaporée, on y verse du beurre

bouillant. Quelques-uns y mêlent des lentilles, d'autres des pois, d'autres enfin des amandes ou des raisins secs, comme dans un plum-pudding.

On saupoudre le tout avec du gingembre, des clous de girofle et du piment.

Après le déjeuner, on reçut les députations. Le bruit de la présence du chérif s'était répandu dans les douars. Le chérif était là dans son domaine privé. La plupart des terres lui appartenaient, les troupeaux étaient les siens, les habitants étaient ses fermiers. Tout ce monde-là relevait directement de lui. Aussi était-ce lui que l'on venait consulter pour les différends; c'était à lui qu'on venait demander justice pour les crimes commis.

Là, comme saint Louis, le chérif rendait justice en plein air et sous un palmier. Au reste, un certain air de bien-être régnait partout. Le sang semblait plus pur, les hommes étaient plus forts, les femmes plus belles, tous étaient mieux vêtus. Le chérif occupa tout le temps de la sieste à rendre justice et à converser avec les uns et les autres.

C'était une femme qui venait se plaindre de son mari, un mari de sa femme, un père de son fils. C'étaient des vols, des coups de couteau donnés, des coups de fusil tirés. Le chérif, avec une équité admirable, faisait la part de chacun; puis, comme le cadi voyage toujours avec le chérif, le châtiment était immédiatement appliqué.

Les grosses affaires réglées, vinrent les plaintes contre les panthères et les sangliers. On promit aux habitants une grande battue au retour. Moyennant quoi tout le monde fut content, même ceux qu'on venait de punir. Deux ou trois bâtonnés, enchantés d'être sortis d'affaire à si bon marché, apportèrent des fruits, des dattes sèches au chérif, qui les prit des coupables comme des autres. Ils n'étaient plus coupables puisqu'ils avaient été punis.

Vers trois heures on se remit en route.

Au dire de Mabrouck, on n'avait plus qu'une heure ou deux pour arriver à la source de lait. Mabrouck avait mangé avec les autres domestiques, et n'avait point paru manifester le moindre doute que la source

fût toujours à sa place. Beaucoup, parmi les domestiques, y croyaient fermement.

Nous marchâmes encore une heure et demie à peu près. Nous étions en pleines gorges de montagnes. Au sommet des pics, se penchant pour nous regarder, on voyait pâtres et troupeaux.

Les pâtres chantaient se répondant d'une montagne à l'autre, et l'on entendait les voix passer au-dessus de nos têtes; puis de temps en temps un coup de fusil répercuté par l'écho de la montagne. C'était quelque jeune Arabe chassant le bouquetin ou le vautour. Il y a des vautours si gros, — les vautours, dans toute l'Arabie, sont plus gros et beaucoup plus communs que les aigles, — il y a des vautours si gros qu'ils enlèvent de jeunes agneaux. On détruit donc le vautour comme un animal de proie.

Vers cinq heures, Mabrouck déclara qu'il reconnaissait le sentier qu'il avait suivi avec le fils du vieillard, mais qu'il fallait quitter chevaux et dromadaires, pour marcher à pied.

— Soit! dit Husseïn, nous marcherons à pied.

— Quoi, seigneur, dit Mabrouck, tu prendras la peine de venir toi-même avec moi?

— Je veux voir de mes yeux et toucher de mes mains, répondit Husseïn.

III

On délia Mabrouck, et nous mîmes pied à terre. Le chérif désigna pour venir avec lui son fils, son neveu, deux de ses frères, Yachya et moi. Deux nègres ne devaient pas perdre Mabrouck de vue. Cinq ou six autres portaient nos fusils et ceux des chérifs. Les chérifs ne portent jamais eux-mêmes leurs armes à feu.

Le chérif faisait porter cette fois un fusil anglais à piston. J'avais par hasard des capsules de calibre et j'avais pu lui en donner.

Nous nous engageâmes dans la montagne.

L'ascension était pour moi chose assez grave.

Les Arabes courent dans les montagnes nu-jambes et souvent nu-pieds ; dès l'enfance leur peau s'est trouvée en contact avec les cailloux, les ronces, et s'est familiarisée avec eux. Ils n'y font plus attention. Mais il n'en était pas ainsi de moi.

Tout chasseur que je fusse, ma peau avait été protégée dans ma jeunesse par de bons souliers et de bonnes guêtres, de sorte que, quoique nue depuis quelque temps, elle était encore fort sensible au contact des corps tranchants, déchirants et même contondants.

Il n'en fallait pas moins suivre Mabrouck partout où il allait; d'ailleurs ce n'était pas Mabrouck que je suivais, c'était le chérif. Mabrouck était monté le premier, toujours accompagné de ses deux nègres. Le chérif s'était bravement mis à sa suite à travers la montagne. Je m'élançai après lui, et le reste de nos compagnons ne vint qu'après moi.

Je ne m'étais pas trompé dans mes prévisions. Mabrouck, qui espérait nous dégoûter, choisissait les chemins les plus rapides et les plus fourrés. Mais il

avait dans le chérif Husseïn un chasseur de chamois et de bouquetins qui eût rendu des points aux Tyroliens et aux Oberlandais les plus agiles. Je n'ai jamais vu grimper comme grimpait le chérif. Mabrouck n'avait véritablement pas eu de chance.

Cependant il ne désespéra point tout d'abord. Il parut s'orienter, prétendit s'être trompé, nous fit passer d'une montagne à l'autre, nous montrant un pic à peu près inaccessible, et nous disant que c'était presque au sommet de ce pic que nous trouverions la source de lait.

L'émir le regarda en face.

— Tu en es bien sûr? dit-il d'une voix dans laquelle il était impossible de reconnaître la moindre impatience.

— J'en suis sûr, dit Mabrouck.

— Allons! dit le chérif, la course m'a fatigué, et je serais content de me rafraîchir à la source même.

Yachya s'approcha de moi.

— Voilà un homme, dit-il, de la tête duquel je ne donnerais pas un para.

Yachya ne risquait pas grand'chose: un para est la quarantième partie de cinq sous.

Mabrouck reprit sa course, et nous le suivîmes. Il marcha avec la constance du désespoir, jusqu'au moment où le pic de la montagne devint parfaitement impraticable.

J'admirais le chérif. Là où les autres, les nègres eux-mêmes, s'aidaient des mains, lui marchait debout et sans se courber.

Enfin Mabrouck se rendit.

— J'ai perdu mon chemin, dit-il, je ne sais plus où cela est.

— Bien, dit le chérif, cherchons un endroit où passer la nuit.

L'obscurité était venue, et il était impossible, en effet, même pour le plus adroit et le plus hardi montagnard, de repasser par les chemins que nous avions suivis pour venir, sans risquer dix fois de se casser le cou.

On chercha un campement ou plutôt un bivouac. L'on trouva une espèce de plateau au-dessus d'un

abîme. Nous nous arrangeâmes pour y passer la nuit.

Les deux nègres n'eurent même pas besoin qu'on leur en donnât l'ordre, ils garrottèrent d'eux-mêmes Mabrouck. Le chérif les vit faire du coin de l'œil. Il n'approuva ni ne blâma la précaution.

Pendant ce temps, d'autres faisaient du feu.

Puis on visita les cantines. Les nègres de la suite avaient apporté un mouton sur leur dos. Le malheureux mouton, tout en bêlant, avait fait l'ascension avec nous. L'heure de sa mort était arrivée.

On l'égorgea.

Mabrouck le regardait saigner d'un air assez mélancolique. C'était pour lui une espèce de répétition d'une scène qui devait lui être plus personnelle et surtout plus désagréable que celle qui s'achevait.

Saigné, on lava le mouton de manière à lui enlever tout le sang. Puis on le fit cuire, selon la méthode ordinaire, dans un trou.

Deux heures après, tant bien que mal, le souper était servi. Il se composait du mouton, de pain fait

pour la circonstance, de riz, de dattes et de lait. Il va sans dire que ce lait ne venait pas de la source.

On avait allumé un grand feu. Puis, comme à l'odeur du four, toutes sortes d'animaux carnassiers, chacals, hyènes, caracals, lynx et même panthères étaient venus voir ce qui se passait, on avait allumé tout autour de nous un cercle de petits feux pour les tenir à distance. Deux ou trois fois cependant des rugissements se firent entendre de si près, qu'on eût pu croire que les bêtes féroces avaient enfin pris en conseil la décision de nous attaquer.

Tout à coup, à une cinquantaine de pas de nous, nous entendîmes retentir un coup de fusil, puis un second. Nous regardâmes autour de nous : il nous manquait Abd'el-Mélek et son nègre. Nous les vîmes revenir traînant après eux un animal que je ne reconnus pas d'abord, et que je pris pour une panthère. C'était un caracal.

Abd'el-Mélek vint se rasseoir près de nous sans dire un mot.

Le nègre, à quelques pas de nous, se mit à dé-

pouiller le caracal, dont la peau est presque aussi estimée que celle de la panthère.

Le bruit des deux coups de feu éloigna pour un instant hyènes et chacals. Mais, lorsque le mouton fut tiré du four et que le chérif eut commencé de le dépecer, l'odeur les rappela, et les apparitions et les rugissements recommencèrent; mais, cette fois, on n'y fit pas attention : on mangeait. Il va sans dire qu'avant le souper le chérif avait de nouveau fait faire la prière.

Après le souper, on prit le café. En Arabie, on prend du café partout. Le chérif avait un homme exprès pour son café. En prenant le café, on conta. Mais il ne fut pas dit un seul mot du motif qui nous avait amenés là.

Mabrouck avait dîné avec les autres domestiques, et comme eux. Ainsi qu'au déjeuner, on lui avait délié les mains pour qu'il pût manger tout à son aise. Puis, le souper fini, on les lui avait liées de nouveau. Il semblait être d'une indifférence complète à ce qui se faisait. On n'eût jamais, les cordes cachées, deviné

qu'il était le personnage principal du drame qui se jouait ou plutôt qui allait se jouer.

Jusqu'à minuit on causa. Vers minuit, le chérif s'enveloppa dans son *abbaïe* (par-dessus), et s'étendit sur son tapis. Chacun en fit autant. Seulement tout le monde n'avait pas de tapis.

Les nègres veillèrent ou plutôt se partagèrent la veillée, les uns gardant Mabrouck, les autres alimentant le feu. Dire que l'on dormit bien, au milieu des glapissements, des lamentations de tous les horribles animaux qui rôdaient autour de nous, ce serait mentir impudemment.

Les hyènes surtout, aussi voraces que lâches, ne nous laissaient pas un instant de repos. Une d'elles se glissa jusqu'à l'endroit où l'on avait jeté les intestins du mouton. Une balle que lui envoya Abd'el-Mélek la coucha morte à côté de la proie qu'elle convoitait. Une autre essaya de s'emparer de la carcasse, où cependant les dents des nègres n'avaient rien laissé que pussent envier les dents des chacals et des hyènes. Elle était venue sur quatre pattes; un second coup de

fusil du jeune Arabe la renvoya sur trois. Mais il ne daigna se lever ni pour la hyène morte ni pour la hyène blessée.

Yachya, le moins rassuré de nous tous, s'était glissé près du jeune chérif comme un confident de tragédie près de son prince. Il avait pensé qu'Abd'el-Mélek paraissant, d'après les trois coups de fusil tirés, du même naturel que les bêtes féroces, il était mieux près de ce Thésée arabe que partout ailleurs.

Ce que j'aurais autant aimé qu'Abd'el-Mélek tirât que ses hyènes et ses caracals, c'était une chouette qui était venue se percher à une cinquantaine de pas de nous, et qui, avec la régularité d'un pendule, faisait entendre de minute en minute son cri monotone et plaintif. Au reste, la chouette est pour les Arabes, comme pour nous, un oiseau de mauvais augure; seulement ils craignaient de la tuer, de peur de se porter, en la tuant, malheur à eux-mêmes.

Pendant toute la nuit on avait entendu, bien au delà des cris et des rugissements des animaux de la montagne, les aboiements des chiens. Vers une heure on

entendit le chant des coqs, qui se succédèrent d'heure en heure jusqu'au jour. Au fur et à mesure que le jour approchait, les aboiements des chiens diminuaient.

Bien avant les horlogers, Dieu avait fait de la création une immense pendule, où, pendant le jour comme pendant la nuit, l'homme pouvait lire l'heure.

On fut obligé d'attendre le point du jour. On l'attendit en faisant la prière. Puis, la prière faite et le jour venu, on se mit en route pour redescendre.

Si l'ascension avait été difficile, on comprend que la descente était presque impossible. Ce fut par des miracles d'équilibre et d'adresse que nous arrivâmes en deux heures au point où nous avions quitté chevaux, mules, chameaux et dromadaires.

Yachya retrouva son âne avec bonheur. Je crois même que, dans un moment où il crut que personne ne le regardait, il lui donna, comme Sancho faisait, l'accolade du retour.

A notre vue, tout le monde se leva. Mais pas une voix ne se permit d'interroger. Il est vrai que la vue de Mabrouck, garrotté plus étroitement qu'au départ,

répondait à toutes les questions. On le replaça sur son chameau.

Nous reprîmes notre route vers le village de Sabbéâh, où nous arrivâmes entre neuf et dix heures du matin. Là, le chérif Husseïn s'arrêta, déclarant que la battue promise serait pour le lendemain. En conséquence, on expédia de Sabbéâh, qui est le chef-lieu de tous les douars qui se trouvent sur le versant ouest de la montagne, des messagers pour annoncer que, le lendemain, au point du jour, une grande battue commencerait du Djebel-Chérif jusqu'au Djebel-Orra, le Djebel-Chérif étant l'extrémité sud et le Djebel-Orra l'extrémité nord du demi-cercle.

En profondeur, la battue devait s'étendre jusqu'au village de Harrad. Les habitants de Harrad et les douars dépendant du village étaient chargés de conduire la chasse au centre. Les habitants de Djebel-Chérif, de Habur, de Doffin et de Wadeij étaient chargés de se souder à leur droite. Les Béni-Sereem, les gens de Sabbéâh, ceux de Bédoui devaient se souder à leur gauche.

Le demi-cercle embrassé par les rabatteurs devait être d'une quinzaine de lieues. Les tireurs devaient former la corde de l'arc, et, placés au pied des montagnes et dans les ouvertures des vallées, empêcher les animaux de regagner leurs repaires.

Les messagers partirent dans toutes les directions, répondant que dès dix heures du soir les traqueurs seraient à leur poste. Chacun y mettait joyeusement du sien, chacun étant intéressé à ce que la chose réussît.

Les animaux féroces, comme les bandits à deux pieds, ont leur heure pour exercer le brigandage. Ils descendent de la montagne de dix heures à minuit. Ils y rentrent de deux à trois heures du matin.

Il fut donc convenu que dans la journée on gagnerait par groupes les douars des Béni-Moréan, des Béni-Sereem, de Zada et de Habur. Un groupe devait rester à Sabbéàh.

Vers minuit, chaque groupe descendrait de son douar et se mettrait en ligne en s'étendant à droite et à gauche, de manière à donner la main aux deux

groupes qui seraient à sa droite et à sa gauche. Chaque groupe en ferait autant; en peu de temps, la chaîne serait tendue et la montagne fermée.

La montagne fermée, les tireurs fermant la montagne allumeraient des feux pour empêcher les animaux d'y rentrer. Ces feux seraient un signal aux traqueurs d'allumer les leurs.

Les animaux ainsi enfermés n'oseraient point s'échapper par la plaine, et ne pourraient point rentrer dans la montagne. Tous ceux qui seraient sortis appartiendraient aux chasseurs, sauf quelques-uns qui forceraient l'enceinte.

La journée se passa en préparatifs. Le chérif, trois ou quatre de ses frères, son fils, son neveu, Yachya et moi, nous gagnâmes le centre, c'est-à-dire le village des Béni-Sereem. Ses autres frères et la suite se séparèrent en groupes d'une centaine d'hommes. Chaque groupe joignit son poste. A onze heures à peu près, chacun se mit en marche. A minuit, la ligne était formée sur une largeur de huit à neuf lieues.

Les meilleurs tireurs des Béni-Moréan, des Béni-

Sereem, des habitants de Zada et de Habur s'étaient joints à nous. Nous formions une ligne de quatre mille hommes à peu près, tous armés du fusil, à l'exception des chérifs, armés de leurs lances. Il devait y avoir quinze mille rabatteurs.

Les rabatteurs se trouvaient à quatre mètres les uns des autres. Ils finiraient par ne plus se trouver qu'à deux mètres au fur et à mesure qu'ils se rapprocheraient du centre.

Les tireurs se trouveraient à huit ou dix mètres les uns des autres, c'est-à-dire à même de se porter, en cas de besoin, mutuellement secours.

Nous allumâmes les feux, le chérif, placé au centre, ayant allumé les siens le premier.

A l'instant même, à droite et à gauche, les feux brillèrent comme une traînée de poudre; puis l'incendie gagna le cercle de la plaine. Ces feux étaient à dix mètres à peu près les uns des autres.

Les animaux qui tenteraient de forcer le cercle des rabatteurs ou la ligne des tireurs seraient vus comme en plein jour. Rien de plus facile donc que de tirer

sur eux. Nous ne pouvions, à cause des accidents de terrain, distinguer toute la ligne circulaire des feux, mais nous apercevions tous ceux qui étaient placés sur les hauteurs.

De cent mètres en cent mètres, un homme veilla, prêt à donner l'alarme si quelque animal féroce voulait rentrer. On n'entendit dans le courant de la nuit que deux ou trois coups de fusil. Les chevaux et les dromadaires, car chacun avait conservé sa monture, étaient tenus un peu en arrière par les saïs et les kobaïls.

Mabrouck, toujours prisonnier, continuait à faire partie de notre groupe.

Quelques rugissements que nous entendîmes dans le cercle enflammé nous annoncèrent que nous aurions affaire, le lendemain, à des bandits de premier ordre.

On se réveilla avant le jour.

Les jeunes gens avaient dormi à peine, Abd'el-Mélek surtout, qui se faisait une fête de cette chasse.

Les sentinelles avaient vu errer une assez grande

quantité d'animaux qui tentaient de rentrer; mais les feux leur avaient barré le passage. Parmi ces animaux, ils avaient cru distinguer trois ou quatre panthères.

Au point du jour, un coup de fusil fut tiré au centre.

C'était le signal.

De cent pas en cent pas les coups de fusil retentirent, à droite, à gauche, s'éloignant du centre et gagnant les extrémités. Puis, des deux extrémités, les coups de fusil continuèrent à s'étendre sur toute la ligne, se rapprochant du centre de la courbe. Alors, avec de grands cris, les traqueurs commencèrent à rabattre. On comprend qu'ils étaient à trop grande distance pour être vus et entendus.

Les premiers animaux qui nous donnèrent de leurs nouvelles furent les gazelles. Une avant-garde de deux ou trois gazelles effrayées vint nous annoncer que la battue était commencée. Mais, en nous voyant, elles rebroussèrent chemin.

Puis les lièvres; mais les lièvres nous forcèrent.

On ne s'inquiéta point d'eux. On ne les mange pas en Arabie, et eux ne mangent pas les autres.

Puis passèrent sur nos têtes des volées d'oiseaux, pintades, perdrix, outardes.

Nous vîmes quelques antilopes courant çà et là, s'arrêtant pour prendre le vent, et rebroussant chemin. Puis les chacals, puis les hyènes, puis un troupeau d'onagres.

Vers sept ou huit heures du matin, on commença de voir, comme un point blanc, la fumée des coups de fusil, sans les entendre et sans distinguer encore ceux qui les tiraient.

Abd'el-Mélek n'eut pas la patience d'attendre que le gibier vînt à lui. Il monta sur son cheval, prit sa lance, et, suivi de trois nègres à dromadaire, dont l'un portait une seconde lance et les deux autres des fusils, il s'élança vers le centre.

— Veux-tu me permettre de suivre ton neveu? demandai-je au chérif.

— Tu aimes donc la chasse? me dit-il.

— Oui, mais j'aime aussi beaucoup ton neveu.

— Va, fit-il.

Je m'élançai à mon tour dans le cercle, faisant signe à Sélim, à Mohammed et à Hadji-Soliman de me suivre. Sélim me suivit à cheval. Mohammed et Hadji-Soliman me suivirent à dromadaire. J'avais mon fusil à deux coups, mes pistolets, mon sabre et mon poignard. Sélim, Mohammed et Hadji-Soliman avaient des fusils à deux coups et leurs poignards.

Nous allions au grand galop à travers la plaine, comme dans un steeple-chase. Au fur et à mesure que nous avancions, nous commencions à entendre les coups de fusil. Puis, de loin, à perte de vue dans l'air, nous voyions des bandes de vautours, gros comme des hirondelles, tourner en cercle. Ils nous indiquaient le point où étaient les chasseurs. Puis ces animaux nous apparaissaient plus effarés, profitant de tous les accidents de terrain pour passer inaperçus et fuyant d'oasis en oasis.

Au bout de trois quarts d'heure de course, nous nous trouvions au plus fort de la mêlée. C'était un curieux spectacle à voir que celui des rabatteurs, les

uns à pied, les autres à cheval; les cavaliers armés de leurs grands fusils à mèche; les piétons de casse-têtes, de hallebardes, de sagayes, de lances, de sabres emmanchés au bout de perches. Chacun avait fait arme de ce qu'il avait trouvé.

Pendant un instant, nous ne sûmes à quel animal faire face.

Des sangliers fuyaient par centaines. Les grandes herbes étaient remuées par eux comme les flots de la mer.

Abd'el-Mélek dédaigna tous ces fuyards.

Deux ou trois cents de nos rabatteurs s'acharnaient sur une oasis qui devait, si l'on en jugeait par leurs cris, renfermer quelque chose de sérieux. Nous arrivâmes à l'oasis. On venait d'y faire entrer une panthère. A la vue du jeune chérif, les cris redoublèrent. Chacun s'anima au danger. Quelques nègres, leurs couteaux à la main, entrèrent dans l'oasis en rampant comme des couleuvres. Une douzaine de Kobaïls les suivaient avec leurs fusils.

Au bout de dix minutes on entendit de grands cris;

puis trois ou quatre coups de fusil, puis des cris encore.

La panthère fuyait et venait à nous naturellement, puisque nous étions du côté opposé où l'on fouillait le bois. Elle sortit à trente pas environ du jeune chérif. Il s'élança sur elle au galop, en criant, et la lance en arrêt de la main droite. La panthère avait une patte de devant cassée. Elle essaya de fuir. Mais, voyant que le cheval gagnait sur elle, elle s'accula à une souche d'arbre.

Le jeune chérif piqua droit sur elle. Il lâcha les rênes de son cheval, et prit son pistolet de la main gauche. Au reste, j'eus à peine le temps de voir ce qui se passa.

Abd'el-Mélek était à dix pas encore de la panthère. L'animal bondit sur lui. Je la vis cramponnée un instant au cou du cheval du jeune homme. Il me sembla que le cheval se cabra ; puis cheval, cavalier et panthère furent enveloppés d'un nuage de fumée. Je lançai mon cheval, pour aller, s'il était besoin, au secours d'Abd'el-Mélek.

Tout était déjà fini.

La panthère gisait, la tête fracassée; le cheval d'Abd'el-Mélek ruisselait de sang. De la patte de devant qui lui restait, elle s'était cramponnée au cou du cheval; par bonheur, la seconde étant brisée était retombée inerte.

Le cheval, grièvement blessé, jetait le feu par les yeux, le sang par la bouche. Il se cabrait, et tournait presque debout sur ses pieds de derrière.

Le jeune homme ne pouvait le retenir, la bride ayant glissé par-dessus la tête. Je courus au prince.

— Es-tu blessé? lui dis-je.

— Non, répondit-il, mais j'ai peur que mon cheval ne le soit mortellement.

Nos domestiques étaient arrivés. Mohammed et Hadji-Soliman sautèrent à bas de leurs dromadaires. Les trois nègres en firent autant et sautèrent à leur tour.

On saisit le cheval au mors, puis on rendit la bride au jeune homme. On ne pouvait calmer le cheval; le râle de la panthère l'épouvantait. Abd'el-Mélek mit pied à terre. Il déchira un morceau de sa ceinture et

essuya lui-même les blessures. Elles étaient profondes mais n'avaient point attaqué l'artère.

Je rassurai le jeune homme.

Un des nègres avait une outre à son dromadaire. Il détacha l'outre, et imbiba d'eau le fragment de ceinture déchiré par son maître. Le cheval se laissa faire, indiquant le soulagement que lui procurait la fraîcheur de l'eau ; mais il avait toujours l'œil fixé sur la panthère, qui agonisait. Pendant ce temps, j'envoyai une balle à un sanglier qui me tentait en passant à vingt pas de moi. Blessé, le sanglier chargea mon cheval.

Je fis bondir mon cheval par-dessus lui, et lui envoyai ma seconde balle. Sélim, qui était resté à cheval, courut sur lui; il l'acheva d'une troisième balle.

Au feu que nous faisions, nos rabatteurs accoururent. On trouva les deux cadavres. On laissa le sanglier où il était. Il était bon pour des hyènes et des chacals, non pour des musulmans. Quant à la panthère, on l'éventra et on la dépouilla presque vivante encore.

On brûla des feuilles sèches, on en frotta les bles-

sures du cheval d'Abd'el-Mélek afin d'arrêter le sang, et l'on se remit en chasse.

Pendant plus d'une heure nous n'eûmes affaire qu'à des animaux fuyards : antilopes, hyènes, chacals et onagres. Je tuai cependant un lynx et deux ou trois hyènes.

Le jeune chérif faisait merveille avec sa lance. Une fois qu'il s'était précipité, aucun accident de terrain ne sauvait l'ennemi. Il est vrai que son cheval, tout blessé qu'il était, le secondait prodigieusement. On eût dit qu'il avait une revanche à prendre, tant il se prêtait aux caprices de son cavalier.

Au milieu de cette chasse monstre, un épisode moitié grotesque, moitié terrrible, attira particulièrement mon attention.

Un Kobaïl avait blessé un onagre d'un coup de fusil. L'animal, furieux, était revenu sur lui. Le Kobaïl avait voulu fuir, mais il avait été bien vite rejoint par son adversaire, qui l'avait saisi à l'épaule. Le Kobaïl avait appelé au secours; ses camarades étaient accourus; mais, plus rapidement qu'aucun d'eux, le jeune chérif.

Le Kobaïl était renversé; l'onagre le foulait aux pieds. Abd'el-Mélek blessa l'onagre d'un coup de lance. L'onagre se retourna. Il mordit à belles dents le cheval du jeune homme; mais ce n'était plus une panthère; le cheval se défendit.

Rien n'était beau comme la lutte de cet âne sauvage, de ce cheval et de ce cavalier. On eût dit d'une trombe, tant ils soulevaient de poussière autour d'eux.

Le jeune homme déchargea sur l'animal son second coup de pistolet. Pendant ce temps, un nègre se glissa derrière l'onagre. Il lui coupa le jarret avec son couteau. L'onagre se renversa en arrière, essaya de se retirer et de fuir; mais il retomba. Le jeune chérif alors le cloua contre le sol avec sa lance. Aussitôt on se jeta sur l'onagre; en un clin d'œil, on le dépouilla comme on avait fait de la panthère, comme on faisait des chacals, des hyènes, comme on fait enfin de tous les animaux à fourrure.

Puis on laissa le corps.

Voilà pourquoi les vautours suivent si fidèlement les chasseurs.

Pendant ce temps, nous avancions toujours. Nous commencions à entendre les coups de fusil des tireurs placés au pied des montagnes; bientôt ces coups de fusil se rapprochèrent.

Le chérif avait donné l'ordre de se mettre en mouvement et de repousser les animaux vers le centre. Il arriva un moment où les dix-huit ou vingt mille hommes formant la battue se trouvèrent réunis, décrivant un cercle de trois ou quatre lieues de circonférence et d'une lieue de diamètre.

Au milieu de ce cercle erraient, rugissant, glapissant, bramant, bêlant, tous les animaux que l'on avait mis sur pied. Deux ou trois oasis étaient enfermées dans ce cercle. C'étaient les derniers refuges du gibier. Les chasseurs se touchaient. Il n'y avait plus moyen de les forcer. Tout ce qui se trouvait pris était bien pris.

Dans le cercle galopaient les chérifs et les chefs de tribu.

Il arriva un moment où, comme les chasseurs, les animaux se touchèrent. Entourés de toutes parts, ahuris par les cris, aveuglés par les coups de fusil,

décimés par les balles, ils semblaient avoir perdu, du moins à l'égard les uns des autres, leur férocité native.

Les hyènes coudoyaient les gazelles, les lynx les antilopes, les chacals les lièvres, et les panthères les sangliers.

Le cercle se resserrait toujours. Alors la boucherie commença. Il y avait dans le cercle trois ou quatre panthères, deux caracals, six lynx, une dizaine de hyènes, cinq ou six onagres, une vingtaine de sangliers, trente ou quarante gazelles, et deux ou trois cents lièvres.

Tout fut tué. La chasse dura jusqu'à quatre heures du soir.

Les morts comptés, on trouva trois panthères femelles, deux panthères mâles; on avait pris vivants deux petits. On trouva trois caracals, sept lynx, vingt hyènes, trente chacals, sept onagres, cinquante gazelles, trois cent cinquante lièvres, le tout compté par les peaux. Quant aux sangliers, on ne les comptait pas.

En fait d'hommes, nous avions deux morts et douze ou quinze blessés. Un des deux morts avait été tué d'une balle, par accident. L'autre mort avait été piqué par un *lefaâ* (vipère-céraste). Il avait eu beau lier la jambe au-dessus de la morsure, les dents ayant frappé sur une veine, le poison s'était rapidement mêlé au sang. En moins d'une heure, l'homme était mort.

Parmi les douze ou quinze blessés était notre Kobaïl : foulé aux pieds par l'onagre, il avait eu une cuisse cassée, une effroyable morsure à l'épaule, et cinq ou six meurtrissures causées par des ruades.

Les autres avaient reçu des coups de griffes de panthère, des coups de boutoir de sanglier, des coups de dents de caracal ; deux ou trois étaient piqués par des scorpions.

Ceux qui pouvaient marcher suivirent clopin clopant, ceux qui étaient trop malades pour faire le trajet à pied furent mis sur des chameaux.

On rentra vers sept heures du soir à Sabbéâh.

IV

Chaque maison du village avait un feu devant sa porte. Les chiens annonçaient notre arrivée depuis longtemps.

A l'entrée du village, nous nous annonçâmes nous-mêmes en faisant une décharge générale. Les Kobaïls et les fellâhs étaient retournés à leurs tribus et à leurs douârs. Les chefs seuls avaient accompagné le chérif. Nous étions six à sept cents en tout. Comme on nous avait attendus, les préparatifs étaient faits. On avait tué une cinquantaine de moutons. On avait fait des galettes, d'effroyables sébiles de riz, des *greffnas* (compotes de fruits), de l'*acida*, des pâtisseries.

Le lait était conservé dans des paniers de feuilles de palmiers, si bien serrés qu'ils contenaient même l'eau. Il y avait du lait de chamelle, du lait de chèvre,

du lait de brebis, des monceaux de dattes, des ruisseaux de café.

Les chevaux n'avaient pas été oubliés. Ils nageaient dans l'orge et le hachich.

Abd'el-Mélek pansa le sien lui-même. Le courageux animal semblait avoir oublié déjà ses blessures. Les honneurs de la chasse étaient au neveu du chérif. Il avait tué deux panthères, un caracal et trois lynx. Il n'avait compté ni les hyènes, ni les sangliers, ni les chacals.

Yachya avait assisté à la chasse en amateur. Il n'avait pas quitté le jeune chérif tant que celui-ci était resté en place. Mais quand le jeune chérif avait pris part à la bataille, il s'était retiré près des hommes qui gardaient Mabrouck.

Les chasseurs s'étaient réunis par groupes de douzaine. Ils formaient par conséquent soixante-dix à quatre-vingts groupes. Tout cela mangeait à sa faim, ce qui arrive rarement chez les Arabes. C'étaient de véritables noces de Gamache.

Après le souper il y eut ballet. Les nègres et les

Kobaïls en furent les principaux acteurs. On sait que ces sortes de danses ne peuvent guère se décrire.

On atteignit ainsi environ deux heures du matin. A deux heures du matin, le chérif donna le signal du départ. Chacun remonta à cheval. Il y avait près de trois jours que personne n'avait dormi. Aussi chacun avait-il hâte de rentrer, excepté Mabrouck, qui se doutait probablement de ce qui l'attendait à l'arrivée.

Nous refîmes, en nous en allant, le même chemin que nous avions fait pour venir. Mais, cette fois, la plaine était solitaire. Plus de volées de perdreaux, de de pintades, d'outardes. Plus d'antilopes, de gazelles, de chacals, d'hyènes et de lièvres. La battue de la journée avait tout tué ou tout chassé.

Au lever du soleil, la prière se fit, comme nous avons déjà dit, et dans les mêmes formes que nous avons racontées. On délia Mabrouck pour qu'il pût faire ses ablutions. Seulement deux nègres le gardaient le sabre à la main.

On remonta à cheval, et l'on arriva vers les huit

heures à la citadelle. Les notables de la ville attendaient le chérif à un demi-quart de lieue, avec les clefs. C'est une politesse que l'on faisait à Husseïn chaque fois qu'il revenait d'une expédition. Le muphti, dans ce cas, débitait une harangue de circonstance. Le chérif eut sa harangue.

Il fallait ou faire un grand détour circulaire, ou traverser un coin de la ville. Le chérif donna l'exemple en franchissant la porte. A l'instant où on le vit, les femmes firent entendre cette espèce de gloussement dont nous avons déjà parlé. Il se répandit d'un bout à l'autre de la ville, qui sut ainsi que son chérif rentrait.

Le discours était un long éloge sur les hauts faits des chasseurs et sur la paternité du gouvernement du chérif. Tout le monde accompagna le chérif jusqu'à sa forteresse. Le chérif salua : on prit congé; seulement il donna rendez-vous aux principaux pour trois heures.

Mabrouck fut réintégré dans la skiffa.

Le chérif rentra chez lui et donna ordre de lâcher

les pigeons. Pour que le lecteur comprenne cet ordre, il est besoin d'une explication. Les pigeons sont des pigeons messagers. Le chérif correspond par ces pigeons, soit avec ses frères, soit avec les chefs. Il tient enfermés dans un endroit sombre des pigeons apportés de Moka, de Tâës, d'Hodeïda, de Djézan, de tous les districts enfin. De même toutes les villes tiennent enfermés des pigeons apportés d'Abou-Arich. Lorsque le chérif part, il lâche des pigeons annonçant ce départ et la cause de ce départ, s'il désire qu'il soit connu. Lorsqu'il arrive, il annonce son retour par le même moyen. On lui répond, s'il y a réponse, par des messagers semblables. Cette façon de correspondre n'est pas aussi rapide que le télégraphe électrique; mais le télégraphe électrique n'était pas connu, même en France, à cette époque. Jusqu'à la découverte du télégraphe, c'était ce que l'on avait trouvé de mieux. Le pigeon fait seize lieues à l'heure. Les chemins de fer anglais en font vingt. La sieste commença.

A trois heures, tout le monde revint à l'audience du chérif.

Lorsque chacun fut réuni :

— Mes enfants, dit-il, un homme nous a trompé pour nous soutirer un argent que nous lui eussions donné s'il fût venu nous le demander franchement. Il nous a fait un mensonge, nous y avons cru. Il a juré par la tête du père d'Hadji ; il a juré par le Prophète ; et nous l'avons convaincu à la fois de mensonge et de parjure. Je me sens irrité ; je voudrais être juste : quelle est la punition que mérite cet homme ? C'est vous qui prononcerez sur son châtiment.

Le muphti fit un pas en avant!

— Sidi, dit-il, d'après les usages musulmans, il mérite la mort.

Le chérif se retourna vers les autres notables présents. Il voulait connaître le sentiment de sa cour. Excepté moi, qui m'abstins, tout le monde vota pour la mort.

— Qu'on amène Mabrouck, dit le chérif.

On amena Mabrouck. Mabrouch était calme jusqu'à l'insolence.

— Tu es accusé et coupable d'imposture et de sacrilége, tu as menti et juré pour induire ton maître en erreur et le voler ; l'avis unanime est que tu as mérité la mort.

Au mot de mort, tous les assistants se levèrent. C'était le signe de l'assentiment. Le coupable resta impassible.

Le muphti alors prit la parole à son tour :

— Tu es condamné, dit-il, à avoir la tête séparée du corps.

— C'était écrit ! dit le coupable.

Les eunuques qui avaient amené Mabrouck le remmenèrent. Il les suivit, ou plutôt les accompagna sans difficulté. A la porte se tenait l'exécuteur. C'était un nègre de haute stature, absolument nu, à l'exception de la fouta, d'un turban et d'une ceinture rouge. Dans la ceinture était passé le *séf* (sabre) des arnautes, recourbé en dedans. C'est l'arme avec laquelle l'exécuteur tranche la tête, en tirant à lui.

On emmena le coupable dans la cour sur laquelle donnaient les fenêtres du divan d'Husseïn. Chacun se

mit à prier le *fatha*. Seul, je m'approchai de la fenêtre. Mabrouck était déjà dans la cour, au milieu d'un cercle de nègres. A vingt pas de lui, des Kobaïls, des nègres et des Arabes, jouaient aux dames et au trictrac, sans que ce qui allait se passer les dérangeât le moins du monde de leur partie.

On donna de l'eau à Mabrouck pour faire ses ablutions; puis on voulut le faire mettre à genoux pour dire son fatha. Il refusa de se mettre à genoux, en disant qu'il n'y avait que les chrétiens qui s'agenouillaient. Il dit son fatha debout. Le fatha est le *Pater noster* des chrétiens. Puis on le fit asseoir à terre.

L'exécuteur tira son couteau de sa ceinture, attendant que le patient eût fini sa prière pour l'exécuter. De l'autre côté du mur on entendait des gémissements de femmes. Ces gémissements, selon toute probabilité, étaient ceux de la mère et de la sœur du coupable.

La prière finit.

Le bourreau alors roula autour de sa main gauche la natte de cheveux que Mabrouck avait au milieu de

la tête. Cet homme n'était plus séparé de l'éternité que par la durée d'un éclair.

— Arrête ! criai-je au bourreau.

Le bourreau leva la tête. Reconnaissant que c'était le serdar du chérif qui lui parlait, il s'arrêta. Le mot *Arrête !* prononcé par un homme qui n'avait pas droit de vie et de mort avait produit une sensation profonde sur l'assemblée.

— De quel droit as-tu dit « Arrête » ? demanda le chérif.

— Parce que la vie de cet homme m'appartient, Sidi.

— Comment t'appartient-elle ?

— J'ai ta parole. Tu as promis, si la source de lait n'existait pas, de m'accorder la grâce que je te demanderais ; et Husseïn n'a jamais manqué à sa parole. Eh bien ! je te demande la vie de cet homme. C'est moi qui l'ai accusé ; c'est moi qui serais cause de sa mort ; ce serait un chagrin pour moi. Au nom de ta parole engagée, Sidi, ordonne qu'on fasse grâce à Mabrouck.

Un murmure d'approbation accueillit mes paroles.

Le chérif s'approcha de la fenêtre.

— Je change la peine de cet homme, dit-il, en une année de détention.

— Sidi, lui dis-je, j'ai demandé la grâce entière.

— Laissez aller cet homme où il voudra, dit le chérif.

Le bourreau lâcha la natte de cheveux et se recula de deux pas. Mabrouck se releva. Il secoua la tête comme pour voir si elle tenait encore sur ses épaules.

Puis rassuré :

— C'était écrit ! dit-il de nouveau.

Et, cela dit, il sortit de la cour. Seul, le bourreau restait penaud : le bourreau a vingt-cinq roupies par exécution. Je lui jetai deux guinées.

— Que fais-tu ? me demanda Husseïn.

— Sidi, lui répondis-je, il ne faut priver personne de son salaire.

En rentrant chez moi, je trouvai Abd'el-Mélek qui m'attendait.

Quoique pendant tout le voyage nous nous fussions

trouvés seuls, quoiqu'il eût pu me parler facilement, sans être écouté ni entendu, de ses affaires d'amour, il ne m'en avait pas dit une parole.

Un homme étranger à ce qui se passait dans le cœur du jeune homme n'eût vu en lui et dans toutes ses actions que les actes d'un chasseur passionné. Moi, j'y voyais la passion d'un homme amoureux qui cherche, non point à échapper à ses amours, mais à donner une pâture quelconque à son activité.

Pendant cette chasse, il s'était jeté avec une insouciance profonde au milieu du danger. C'était non pas l'insouciance, mais l'assurance de l'homme qui sent qu'il n'a pas besoin de sauvegarder sa vie. Sa vie est sous la protection de la plus fraîche de toutes les déesses et du plus puissant de tous les dieux, la Jeunesse et l'Amour.

Il m'attendait pour me demander si j'avais reçu de son oncle une réponse définitive. On sait de nouveau ce que j'avais à lui dire. Son oncle m'avait fait la réponse ordinaire des Arabes :

— Dieu verra! *(Eschoûf Rabbi !)*

Ce n'était pas une réponse.

Le jeune homme me pria de tirer de son oncle quelque chose de plus positif avant l'*Aïd-el-Kébir*, c'est-à-dire avant la grande fête *Courban-Beïram*. En effet, nous nous approchions de l'époque où la grande fête allait avoir lieu.

Disons ce que c'est que la grande fête.

La grande fête a lieu à propos du pèlerinage au Djebel-Arafat. Elle est instituée en l'honneur du sacrifice qui a lieu le 10 du mois de El-Hadj. Le mois de El-Hadj est le douzième mois de l'année, notre mois de décembre. Faisons observer en passant que les mois musulmans sont lunaires, ce qui nous donne onze jours de différence. L'année musulmane n'est que de 354 jours dans les années ordinaires, et de 355 dans les années bissextiles.

A l'occasion de cette fête, — nous parlons ici de ce qui se fait à Abou-Arich, — à l'occasion de cette fête, la prière du matin est d'abord annoncée par une salve d'artillerie. La veille, tous les minarets et l'intérieur de la mosquée ont été illuminés. A cette occasion, les

principaux habitants de la contrée arrivent, de toutes les parties du principalat, avec des présents pour le chérif. Nous avons dit ailleurs que ces présents sont toujours intéressés.

Nous avons un proverbe en France qui dit :

« Donner un œuf pour recevoir un bœuf. »

Les Arabes disent :

« Donner une mouche pour recevoir un éléphant. »

Je crois que l'avantage, comme comparaison, reste au proverbe arabe. Il est vrai que le proverbe français rime et que le proverbe arabe ne rime pas.

C'est le nouvel an des chrétiens. Supposez seulement qu'au lieu de commencer le 1er janvier, il commence au 10 décembre.

Ce jour-là, comme à l'Aïd-el-Seghir, c'est-à-dire à la petite fête qui succède au mois de jeûne, l'aumône est obligatoire, ainsi que le sacrifice, pour tous ceux qui ont moyen de les faire. Le sacrifice est l'immolation que doit faire tout musulman riche d'un ou plusieurs moutons, d'un ou plusieurs chameaux.

Les chefs, à cette occasion, font à leurs inférieurs,

mais à leurs inférieurs ayant une certaine influence, des envois d'animaux destinés à être immolés. Ainsi, à l'occasion de la fête dont je parle, l'Aïd-el-Kébir, le chérif m'envoya dix moutons. Il en avait envoyé quarante à son frère d'Hoeïda, le personnage le plus important après lui. Lui, pour son sacrifice personnel, immola quinze chameaux. Toute cette viande se distribue aux pauvres.

Quant aux cadeaux, ils se rendent en cadeaux.

Nous avons déjà dit quelle était, sous ce rapport, la libéralité non-seulement du chérif Husseïn, mais encore de tous les chefs musulmans à propos des achats que j'avais été faire à Aden, et qui ne furent point la dixième partie de ce qu'il donna. Ces dons montent et descendent tous les étages de la société.

Revenons à la fête.

La prière une fois annoncée par l'artillerie, on se rend dans la plaine que domine la citadelle du chérif. Là se réunissent, non-seulement les habitants de la ville, mais encore ceux des montagnes et des tribus environnantes, vingt-cinq à trente mille hommes à

peu près (nous disons *hommes* parce qu'en effet il n'y a pas une femme), chacun dans ses plus magnifiques habits.

Le chérif et sa famille sont au centre. La domesticité, arnautes, nègres, abyssins, eunuques, sont derrière lui.

Toute cette population rassemblée dans la plaine se place sur deux files. Entre ces deux files est un espace assez grand pour que la seconde file puisse se prosterner.

Le muphti se tient à vingt pas à peu près de la première file, et, tourné vers la foule, qui est tournée, elle, du côté de la Mecque, il fait un sermon approprié à la circonstance. Après quoi, il chante en nazillant une invocation pour le sultan. Cela a lieu dans toutes les mosquées.

Cette invocation faite, la prière commence.

La prière achevée, on accompagne le chérif chez lui. Ce jour-là, il reçoit tout le monde, pauvre comme riche, inférieur comme supérieur. C'est alors, au fur et à mesure que l'on vient, qu'il distribue les cadeaux.

Les gens importants restent à dîner avec lui, ou, pour mieux dire, passent dans un appartement où un dîner permanent est sans cesse servi, sans cesse renouvelé. Le repas dure trois jours. Cela rappelle les grands repas de Rome.

Après la visite chez le chérif, viennent les visites entre particuliers, et voilà comment se passent les fêtes de l'Aïd-el-Kébir, qui durent pendant trois jours pour les riches, pendant cinq jours pour les pauvres.

Les femmes, exclues de la fête des hommes, font la fête entre elles. Elles reçoivent et donnent leurs cadeaux, elles se traitent entre elles, font de la musique, dansent, s'enivrent avec de l'opium et du hachich. C'est quelque chose qui rappelle les fameux mystères de la bonne déesse à Rome.

C'était donc avant cette fête que le jeune Abd'el-Mélek désirait avoir une réponse. A la première occasion, je ramenai le chérif sur ce sujet. Le chérif s'était concerté avec son frère et sa famille: il avait été décidé que le mariage était impossible. Le jeune

homme, de son côté, m'avait dit qu'il éprouverait de grandes difficultés du côté de la tribu.

En recevant la réponse du chérif, Abd'el-Mélek me remercia :

— Il n'y a pas de ta faute, me dit-il, je le sais.

— Eh bien ! lui demandai-je, que feras-tu ?

— Je l'épouserai, ou j'y laisserai ma tête.

Et il sortit. Je le suivis des yeux. Il était impossible de ne pas lire sur chacun de ses traits et dans chacun de ses mouvements cette fermeté qui indique une décision irrévocable.

Je m'attendis à tout. Cependant, je n'en parlai à personne, pas même à Yachya. Yachya était trop avant dans les confidences du chérif ; il n'eût pu lui cacher la détermination de son neveu, et reporter cette détermination à Husseïn, c'eût été, au bout du compte, trahir le jeune homme.

Je laissai donc aller les choses.

Le jour de l'Aïd-el-Kébir arriva. Je remarquai avec étonnement qu'Abd'el-Mélek manquait à la prière. Le chérif le remarqua comme moi.

— Où est ton fils? demanda le chérif à Abou-Taleb.

— Je ne sais pas, répondit celui-ci ; il était là tout à l'heure.

Le chérif fronça le sourcil. On rentra à la forteresse, chacun défila devant le chérif déposant ses présents. Abd'el-Mélek ne défila point avec les autres.

— Où est ton fils? demanda pour la seconde fois le chérif à son frère.

— Je ne sais pas, répondit de nouveau celui-ci.

La matinée s'écoula, l'heure du dîner vint. Le chérif traitait toute sa famille. Il regarda autour de lui avec un œil sévère, puis, pour la troisième fois, il demanda à Abou-Taleb :

— Où est ton fils ?

Et, pour la troisième fois, celui-ci répondit :

— Je nè sais pas.

Le chérif appela un eunuque et donna tout bas des ordres que personne n'entendit.

Vers sept heures, un Kobaïl arriva au grand galop, sauta en bas de son cheval, et, profitant de la liberté

donnée à tout le monde de pénétrer, ce jour-là, jusqu'au chérif, il traversa les appartements et se présenta à la porte de la salle où Husseïn prenait son repas. Il s'adressa justement à l'eunuque qui venait de recevoir les ordres du chérif.

— J'ai, dit-il à l'eunuque, une nouvelle de la plus haute importance à communiquer au chérif Husseïn.

— Dis-la-moi, répondit l'eunuque, et je la lui communiquerai.

— C'est lui qu'elle intéresse, je ne puis donc la communiquer qu'à lui.

La réponse avait été faite rudement, les Kobaïls étant gens fort peu civilisés. L'eunuque hésitait à déranger son maître.

— Au reste, dit le Kobaïl, j'ai fait quinze lieues pour lui parler; refuse-t-il de me recevoir? je m'en vais. Il est chérif et moi simple Kobaïl, mais je suis fils d'Adam comme lui.

— Attends, dit l'eunuque, je vais lui communiquer ton désir.

L'eunuque s'approcha de chérif Husseïn et lui parla bas à l'oreille.

— Fais entrer cet homme, dit le chérif.

On introduisit le Kobaïl.

Après le Salam-a-leïkum d'usage,

— Qui es-tu ? demanda le chérif.

— Je suis Isak, de la tribu de Kohlan.

— D'où viens-tu ?

— De Sâad.

— Que veux-tu ?

— Dois-je parler devant tous ou à toi seul ?

— Parle devant tous, répondit le chérif.

— Je viens t'annoncer que ce matin, à l'heure de la prière, ton neveu a enlevé Quemar, fille d'Abou-Bekr, de la tribu des Bégam.

Tout le monde se leva. L'absence du jeune homme était expliquée.

On se rendit au divan, on fit entrer le messager, et on lui demanda des détails.

Abd'el-Mélek, avec deux de ses nègres, était arrivé dans la nuit. Il s'était tenu à l'écart pour ne pas

éveiller les soupçons de la tribu. Au point du jour, Quemar avait été au puits comme d'habitude ; là, elle avait trouvé un des nègres d'Abd'el-Mélek, qui lui avait demandé à se rafraîchir, et lui avait annoncé qu'Abd'el-Mélek était là pour l'enlever.

— C'est bien ! avait-elle répondu. Dans une heure, je serai à l'entrée de la tente.

Une heure après, Abd'el-Mélek, passait au grand galop dans le douar, tenant de la main droite son fusil tout armé. Puis, arrivé devant la tente, de la main gauche il avait soulevé Quemar comme il eût fait d'un oiseau, l'avait posée sur le devant de sa selle, avait tiré son coup de fusil en manière de défi, et avait disparu dans le désert, c'est-à-dire à l'est.

Personne ne savait ce qu'il était devenu. Seulement tout ce qui était resté d'hommes dans la tribu avait pris les armes et s'était mis à sa poursuite. Probablement les notables de la tribu demanderont-ils justice au chérif.

Voilà ce qu'avait à dire le Kobaïl Isak de Sâad.

Le chérif lui fit servir à dîner et lui donna une

bourse, en lui disant de ne partir qu'après l'avoir revu.

Le chérif nous retint seuls, Abou-Taleb, Yachya et moi. Ce qui était un événement pour la famille ne devait pas troubler les fêtes. Il s'agissait de prendre une décision, voilà tout. Mais auparavant, il fallait savoir où s'était retiré Abd'el-el-Mélek. Il y avait deux choses graves à craindre et qui eussent fait de sa faute un crime. C'est qu'il se fût retiré dans l'Assir ou à Sana, c'est-à-dire chez un des mortels ennemis de son oncle.

Tant qu'on ignorerait sa retraite, il était impossible de rien arrêter. On prit cependant un parti ; c'était d'envoyer des éclaireurs dans le Djebel-Orra, dans le Sahan, dans l'Abybda, dans l'Wadi-Nedjeran et jusqu'à Barrad, c'est-à-dire aux limites du pays de Djôf ou de Mareb.

Ces éclaireurs devaient aller aux renseignements et tâcher de savoir quelle direction pouvait avoir prise le jeune prince. Il était évident que plusieurs jours étaient nécessaires à ces recherches. Abou-Taleb

se retira doublement consterné, ou tout au moins affectant de l'être.

A peine fut-il sorti, que le chérif, dans un moment d'expansion, nous demanda, à Yachya et à moi, si nous ne pensions pas que l'un ou l'autre de ses frères, Hammoud ou Abou-Taleb, fussent complices.

Je lui répondis que je croyais pouvoir affirmer le contraire.

Le chérif me demanda sur quelle preuve reposait mon affirmation.

Je lui répondis :

— Sur une conviction toute personnelle.

— N'importe ! dit Chérif-Husseïn, un pressentiment me dit que les Anglais doivent être pour quelque chose là-dedans.

Chérif-Hussein voyait les Anglais partout. Cette fois encore, je le dissuadai.

— Quel intérêt, lui demandai-je, les Anglais peuvent-ils avoir ici ?

— De me créer des embarras au moment où ils savent que je m'occupe d'eux.

Nous nous retirâmes à notre tour, lui sur ses craintes, moi sur ma certitude.

Pendant ce temps, la fête allait son train. On tirait des coups de fusil, on brûlait des feux d'artifice, on buvait, on mangeait ; les almées mimaient, les nègres dansaient.

Voulez-vous connaître une de ces danses, dont voici la liste : la *dalloukka*, la *gyl*, la *lingui*, la *scheken-déry*, la *bendalâh* et la *touzy ?* ouvrez le Voyage au Dârfour du cheik Mohammed-Ebn-Omar-el-Tounsi, publié par les soins de M. Jomard, pages 227 et suivantes.

« Les filles se rangent en ligne sur différents points, et, en face de chaque ligne, se forme une ligne de jeunes gens.

» Viennent alors les femmes, qui, au bruit cadencé des tambourins, entament leurs chansons.

» Soudain toutes les lignes des filles se mettent en danse.

» Elles s'avancent d'un pas lent et mesuré, en exécutant des mouvements variés d'épaules, et en se ra-

massant sur elles-mêmes par de bizarres contorsions et inflexions du corps.

» Elles arrivent ainsi jusque contre le rang des jeunes garçons, de manière que chacune d'elles se trouve en face d'un jeune homme, nez à nez avec lui.

» Alors toutes ensemble, balançant et tournoyant la tête, font voltiger, chacune sur la figure de son danseur, les boucles de leurs cheveux, qui, à l'avance, ont été soigneusement parfumés et oints de graisses odorantes.

» Les danseurs, animés par ces sortes d'agacements, brandissent alors leurs lances en les élevant plusieurs fois presque horizontalement au-dessus des danseuses.

» Celles-ci ensuite se retournent pour regagner, toujours en dansant, leur place première.

» Mais aussitôt chaque jeune homme, s'avançant du même mouvement de danse, suit ainsi sa belle jusqu'à l'endroit d'où la ligne féminine est partie d'abord. Ils s'y arrêtent, et les jeunes filles vont, en reculant et sans interrompre leur danse, reprendre la ligne où étaient primitivement les danseurs.

» Toutes les places ont ainsi été échangées mutuellement.

» S'il y a hors des lignes quelque jeune homme qu'une fille désire voir partager la danse et avoir pour vis-à-vis, cette fille sort de son rang, se dirige en dansant jusque vers l'heureux élu, et, arrivée vers lui, elle lui verse, en tournant et balançant la tête, sa chevelure sur le visage.

» A cette invitation amoureuse, le jeune homme pousse quelques exclamations de joie, brandit sa lance en l'air et suit sa danseuse.

» S'il ne se rendait pas à cette invitation, il serait regardé comme incivil, et blâmé par tous les autres.

» De plus, cette manifestation de la part de la jeune fille impose au jeune homme l'obligation d'un repas de fête.

» Une fois que les deux lignes se sont substituées l'une à l'autre, elles s'avancent face à face, toujours en dansant, chaque danseur étant vis-à-vis d'une danseuse. Les deux lignes se rapprochent et se rencontrent au milieu de l'espace qui les séparait ; cha-

que danseuse, de nouveau, par une sorte de tournoiement de tête, fait jouer sa chevelure sur sa poitrine et sur le visage de celui qui se trouve devant elle ; et, à ce mouvement, le danseur, encore une fois, élève et brandit sa lance au dessus de la tête de sa danseuse, en poussant de grands cris de joie. »

V

Outre ces danses, il y a le grand amusement, l'amusement général, l'amusement national, *Karagous*.

Karagous, c'est le Polichinel arabe, c'est le Guignol de l'Orient. Il est en honneur depuis le Caucase jusqu'à la pointe du Zanguébar. C'est le Pasquin et le Marforio de Rome. Il peut tout dire. Non-seulement il peut tout dire, mais il peut tout faire. Pour Karagous, dans les pays les plus absolus, il n'y a pas de censure.

La Bruyère a dit :

« Quand on veut changer, dans une république, c'est moins les choses que le temps qu'on considère. Vous pouvez ôter aujourd'hui à cette ville ses franchises, ses droits, ses priviléges ; demain ne songez pas même à réformer ses enseignes. »

Cela semble écrit pour les musulmans.

Vous pouvez leur trancher la tête, les condamner aux galères, les bâtonner sur les reins et sous la plante des pieds ; ils remercieront le bourreau avant ou après le supplice. Mais ne leur ôtez point Karagous, ne touchez point à Karagous. Karagous est le principal personnage d'une pièce improvisée qui varie selon le caprice de l'improvisateur et les circonstances dans lesquelles se trouve la contrée.

Notre Polichinelle, impudique, ivrogne, cynique, mauvaise tête, battant tout le monde, même le commissaire, même sa femme, ce qui est, entre nous, une autorité bien autrement grave que celle du commissaire ; notre Polichinelle a invariablement deux bosses, l'une devant, l'autre derrière.

Le Polichinelle napolitain, sans bosse, habillé comme Pierrot, a invariablement un masque noir.

Karagous n'a pas de vêtement national, c'est un simple farceur venu au monde *solus*, *pauper* et *nudus*, qui revêt tous les costumes, même ceux de femmes. Si parmi tous ces costumes il y a une partie de costume qu'il affectionne, c'est le bonnet de derviche. Seulement, il y ajoute un ornement de sa façon, des grelots, des sonnettes : sa pièce est toujours une pièce bouffonne et surtout satirique.

A Constantinople, il ridiculise le sultan ; à Alexandrie et au Caire, le pacha ; dans les principautés et en Asie, les hospodars et les chérifs ; il va sans dire que les hauts dignitaires ne sont pas non plus épargnés.

Les actes de la vie privée, eux-mêmes, sont mis à jour. Rappelez-vous ces soldats gaulois, romains et espagnols, qui chantaient derrière César, qui criaient aux maris de la porte Capène et de la Via-Sacra de cacher leurs femmes, et qui disaient sous le nez du triomphateur :

— César a vaincu les Gaules, mais Nicomède a vaincu César.

Eh bien! Karagous regarde aussi profondément dans la vie des sultans, des pachas, des hospodars et des chérifs que les soldats antiques regardaient dans la vie du triomphateur. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que Karagous raille non-seulement en paroles, mais en actions.

Ainsi les actions que cet autre Caton le Censeur reproche aux autres, il les accomplit par manière de raillerie.

Karagous est presque toujours poëte, de sorte que non-seulement il agit, mais il célèbre ses actions. Comme le coq, il chante ses victoires, aussitôt ses victoires remportées. On y voit des enlèvements de jeune fille qui rappellent la *Galère-Capitane* de Victor Hugo. Seulement on voit les suites de l'enlèvement dans toutes leurs phases. Ce sont toujours des chrétiennes qu'on enlève. Ce sont les israélites que l'on bat.

Un des moyens comiques de Karagous est de livrer un ou plusieurs juifs à toutes sortes d'avanies. Quant

aux Grecs, ils sont chargés de la garde du sérail de Karagous.

Mais c'est aux Anglais qu'est réservé le dernier supplice. Karagous enlève un général anglais avec son grand chapeau à plumes, ses épaulettes, son habit rouge, et sa femme. D'abord Karagous s'approprie la femme. Quant au mari, il le garde, comme César gardait Vercingetorix : pour son triomphe. La mylady est mise dans le harem de Karagous.

Quant au mari, ni son chapeau à plumes, ni ses épaulettes, ni son grand sabre, ne le peuvent sauver.

C'est toute la littérature dramatique turque.

Je crois que nous n'avons point encore parlé des jongleurs.

Les jongleurs sont nègres ou Indiens. Ils se livrent à tous les tours que nous connaissons, et à d'autres encore que nous ne connaissons pas.

D'abord, mettons au premier rang les charmeurs de serpents. J'ai vu maintes fois par moi-même opérer les charmeurs de serpents. Parmi les charmeurs, mettons au premier rang la secte religieuse des *Aïsa-*

ouas. Quand nous disons religieuse, nous entendons dire religieuse et *politique*.

Sidna-Aïser, patron des charmeurs de serpents, des mangeurs de scorpions, enfin des mangeurs de feu, — ne pas confondre avec *Sidna-Aïca*, qui est le nom que les mahométans donnent à Jésus-Christ, — Sidna-Aïser vivait il y a deux siècles environ. C'était un savant, un sage, un apôtre fuyant les villes et voyageant dans le désert de Sous. Il y fut suivi par une grande multitude. Cette multitude eut faim.

Comme Dieu ne faisait pas pleuvoir la manne, comme l'apôtre n'avait pas la faculté de multiplier les pains et les poissons, à ces cris de la multitude affamée :

— Du pain ! du pain !

Il répondit, probablement avec plus d'impatience que de foi :

— *Koûl sim*.

— Mangez du poison.

La foule prit la réponse au pied de la lettre. On était dans la patrie des reptiles à la morsure mor-

telle. La foule se jeta sur ces serpents et les dévora.

Les descendants de ceux qui ont suivi le saint au désert, et qui, en le suivant, ont mangé impunément les reptiles venimeux, forment la terrible secte des Aïsaouas.

Nous disons terrible, car lorsqu'elle se répand dans les villes, conduite par son *mukaddem*, et qu'elle roule, pareille à une vague furieuse, au bruit de l'*aynal* et du *tébel*, c'est-à-dire de la musette et du tambourin, sa fureur va jusqu'à la frénésie, sa folie jusqu'au vertige. Elle se jette sur les animaux, qu'elle égorge, qu'elle déchire avec ses ongles, qu'elle mange crus et sanglants. A défaut d'animaux, si elle trouve un chrétien ou un juif, malheur au chrétien ou au juif !

Plus tard, les Aïsaouas se sont civilisés.

De ces processions terribles et souvent sanglantes, ils ont fait des soirées où l'on entre en payant, et où, moyennant un demi-boudjou, on leur voit lécher des pelles rouges, comme un enfant lèche le fond d'une assiette, et manger des scorpions comme un Havrais

mange des crevettes. Comment font-ils? quel est leur secret? qui leur donne cette puissance? C'est ce qu'aucun traître n'a encore révélé, c'est ce qu'aucun savant n'a encore découvert. Le secret est aussi bien gardé que celui de la liquéfaction du sang de saint Janvier.

J'ai vu les charmeurs de serpents. Je les ai fréquentés, j'ai observé leurs opérations, j'ai essuyé le sang de leurs plaies, et j'en suis encore à me demander comment le venin qui tue en deux minutes une poule, et en cinq minutes un chien, est impuissant sur eux, tandis qu'il tue en un quart d'heure tout homme, quel qu'il soit.

Un jour, j'en aperçus quatre sur la place d'El-Ezbekiêh, au Caire.

C'étaient des Amazirgues du Maroc, et, parmi ces quatre, il y avait trois musiciens et un charmeur. J'entrai en conversation avec eux, en commençant par examiner leurs instruments de musique. C'étaient de longs roseaux en forme de flûtes, dans lesquels ils soufflaient, et dont ils tiraient des sons mélanco-

liques, qu'ils prolongeaient d'une façon assez harmonieuse.

Au bout de quelques instants, je demandai à voir les serpents. Les Aïsaouas ne firent aucune difficulté à m'accorder cette demande. D'abord, ils élevèrent tous les quatre les mains comme s'ils tenaient un livre ouvert; ils murmurèrent une prière adressée à Sidna-Aïser; puis, l'invocation finie, les musiciens prirent leur flûte et leur tambourin, et commencèrent leur concert. Le quatrième exécuta alors une danse frénétique qui avait quelque chose de celle des derviches tourneurs de Constantinople. Il enfermait dans un cercle toujours plus rapproché un panier de jonc recouvert d'une peau de chèvre.

Tout à coup il se baissa, plongea la main dans le panier et en tira un serpent.

C'était un *cobra capello!* un horrible reptile qui est la terreur des Hollandais au Cap, et que, dans la langue des Arabes, on appelle *buska.*

Au moment où le serpent vit le jour, il s'enroula autour du bras nu du charmeur. Mais celui-ci, comme

il eût fait d'une anguille ou d'une couleuvre grise, contourna son corps vert et noir, et en entoura son front comme d'une couronne d'Euménide. Le serpent demeura autour du front du dompteur. Il y demeura comme contraint d'obéir à la volonté de cet homme, comme s'il n'avait pas le pouvoir de se dérouler. Le charmeur le prit sur son front et le posa à terre. Seulement alors le charme parut rompu.

Le buska, redevenu libre de ses mouvements, se dressa sur sa queue comme lorsqu'il se prépare à l'attaque ou à la défense. Il se mit à se balancer à droite et à gauche, en obéissant à la mesure de l'air. Alors, sans s'occuper davantage de lui, l'enchanteur recommença ses cercles autour du panier. Il y plongea deux fois encore son bras nu, et, à chaque fois, en retira un des plus venimeux serpents du désert.

C'étaient des *lefáas*.

Il les déposa à terre près du serpent danseur. Mais eux, malgré la sollicitation de la musique, se tinrent enroulés. Ils suivaient d'un œil morne, qui de temps en temps s'allumait pour lancer un éclair, les mouve-

ments du charmeur. Dès que celui-ci se trouvait à leur portée, ils s'élançaient sur lui, essayant de mordre ses jambes nues. Lui leur donnait son haïck, dans lequel ils faisaient une prise. Puis, lorsqu'ils le lâchaient, on voyait le vêtement imprégné de poison.

Après les avoir ainsi excités pendant quelques minutes, l'Aïsaoua saisit l'un d'eux par le cou. Toujours en dansant, il lui desserra les mâchoires avec une baguette. Le serpent fut forcé d'ouvrir la gueule, et l'on put voir suinter des crochets la bave venimeuse.

Alors, et quand les spectateurs eurent bien regardé l'Aïsaoua, il approcha le serpent de son bras. Celui-ci aussitôt mordit la chair, et l'on vit couler le sang. Le charmeur cependant continuait de danser. Mais ses traits, et la mesure même de la musique indiquaient la douleur atroce qu'il ressentait.

Il parut entrer alors en convulsions, et, pendant ces convulsions, il appela trois fois :

— Sidna-Aïser ! Sidna-Aïser ! Sidna-Aïser !

Il arracha, à la troisième invocation, la tête du ser-

[illegible] de la [illegible]
[illegible], il [illegible]
suçant son [illegible]
extraire le [illegible]
son bras. [illegible]
et enfin [illegible]

J'étais [illegible]
[illegible]
inoffensifs [illegible]
je [illegible]
l'enchanteur [illegible]
étendre la [illegible]
puis, [illegible]
[illegible] plumes [illegible]
[illegible] qui [illegible]

L'enchanteur [illegible]
même convulsivement [illegible]
chancela, agonisa [illegible]

En somme, je [illegible]
connaissent quelques [illegible]
mâchent les feuilles [illegible]

tout en tournant, et dont ils appliquent le suc à la blessure, en ayant l'air de la mordre et de la sucer.

Ajoutons une particularité assez étrange.

C'est que ces Aïsaouas sont partagés en fractions animales.

Il y a la fraction des lions, la fraction des panthères, la fraction des chameaux, la fraction des chiens, la fraction des chats, la fraction des moutons, la fraction des porcs, etc. etc.

Ces fractions sont une espèce d'échelle maçonnique : le lion est la fraction la plus élevée; le porc est la fraction la plus basse.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que chaque fraction est obligée, non-seulement d'imiter, autant que cela est dans la nature humaine, les gestes et le langage de l'animal auquel elle appartient, mais encore de se nourrir, ostensiblement du moins, de sa nourriture.

Ainsi, les lions et les panthères rugissent et mangent de la viande crue. Les chameaux brament et mangent des feuilles de cactus. Les chiens aboient et mangent la nourriture de l'homme. Les chats miaulent et

[illegible] lui

[illegible] au

[illegible] t;

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

Les Aïsaouas font la chasse, non seulement aux serpents, comme nous l'avons dit, mais aux scorpions. Comme ils en consomment beaucoup dans leurs exercices, ils sont obligés d'en recruter quand la marchandise leur manque. C'est la nuit que se fait la chasse. On rencontre dans toutes les rues des villes où il y a des Aïsaouas des bandes de ces hommes qui se promènent avec de longues perches surmontées de torches enflammées. Avec ces torches, ils éclairent les murs des maisons et en font tomber les scorpions. Le scorpion tombe, ils lui présentent la main, le scorpion monte dans leur main. De leur main, il passe dans leur bonnet ou dans leur chemise, où il va joindre ses camarades. Il va sans dire que le scorpion ne les pique pas; ou bien, s'il les pique, ils n'y font guère attention.

Ces scorpions sont destinés à être avalés en séance publique. Les mangeurs de scorpions procèdent ainsi: ils tirent la langue; ils mettent le scorpion sur leur langue, puis ils l'avalent comme ils feraient d'une pilule.

Pendant la chasse aux scorpions, les chasseurs sont en général suivis de tambourins, de tambours de basque et de fifres. Ils font un bacchanal affreux.

Outre les fêtes musulmanes recommandées par le Coran, ils ont, comme nous l'avons dit, leurs séances particulières ; de plus, des séances extraordinaires. C'est dans ces séances extraordinaires qu'ils se font mordre par les leffâas. Alors, ils mangent aussi du feu et avalent des scorpions. Ces séances sont des réunions où les Aïsaouas se rassemblent de tous les points.

J'ai souvent cru et je crois encore que ces hommes ne sont rien autre chose que les *Assassins* modernes, et que leur grand maître est le successeur du Vieux de la Montagne.

C'est dans cette persuasion que, dans mes voyages, j'ai eu de fréquentes relations avec eux. J'avais acquis parmi eux une assez grande influence. Dans un moment donné, j'eusse pu utiliser cette influence au profit du gouvernement français. Je suis sûr que, rien que dans la régence de Tunis, il y a plus de quarante mille Aïsaouas.

Outre les Aïsaouas qui font la chasse des scorpions au dehors, il y a les *Psylles* qui font la chasse des serpents à l'intérieur. Ces Psylles vont dans les maisons, regardant, furetant, flairant, et annonçant aux propriétaires des susdites maisons, avec une inquiétude toute philanthropique, qu'ils ont chez eux des serpents.

En général, le voisinage des animaux rampants est peu apprécié.

Les femmes qui se sont amusées à jouer avec eux, à commencer par Ève et à finir par Cléopâtre, ont été assez mal récompensées de leur familiarité.

Il en résulte donc que, quand un Psylle en réputation a déclaré qu'une maison est hantée par un ou plusieurs de ces reptiles, en général, on le fait venir, et on lui donne pour chaque serpent, plus ou moins gros, — on sait qu'en fait de serpents les plus petits sont quelquefois les plus dangereux, — on lui donne par chaque serpent une vingtaine de piastres; plus l'animal lui-même, qui, à partir de ce moment, entre dans le sac du charmeur et fait partie de son corps de ballet.

Plusieurs fois, le doyen des Psylles d'Abou-Arich, nommé Abd'Allah, avait tourné autour de ma forteresse. Il flairait portes et fenêtres, et secouait la tête d'un air qui n'avait rien de rassurant pour mes hôtes. Des bruits sinistres me revinrent de plusieurs côtés. Le bruit courait que la forteresse était infestée de serpents. J'avais, dans mes investigations, trouvé beaucoup de mille-pieds. J'avais aussi rencontré bon nombre de scorpions, mais pas le plus petit aspic. Il en résultait que je doutais fort de la perspicacité d'Abd'Allah.

Cependant, cédant aux instances de mes amis, je me décidai à faire venir Sidi-Abd'Allah.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années. Il portait le turban vert des descendants de Fatime. Son vêtement était une grande chemise noire, serrée autour du corps par une ceinture de corde en poil de chameau. Il avait l'air grave qui convient à l'état qu'il exerçait. Il me salua en croisant ses deux mains sur sa poitrine, et en s'inclinant devant moi très-profondément.

Puis il attendit que je l'interrogeasse.

— Je t'ai fait venir, lui dis-je, parce qu'on prétend qu'il y a ici, dans la forteresse, force serpents.

Abd'Allah prit le vent et flaira à plusieurs reprises.

Puis gravement :

— Il y en a, dit-il.

— Ah ! il y en a.

— Oui.

— En es-tu bien sûr ?

Il me regarda d'une façon qui semblait dire :

— Quand je l'affirme, est-ce qu'on peut en douter ?

Je vis que j'avais blessé la dignité du doyen des Psylles.

— Je te crois, lui dis-je avec un air de vénération simulé dont il fut la dupe.

Dans mon for intérieur, j'en doutais beaucoup.

— Non-seulement je sais qu'il y en a, poursuivit Abd'Allah, mais je puis dire à peu près quel en est le nombre.

Puis il flaira une seconde fois. Et à chaque aspiration il ajoutait :

— Il y en a un, il y en a deux, trois, quatre, cinq, six au moins.

Au sixième il s'arrêta.

— Diable ! fis-je.

Cette exclamation semblait exprimer un doute.

— Si tu ne me crois pas, dit-il, je me retire. Et déjà il s'éloignait, après m'avoir jeté un regard qui signifiait :

— Je t'abandonne à ton incrédulité.

— Reste, Abd'Allah, m'écriai-je ; ne prends pas mon étonnement, mon admiration pour un manque de foi en tes paroles.

— Je reste, me répondit-il.

— Et tu te charges de détruire les serpents qui sont dans ma forteresse ? lui demandai-je.

— Je les appellerai, et ils viendront.

— Je voudrais bien voir cela.

— Tu vas le voir.

Ceci se passait dans ma salle à manger.

Abd'Allah sortit, et alla quérir ses compagnons restés dans la cour. Trois hommes entrèrent derrière

lui. Ces trois hommes s'assirent en cercle, mirent leurs tambourins entre leurs jambes, emplirent leur bouche d'herbes odoriférantes, et se mirent à crier :

— Allah! Allah! Allah!

Tout en criant ils lançaient des bouffées d'haleine parfumée. Pendant ce temps, Abd'Allah faisait entendre un certain sifflement qui avait pour but de le mettre en rapport avec les reptiles.

La chose ne fut pas longue.

Elle dura trois ou quatre minutes à peu près sans résultat véritable. Mais, au bout de ce temps, je commençai à voir descendre des murailles et sortir de dessous les meubles une vingtaine de scorpions qui, obéissant à l'appel d'Abd'Allah, venaient à lui de tous les coins de la salle.

Cette étrange procession commença de m'ébranler dans mon incrédulité.

Il y en avait qui descendaient le long de la muraille, d'autres le long des buffets, d'autres enfin le long des rideaux de la fenêtre. Si bien qu'un moment

il me sembla qu'il les appelait et les faisait venir du dehors; c'était à craindre de voir la salle envahie par tous les scorpions d'Abou-Arich. Vraiment, il y avait à frémir d'avoir osé manger dans une pareille chambre.

Tous les scorpions vinrent à Abd'Allah comme les moutons viennent au berger, mieux encore, car le berger a souvent besoin des chiens pour rassembler son troupeau, tandis qu'Abd'Allah semblait attirer les scorpions comme l'aimant attire le fer.

Tous les scorpions venus, Abd'Allah les ramassa à pleines mains et les mit dans un sac de peau de bouc.

— Vois-tu ? me demanda-t-il.

— Je vois.

— En crois-tu tes yeux, au moins ?

— Je vois des scorpions, et même beaucoup; mais je ne vois pas de serpents encore.

— Eh bien! doute encore, si tu veux, répondit Abd'Allah, je saurai bien te forcer à reconnaître ma puissance. Tu vas en voir des serpents.

Et il se mit de nouveau à siffler, tandis que ses

compagnons redoublaient leurs bouffées d'air et criaient désespérément :

— Allah ! Allah ! Allah !

En effet, à mon grand étonnement, un sifflement à peu près pareil à celui d'Abd'Allah se fit entendre.

— Commences-tu à croire maintenant? me dit le doyen des charmeurs.

Je ne répondis pas : je tâchais de savoir d'où était parti le sifflement qui avait répondu à ses sifflements à lui.

— Ah ! tu as vu des scorpions et tu n'as pas vu de serpents encore ! Eh bien ! regarde ! ajouta-t-il en me désignant du doigt le dessous d'un bahut.

J'aperçus un serpent de quatre pieds de long, qui, la tête haute et déroulant ses anneaux verts et jaunes, s'avança vers Abd'Allah, et Abd'Allah riait comme un esprit puissant qui a pitié d'un simple mortel.

Puis, il me dit :

— Eh bien ! vois-tu maintenant?

— Certainement, je vois.

— Et tu ne crois pas, peut-être?

— Je crois.

Je reconnus l'espèce du reptile : c'était toujours le fameux cobra-capello, le *taban* des habitants du Caire. Abd'Allah le prit sans façon par le cou, et allait le fourrer dans sa peau de bouc, quand je le réclamai.

— Un instant! dis-je.

— Quoi? demanda Abd'Allah.

— Ce serpent était bien chez moi.

— Est-ce que tu ne l'as pas *vu*, bien *vu?*

— Fort bien, mais tout ce qui est chez moi est à moi. Fais-moi donc le plaisir, au lieu de mettre le serpent dans ton sac de peau, de le mettre dans ce bocal.

Et je présentai à Abd'Allah un bocal d'esprit de vin qui attendait dans un coin quelque curiosité zoologique.

— Mais... dit Abd'Allah.

— Il n'y a pas de *mais*, répliquai-je; le serpent était chez moi, donc il est à moi; en outre, je le paye trente piastres. Prends garde! si tu fais des difficultés

pour me le laisser, je te dirai qu'il n'était pas là, que tu l'y avais mis d'avance, et qu'il n'est venu que parce qu'il est apprivoisé.

— Oh! c'est trop fort! s'écria Abd'Allah.

— C'est comme cela, lui répondis-je avec flegme. Abd'Allah, avec humeur, fit glisser sans dire mot le serpent de ses mains dans le bocal.

J'étais tout prêt, avec un bouchon et une ficelle. Le bouchon fut assujetti sur le bocal, et le serpent, malgré ses bonds et ses sifflements, fut contraint de demeurer dans son nouveau domicile.

— Y en a-t-il encore! demandai-je.

— Il y en a, dit Abd'Allah.

— Hé bien! voyons.

— Certainement il y en a encore, continua le doyen, qui ne voulait pas avoir la honte de s'avouer vaincu, et tu mériterais bien qu'on te laissât en si mauvaise compagnie; mais tu irais dire que je t'ai menti.

— Je pourrais bien le dire et le croire.

VI

Les bouffées d'air, les sifflements et les cris d'Allah recommencèrent. Un second serpent, mais moins gros que le premier, sortit de dessous un sirir, et se dirigea directement vers Abd'Allah.

Je pris un second bocal.

— Bon ! dis-je, cela va me faire la paire.

Abd'Allah fit la grimace, mais il était pris, il n'y avait pas à répliquer. Force lui fut d'abandonner le second serpent comme le premier.

La cérémonie de l'introduction du reptile dans le bocal achevée,

— Y en a-t-il encore ? demandai-je.

— Non, pas ici.

— Où en sens-tu ?

Le Psylle se tourna du côté de l'atelier.

— J'en sens un là, me dit-il.

C'était dans l'atelier.

— Allons-y alors, répondis-je.

Je pris un bocal sous chaque bras, j'en mis deux autres sous les bras de Sélim, et je passai dans l'atelier. Il y en avait un effectivement.

Celui-là, c'était probablement un serpent tourneur : il s'était réfugié sous le tour.

Malgré la répugnance bien visible d'Abd'Allah pour s'en emparer, un instant après il était dans le bocal.

— Là ! Maintenant, demandai-je, y en a-t-il encore ?

— Il y en a encore, dit en soupirant Abd'Allah.

— Eh bien ! je les veux ; où sont-ils.

— Il y en a trois dans la cuisine, répondit tristement le Psylle.

— Bon ! fis-je, cela fera bien ma demi-douzaine. Allons à la cuisine.

Au premier appel, un serpent sortit de dessous la fontaine que m'avait donnée Hussein. Abd'Allah,

après l'avoir quelques instants remué dans ses mains, finit enfin par le mettre dans le quatrième bocal, mais en roulant des yeux tout à fait désespérés.

— Allons ! allons ! dis-je, du courage, il me faut ma demi-douzaine.

— Décidément, tu es un gâte-métier ! s'écria Abd'-Allah.

Le charmeur de serpents s'avoua vaincu, et, pour sauver les deux derniers, aurait consenti à se perdre de réputation à mes yeux.

J'eus pitié du bonhomme, et lui donnai cent roupies. Il les mit dans sa poche, mais en murmurant avec un profond regret :

— Quatre serpents qui dansaient si bien ! cela valait mieux que cent talaris.

Pour le consoler, je lui promis le secret.

Vous voyez comme je le lui garde.

Nous avons dit que la fête de l'Aïd-el-Kébir (*la grande fête*) durait trois jours pour les riches et cinq jours pour les pauvres.

Le troisième jour, un peu avant l'heure de la prière,

un Arabe Bédouin demanda à me parler. Sélim l'annonça ; il ne le connaissait point, ne se rappelait pas l'avoir jamais vu. Seulement, à son costume, il avait cru reconnaître qu'il venait de la montagne.

J'ordonnai qu'on le fît entrer.

— Es-tu bien El-Hadji-Abd'el-Hamid? me demanda-t-il.

— Oui, c'est bien moi, répondis-je; que me veux-tu?

— J'ai à te parler, mais à toi seul.

Sans attendre que je lui fisse signe, Sélim sortit. Je jetai un regard rapide sur mon homme. Il était complétement hâlé par le soleil ; il portait un fusil à mèche suspendu à son épaule, le turban de corde serrant une vieille sommada sur ses tempes et une blouse de toile bleue fixée à sa taille par un simulacre de ceinture. Il portait à son autre épaule un sabre court et un petit bouclier tourné. La blouse était sans manches et laissait les bras complétement nus. Un de ses bras portait la cicatrice d'une balle ; une balafre lui séparait en deux le nez et la joue.

Bien certain que j'étais l'homme à qui il avait af-

faire, il déposa son fusil sur le plancher et s'assit sur ses talons en face de moi.

Plusieurs billets pendaient aux cordons de sa sommada. Il en détacha un qu'il me présenta. Les autres avaient sans doute leur destination.

— Hadji, dit-il, voici de la part d'Abd'el-Mélek.

Je pris vivement le billet. C'était en effet une lettre de notre fugitif.

Il me disait :

» Abd'el-Mélek, fils d'Abou-Taleb, chérif et gouverneur de Hodeïda,

» Au très-honoré, très-puissant, très-précieux, très-vénérable Sid-El-Hadji-Abd'el-Hamid-Bey.

» Que le salut soit avec toi, avec toutes les miséricordes et toutes les bénédictions de Dieu !

» Je t'ai confié autrefois mes relations amoureuses avec Quemar. Mon oncle et mon père s'étant refusés à me la donner pour femme, et sa tribu étant également hostile à nos projets, je l'ai enlevée et transportée, le premier jour de l'Aïd-el-Kébir, parce que je ne

pouvais pas renoncer à elle, et qu'il était écrit qu'elle serait à moi.

» Ne voulant pas rentrer à Abou-Arich, ne pouvant pas rester dans une tribu hostile, je me suis retiré à Mineschêd, au milieu de tribus qui me regardent comme un ami et comme un frère, et qui m'ont accueilli de manière à ne me laisser aucun doute, si j'avais besoin de leur concours pour me protéger et me défendre.

» C'est donc du milieu des douârs du pays de Kohlân que je viens te demander des nouvelles de ta chère santé, car je ne cesse de penser à toi et de faire des vœux pour ton succès et pour ton bonheur.

» Pour ce qui me concerne, et sachant tout l'intérêt que tu me portes, et ne pouvant mieux me confier qu'à ton savoir et à ton influence auprès de ma famille et de mon oncle Husseïn surtout, je te prie de leur faire part de l'endroit où je suis retiré et des causes qui m'ont fait choisir cette retraite provisoire; j'espère, parce qu'avec ton concours je ne saurais penser que mon oncle et mon père aient l'intention,

quant à ma destinée, de lutter contre ce qui était écrit.

» Voilà tout ce que, pour le moment, j'avais à te faire savoir.

» Salut de la part de celui qui espère en la bonté du Suprême Donateur.

» ABD'EL-MÉLEK,

» fils d'Abou-Taleb, fils d'Ali.

» Que Dieu te protége ! *Amin.* »

Il était évident que cette lettre m'était écrite pour que j'en fisse part au chérif. J'invitai le courrier à attendre ma réponse, et je sortis en le recommandant à Sélim et à Hadji-Soliman. Dix minutes après, j'étais chez le chérif. On allait se mettre à la prière.

Je fis la prière avec lui, puis, après la prière, profitant d'un instant où il n'était entouré par personne.

— Sidi, lui dis-je, j'ai reçu une lettre de ton neveu.

Et je la lui donnai.

— C'était donc cela que te voulait le Bédouin qui est entré chez toi ?

— C'était cela.

Comme le jour baissait, il fit apporter une cire et lut. Sa physionomie resta la même, et il m'eût été impossible, la lecture faite, de dire quelle impression elle avait produite sur lui. Il revint à moi, et, sans prononcer aucune parole, me rendit la lettre. On dîna comme d'habitude.

Après le dîner, le chérif reçut ses visites habituelles; Yachya vint, ainsi qu'Abou-Taleb.

Je vis Yachya le prendre à part, et lui aussi, communiquer au chérif une lettre dont il prit lecture. Comme à moi, il rendit la lettre sans rien dire.

Lorsque toutes les visites étrangères se furent retirées, et qu'il ne resta plus que le chérif, Abou-Taleb, Yachya et moi, il dit à son frère :

— Eh bien ! j'ai des nouvelles de ton fils !

— Moi aussi !

Et alors il remit en communication au chérif une troisième lettre. Le chérif la lut comme les deux premières.

Puis :

— Qu'il ait enlevé une femme dont il est amou-

reux, le malheur n'est pas grand, mais qu'il ait enlevé cette femme à une tribu hostile, là est le mal.

— Mais, hasardai-je, cette tribu n'est pas tellement importante que tu doives t'en préoccuper à ce point.

— Importante ou non, reprit le chérif, elle a déjà fait une razzia sur les tribus de Sabbéâh. Il y a eu des morts et des blessés. Moi aussi, j'ai des nouvelles!

— Maintenant, demanda Abou-Taleb, que veux-tu faire? châtier cette tribu ou te montrer clément envers elle?

— Il y a eu du sang répandu, répéta le chérif; qui payera le prix du sang?

— Moi, s'il le faut, dit Abou-Taleb.

— La question n'est pas seulement une question d'argent, elle est encore une question de dignité.

— Sidi, tu es un homme sage, lui dis-je, tout bon conseil vient avec la réflexion. Remets la chose à demain. Chacun de nous songera cette nuit, et t'apportera sa pensée, si toutefois la tienne ne suffit pas.

— Oui, répondit le chérif, mais, dès ce soir, il faut

envoyer du renfort sur les points qui, dans une lutte, pourraient être trop faibles.

Puis appelant Mansour :

— Que deux mille Kobaïls, dit-il, marchent avec toi vers le Djebel-Orra et Sabbéâh, qu'on n'entre pas sur les terres des voisins, mais qu'on les châtie vigoureusement s'ils entrent sur les nôtres !

Puis rappelant Mansour, qui s'éloignait sans même répondre.

— Que mes hommes ne tirent pas les premiers, dit-il.

Il revint à nous.

Abou-Taleb l'entraîna dans un coin du divan. Les deux frères parlèrent bas pendant cinq minutes.

— Il n'est point besoin d'attendre jusqu'à demain pour la question de l'enlèvement, dit tout haut et après un instant de réflexion le chérif ; l'enlèvement est tout pardonné. Mais reste la question de la tribu. Écris à mon neveu que c'est une affaire de tribu à tribu. Si celle chez laquelle il s'est réfugié veut faire les démarches, je les appuierai. Recommande-lui une

grande prudence dans le cas où les hostilités seraient commencées entre les Kohlans et les Bégams. Quant au reste, Dieu y pourvoira.

J'avais obtenu plus que je n'espérais. Je rentrai chez moi, où je trouvai mon messager. Je lui donnai une lettre pour Abd'el-Mélek, je lui remis dix talaris, et il me promit qu'Abd'el-Mélek aurait la lettre le surlendemain.

Il avait à peu près cinquante lieues à faire, il venait d'en faire cinquante : il était venu à pied et s'en retournait à pied.

Les courses que font les courriers arabes (*sayars*) sont inimaginables.

J'ai vu de ces courriers, dans un cas pressé, partir d'Alexandrie le matin et arriver au Caire le soir. Il y a cinquante à cinquante-cinq lieues du Caire à Alexandrie. Ils emportent pour toutes provisions une petite outre de beurre liquide et une petite outre d'eau, quelques dattes et une poignée de *zamièh* (c'est de la farine d'orge qu'ils font griller). Mélangée aux dattes et liée avec du beurre, cela devient une espèce de

chocolat très-nourrissant, dont ils font des boulettes.

Le messager porte une clochette sur sa tête. La clochette indique le caractère sacré du messager. On ne tue jamais un messager.

Pour arriver à faire ces courses immenses, ils ne marchent pas, ils trottent toujours du même trot, et portent derrière la tête, à la manière des ours, un bâton court qui, en leur écartant les bras, aide à la respiration.

Quand le courrier vient de la montagne et tient à garder son fusil, il se sert de son fusil en guise de bâton. Si la course est très-longue, il s'arrête, selon la longueur de la course, une ou deux fois, mais jamais pour autre chose que pour renouveler ses provisions. Il ne dort pas, ou plutôt, comme le prétendent les Arabes, il dort en marchant.

Dans la nuit, je fus réveillé par Sélim. Il avait été avisé par les gardes qui tenaient le bas de la citadelle.

Le chérif faisait le signal. Je me jetai à bas de mon cadre et courus à la forteresse. Il m'attendait couché sur sa terrasse.

— Eh bien ! me dit-il, ce que j'avais prévu est arrivé, on est en plein combat.

— Comment cela ? lui demandai-je.

— J'ai des nouvelles. Cinq ou six de mes Kobaïls ont été tués, on a incendié deux douârs et enlevé les femmes.

L'enlèvement des femmes était ce qui compliquait surtout la situation.

— Y puis-je quelque chose ? lui demandai-je.

— Pour le moment, non ; mais que penses-tu qu'il faille faire ?

— Assembler quelques pierriers et de la cavalerie.

— Tu es donc d'avis que j'en use avec rigueur ?

— C'est mon avis. Tu n'obtiendras rien de ces gens-là sans les effrayer.

— L'ordre est déjà donné à deux cents cavaliers de monter à cheval. Je vais faire charger sur des chameaux une douzaine d'espingoles.

— Ne crains-tu pas les gens de l'Assir ?

— Je leur ai déjà envoyé un courrier pour m'assurer de leur neutralité à défaut de leur concours, et

j'ai envoyé deux de mes plus beaux chevaux à Aït.

— A qui vas-tu donner le commandement de ton artillerie et de ta cavalerie?

— A mon neveu Farâh.

C'était, comme soldat et comme courage personnel, un des hommes les plus distingués, après Abd'el-Mélek, de l'entourage de l'émir. C'était le fils de Haçan, son frère aîné, auquel lui, Husseïn, avait succédé dans le principalat d'Abou-Arich.

Une heure après, Farâh partait à la tête de deux cents cavaliers, de cinquante chameaux portant les uns l'artillerie de campagne du chérif, les autres les munitions de guerre, et de vingt-cinq artilleurs turcs et arnautes.

Le lendemain, Sélim m'annonça un homme que j'avais connu à la Mecque. C'était un mograbin du côté du Maroc. Il avait été au service de l'Égypte, à celui de Turki-Bil-Mès et à celui d'Osman-Pacha. Il se nommait Ibrahim-Aga, et pouvait avoir de cinquante à cinquante-cinq ans.

C'était un véritable condottiere, portant sa recom-

mandation sur son visage : une énorme balafre lui coupant le visage en deux, avec des amulettes au cou, des amulettes aux bras, des amulettes partout; son Coran dans sa sabredache brodée en or.

Il commandait quatre cents Arnautes, et, mécontent de son inaction dans le Hedjaz, il venait offrir ses services au chérif Husseïn, et voulait me prier d'être son intermédiaire. L'offre ne pouvait venir en meilleur temps.

— Dans combien de temps tes hommes peuvent-ils être ici ? lui demandai-je.

— Par terre, il leur faut quinze jours ; par eau, le temps qu'il plaira à Dieu.

Le vent était nord-est et par conséquent excellent.

— Attends-moi ici, lui dis-je.

Mon cheval était toujours sellé le matin ; en deux minutes je fus chez le chérif. Je lui dis de quoi il était question et le secours que le hasard nous envoyait.

— Connais-tu l'homme ? me dit-il.

— Oui.

— Me réponds-tu de lui?

— Autant qu'un homme peut répondre d'un autre homme.

— Combien demande-t-il de solde?

— Je n'ai pas été jusque-là avec lui, ne sachant pas quelles pouvaient être tes intentions.

— Je donnerai la nourriture des hommes et des chevaux, je fournirai le café, le tabac, les souliers, un vêtement pour l'hiver et un pour l'été.

— Et en argent?

— Je leur donnerai huit paras par jour.

C'était à peu près un sou de notre monnaie.

— Et tu veux que pour huit paras par jour ils se fassent tuer?

— C'est ce que je paye à mes Kobaïls.

— Tes Kobaïls sont tes Kobaïls, tandis que les Arnautes appartiennent à eux-mêmes, et, n'étant pas forcés de servir, ne se loueront qu'à de bonnes conditions.

— Combien demandent-ils donc?

— Je t'ai déjà dit que je n'étais entré dans aucun

détail, mais, si tu veux être bien servi, il faut bien payer.

— Je donnerai seize paras.

C'était deux sous. Jamais Husseïn n'avait donné une pareille somme.

— Je vais t'envoyer le capitaine, tu termineras avec lui.

Un quart d'heure après, Ibrahim-Aga était chez le chérif. Le même jour, ils traitèrent pour un an. Le chérif payait deux sous par jour par homme, trente-cinq francs quarante centimes par an, année musulmane, bien entendu. Seulement il remplaçait les chevaux tués.

La solde devait être payée à la fin de chaque mois.

Le commandant (*binbachi*) était, lui, engagé à raison de trois roupies par jour (six francs soixante et quinze centimes) ; le capitaine, à raison de deux roupies (quatre francs cinquante centimes) ; les lieutenants, à raison d'une roupie et demie ; les sous-lieutenants, à raison d'une roupie ; les chaousses, à raison d'une demi-roupie ; enfin, les *onbachis*, les

commandants de dix, les décurions antiques, nos caporaux modernes, à raison d'un quart de roupie.

Tout cela eût été assez convenable si tout le monde eût touché la solde promise. Mais l'argent devait passer par les mains d'Ibrahim-Aga, qui achetait à son tour ses hommes comme on l'achetait, lui ; et il est probable qu'il s'arrangea de manière à gagner sur chaque homme, sinon les deux tiers, au moins la moitié.

On envoya immédiatement à Confonda un messager sur un dromadaire, avec ordre de faire venir sans retard les hommes à cheval par terre, et de fréter un bâtiment pour ceux qui étaient démontés.

Ibrahim-Aga abandonnait le service d'Osman-Pacha, parce que, depuis trois ans, celui-ci avait oublié de lui payer sa solde.

La mesure que venait de prendre le chérif Husseïn était prudente.

On apprenait des nouvelles fâcheuses de la révolte, plusieurs douârs avaient été brûlés par les hommes d'Husseïn, mais Farâh avait été tué. On avait eu ces

détails par une escorte qui ramenait cinquante ou soixante prisonniers. Parmi ces prisonniers se trouvaient quelques hommes de qualité qui pouvaient être très-utiles quand on en serait à la question de la paix. Malheureusement on n'en était pas là.

Les hommes d'Husseïn avaient enlevé, puis, selon les ordres reçus, relâché les femmes.

La tribu dans laquelle s'était réfugié le jeune Abd'el-Mélek avait été attaquée à son tour, et, Abd'el-Mélek en tête, avait repoussé l'attaque.

Peut-être, après une cinquantaine de morts, une centaine de blessés et autant de prisonniers, y avait-il aussi grand désir de paix du côté des adversaires que du côté du chérif Husseïn, mais, en pareil cas, c'est à qui ne fera pas les premières avances.

Les révoltés avaient essayé d'amener à leur cause deux alliés, le cheik de l'Assir et l'imam de Sana.

L'imam de Sana avait accueilli avec empressement leurs propositions, étant hostile à Husseïn.

Quoique hostile aussi au fond, le cheik de l'Assir avait résisté et s'était posé en médiateur. Il avait de

son côté envoyé des courriers à Husseïn, et lui avait fait la proposition de lui fournir un contingent de deux ou trois mille hommes pour dompter les rebelles, avec lesquels il fallait en finir une bonne fois.

En effet, ils jouaient le rôle de la chauve-souris de la fable.

Placés sur les frontières de l'Assir et de la principauté d'Abou-Arich, quand ils étaient en guerre avec Husseïn, ils se réfugiaient sur le territoire de l'Assir. Mais, quand Aït voulait les soumettre au tribut, ils se réfugiaient sur le territoire de Husseïn.

Le chérif Husseïn avait accepté la proposition avec d'autant plus d'empressement que l'influence du chef de l'Assir était réellement plus grande sur les tribus que la sienne propre. Tout avait donc été convenu entre eux.

L'imam de Sana, de son côté, toujours prêt aux hostilités contre Husseïn, avait envoyé aux révoltés deux mille hommes et des munitions. Il en résulta que le chérif fut obligé de prendre la chose tout à fait au sérieux. Il écrivit à chacun de ses frères de lui en-

voyer leur contingent. Quelques jours après, quinze ou vingt mille hommes étaient réunis à Sabbéâh.

Le chérif alla en personne se mettre à leur tête. Il avait avec lui son fils, les chérifs de Moka, de Taës, de Zébid et de Djézan. Le chérif Hamoud suivait en amateur. Il va sans dire que j'étais là, près du chérif, à sa disposition pour toutes les éventualités.

L'événement avait fait traînée de poudre, comme on voit.

Au bout de trois semaines, le chérif, ses troupes personnelles, ses Arnautes, ses alliés de l'Assir, les tribus de Kholans qui avaient pris fait et cause pour Abd'el-Mélek, présentaient, disposés en triangle autour des tribus révoltées, les Kholans à l'est, les gens de l'Assir au nord, et les gens du chérif à l'ouest, un effectif d'une trentaine de mille hommes.

Les révoltés, en réunissant tous leurs efforts, pouvaient en opposer seize ou dix-sept mille. Mais ils avaient un auxiliaire puissant et qui balançait l'inégalité du nombre. C'étaient les montagnes de l'Wadi-Nedjéran. Les révoltés s'y étaient retirés comme dans

un cirque. Ils s'en élançaient la nuit pour leurs razzias.

Les Arabes en général ne cherchent pas les combats de nuit, mais leurs razzias se font toujours la nuit. Pour faciliter les razzias, ils envoient des éclaireurs, deux, trois, cinq, dix. Ces éclaireurs attirent l'attention des chiens. Ils se mettent tout nus pour se glisser le plus près possible du douâr. Ils sont appuyés par dix ou vingt, trente hommes à cheval.

Le douâr se porte vers les faux assaillants. Pendant ce temps, du côté opposé, la véritable attaque a lieu et la razzia se fait.

Dans ces attaques, les femmes jouent un grand rôle. Surprises, elles se font des armes de tout ce qui leur tombe sous la main.

J'en ai vu, en poussant des cris effrayants, charger les cavaliers avec des tisons enflammés qui faisaient cabrer et fuir les chevaux. Mais il va sans dire que si les hommes n'arrivent pas promptement à leur secours, ou si les hommes n'ont pas été assez nombreux pour laisser une garde, elles succombent malgré leur

résistance. Alors on les force à livrer troupeaux, argent, bijoux, tout ce que possèdent leurs maris, tout ce qu'elles possèdent elles-mêmes. Puis, quand elles ont tout livré, on les enlève.

On a vu que le chérif Husseïn avait fait relâcher celles que ses hommes avaient enlevées.

Nous étions campés, avec le fort de l'armée, dans la plaine de Boghâfa, pays de Sahan. On comptait attaquer le lendemain.

Husseïn, après le souper, me demanda mon avis sur la manière dont je conduirais l'attaque. Je lui demandai la permission de visiter d'abord les localités. Il m'offrit son fils pour faire avec lui la reconnaissance.

Je pris cent chevaux, et, vers huit heures du soir, ayant devant moi des éclaireurs à pied, précédés eux-mêmes de *chouafs* et de *kabargis*, c'est-à-dire de voyants et d'espions, je m'engageai dans l'espèce de désert qui s'étend depuis Boghâfa jusqu'à Mineschéd.

J'appelle cette localité désert par extension, parce que je ne trouve pas d'autre mot pour la désigner.

Le sol se compose de dunes de sable parsemées d'une quantité d'oasis de nabacks, de tarefs et de gommiers qui peuvent servir d'embuscades aux tirailleurs. Cette contrée est parcourue, non-seulement par toutes les fractions de l'importante tribu des Kholans, mais encore par la tribu moins importante des Bégams. Ces deux tribus, en paix habituellement, n'étaient brouillées que par la circonstance.

Ce désert sépare les possessions de l'imam de Sana, l'Haschid-U-Bekil, du Wadâa, que réclament tantôt le cheik Aït, tantôt l'émir Husseïn.

Nous allâmes jusqu'à Dobian. Nos éclaireurs allèrent jusqu'à Sâad. Tout cet espace était libre. Je revins vers minuit.

Le chérif m'attendait.

J'expliquai au chérif qu'il me paraissait important de garder le passage qui conduisait du Wadâa à l'Haschid-U-Bekil, attendu que, puisque les révoltés avaient un appui chez l'imam de Sana, c'était chez l'imam de Sana qu'ils tenteraient de se réfugier. Puis, je lui donnai le conseil d'attaquer les révoltés sur

trois points, tout en conservant une réserve de cinq ou six mille hommes.

Des messagers partiraient cette nuit-même pour combiner, avec les gens de l'Assir et avec les cheiks des Kholans, une attaque pour le surlendemain, à la pointe du jour. Il leur fallait bien la journée du lendemain pour se préparer.

Nous employâmes cette journée à garder tous les défilés et à disposer notre monde. Nous disposâmes une réserve de cinq à six mille hommes, qui ne devaient prendre part au combat que s'il était absolument nécessaire.

Le lendemain, au point du jour, nous nous engageâmes dans la montagne.

Les premiers plateaux franchis, nous aperçûmes les hauteurs garnies d'Arabes avec leurs drapeaux et leur musique. Leur cavalerie gardait le défilé qui conduisait de l'autre côté de la montagne. Les deux frères du chérif Husseïn, le chérif Ali et le chérif Heïder, avaient longé la base et devaient se réunir avec deux mille cinq cents hommes aux Kholans.

L'engagement commença par quelques décharges de notre artillerie de montagne, qui, à dos de chameaux, pouvait passer partout où nous passerions nous-mêmes. Elle avait du reste un avantage, c'est que, faisant plus grand bruit que la fusillade, elle devait être entendue de nos alliés et leur donner le signal.

En effet, l'attaque commença sur les trois points indiqués.

On sait la manière de combattre des Arabes, leur attaque impétueuse, presque irrésistible, le danger de leur lutte corps à corps, la rapidité et le peu de vergogne de leur fuite, la difficulté de les rallier.

Nous eûmes pendant deux heures que dura le combat un échantillon de tout ce que nous venons de dire.

VII

Enfin, vers onze heures du matin, nous vîmes un certain trouble se manifester parmi les gens qui gardaient le passage, et qui avaient déjà repoussé trois de nos attaques. Je crus que le moment était venu de tenter l'effort véritable. Je demandai à Husseïn la nécessité de faire mes preuves devant tous ces hommes que peut-être un jour j'allais être appelé à commander.

Il me l'accorda.

Les Arnautes n'avaient point encore donné. J'allai trouver Ibrahim-Aga.

— Allons, lui dis-je, c'est à notre tour! montre à Husseïn ce que tes hommes savent faire.

— Tu es des nôtres? me demanda-t-il.

— A moins que tu ne veuilles pas de moi pour compagnon.

Ibrahim-Aga se retourna vers ses hommes.

— *I Allah!* cria-t-il. En avant, au nom de Dieu!

Les Arnautes partirent comme une trombe. Cette première charge est celle que l'on peut appeler la charge au fusil.

Au fur et à mesure que nos hommes se rapprochaient de leurs ennemis, ils se montaient la tête en les insultant de paroles, les appelant chiens, fils de chiens, porcs, etc. etc. Puis, arrivés à la distance de cinquante pas, le premier rang déchargea ses fusils et défila le long des flancs. Puis le second rang, puis le troisième, puis tous les rangs en firent autant les uns après les autres, si l'on peut appeler rang cette cohue armée.

Quant aux ennemis, ils profitaient de tous les accidents de terrain, rampant derrière les buissons, s'abritant derrière les rochers, tirant tantôt isolément, tantôt par groupes de cinq, dix, quinze, vingt hommes.

Les uns comme les autres combattaient presque nus afin que, s'ils étaient tués et que leurs corps tom-

bassent entre les mains de l'ennemi, l'ennemi n'eût rien à leur prendre.

Seul, je portais mon costume complet, et, comme il était facile, à mon costume et surtout à mon turban rouge, de me reconnaître pour un chef, j'eus bonne part des coups de fusil de l'ennemi, dont aucun, par miracle, ne m'atteignit.

Je vis ce trouble que j'avais déjà remarqué chez eux augmenter sensiblement. Je compris que l'une ou l'autre des deux attaques avait l'avantage.

Je laissai les Arnautes, que j'avais engagés avec l'ennemi, combattre; puis, revenant vers Husseïn entouré de ses drapeaux, je lui fis en deux mots part de ce qui se passait selon toute probabilité.

— Je crois, lui dis-je, que le moment est venu de faire charger tes fantassins et tes nègres. Tes nègres vont charger devant; fais-les soutenir par tes fantassins.

Il appela Mansour.

— Prends les nègres, dit-il, et suis Abd'el-Hamid.

Puis à ses frères :

— Allons, dit-il, prenez chacun vos fantassins, et chargez.

Les trois ou quatre chérifs s'élancèrent à l'instant même en tête de leurs contingents, tandis que les cavaliers noirs se réunissaient derrière Mansour. Le plateau était rapide, mais point tellement que les chevaux ne pussent le gravir.

J'étais sûr d'eux et de Mansour. Ils n'avaient pas besoin d'encouragement.

Je courus au milieu des balles à Ibrahim-Aga.

— Allons, lui dis-je, assez tiraillé comme cela. Le sabre à la main, ou les nègres vont avoir l'honneur de la journée!

Ibrahim se retourna, et vit en effet les nègres qui partaient au grand galop de leurs chevaux, tandis que derrière eux s'élançaient les fantassins excités par la grosse caisse.

En un tour de main, il eut appelé à lui capitaine, lieutenants, sous-lieutenants, chaousses et onbachis. Il leur montra du doigt les nègres qui, montés sur les magnifiques chevaux du chérif, étaient déjà à

moitié du plateau. Ceux-ci comprirent ce que l'on attendait d'eux.

Les officiers tirèrent leurs sabres. Les Arnautes rejetèrent leurs fusils derrière leurs épaules, prirent la bride aux dents, leur sabre d'une main, et l'un de leurs longs pistolets de l'autre.

L'émir Husseïn dut alors voir une belle chose : cette charge de cavalerie escaladant une montagne.

Beaucoup de cavaliers n'arrivèrent pas au sommet, bien des chevaux revinrent en arrière à vide ou suivirent la charge sans cavaliers.

Mais on joignit l'ennemi. Là, au milieu des cris des femmes, eut lieu une affreuse mêlée.

Mais au bout de quelques instants nous entendîmes des cris qui semblaient venir du ciel, et, en levant la tête, nous vîmes le plateau supérieur occupé par les Kholans ; je reconnus à leur tête le jeune chérif Abd'-el-Mélek.

Les nôtres, à leur tour, reconnurent des alliés et poussèrent de grands cris.

Alors, sur la pente rapide du coteau, descendit, pa-

reil à une avalanche, le jeune chérif, à la tête de trois ou quatre cents cavaliers. La course était si rapide, et fut si irrésistible, que nos révoltés n'eurent pas le temps de fuir. Ils furent heurtés, renversés, ouverts par cette trombe d'hommes et de chevaux qui descendait de la nue.

Alors les Bégams et leurs alliés n'eurent plus même l'idée de fuir. Chacun parmi eux songea à sa sûreté personnelle, et se laissa, pour ainsi dire, rouler sur la pente la plus proche de lui.

Arnautes et nègres se mirent à leur poursuite. Moi, je courus au jeune prince; il me reconnut et m'ouvrit les bras.

— Allons, lui dis-je, viens annoncer la victoire à ton oncle. Il regarda autour de lui comme pour s'assurer qu'il ne donnerait pas une fausse nouvelle.

En ce moment, à six ou huit cents pas du champ de bataille, on entendit des coups de fusil vers le nord-est. C'était un gros de fuyards qui était allé donner dans les gens de l'Assir et qui était reçu par une fusillade.

— Allons ! dis-je à Abd'el-Mélek.

— Mais, demanda-t-il avec un reste d'inquiétude, crois-tu qu'il me recevra bien?

— Je réponds de tout!

Nous partîmes au galop. A dix pas de son oncle, sans arrêter son cheval, le jeune homme sauta à terre.

Le chérif lui tendit la main.

Abd'el-Mélek prit cette main et la serra contre ses lèvres.

La paix était faite entre l'oncle et le neveu.

Restait à la faire avec l'ennemi.

Il était midi, c'était l'heure de la moitié du jour, *Salat-el-Dohor*, le muezzin, qui était près du chérif, commença de chanter à haute voix l'appel à la prière.

Alors, on put voir un spectacle étrange : vainqueurs et vaincus s'arrêtèrent, les vaincus dans leur fuite, les vainqueurs dans leur poursuite. Chacun se mit à genoux où il était, le visage tourné vers la Mecque, et, se prosternant quatre fois contre terre, commença de prier.

Les armes étaient restées à la portée de la main. Un musulman ne prie pas avec ses armes. A défaut d'eau on fit les ablutions avec du sable. Le plus grand silence régna aussitôt sur tout cet espace, si plein un instant auparavant de bruit et de tumulte. On n'entendait plus que la voix du muezzin. La voix semblait plus grave et plus solennelle que jamais, les circonstances lui prêtant leur gravité et leur solennité.

La prière dura un quart d'heure. Aux dernières minutes de la prière, les femmes parurent. Elles profitaient du temps d'arrêt qui suit toujours la prière, à quelque heure du jour qu'elle soit faite, pour apporter de l'eau aux combattants. Elles apportaient cette eau dans des peaux de bouc goudronnées à l'intérieur. Chacun but.

Une espèce de hurra annonça la reprise des hostilités.

Mais, au même moment, au sommet de la montagne, apparut une jeune fille, montée sur un dromadaire blanc et portant à la main une branche de palmier. C'était la paix en personne sous les traits

de la fille du cheik des Kholans, accompagnée de plusieurs notables de la tribu. Il est d'usage, je l'ai dit, qu'un jeune homme aille au devant de cette messagère de la paix. Le chérif se tourna de mon côté. Je compris qu'il désirait mon avis, et me rapprochai de lui.

— Tu vois? me dit-il.

— Oui, répondis-je, je vois que si tu veux, la paix est faite.

— Que me conseilles-tu?

— Ne la désirais-tu pas?

— Oui.

— Eh bien?

— Mais qui vais-je envoyer au devant de cette jeune fille? Tu sais qu'il est d'usage que celui qu'on envoie en cette occasion devienne l'époux de celle qu'il reçoit.

— Quelle est cette jeune fille? demandai-je à Abd'-el-Mélek.

— La fille du cheik des Kholans, répondit-il.

— Est-elle noble? est-elle belle?

— Elle est brillante comme une étoile, et comme nous elle descend du Prophète.

Je me retournai vers Husseïn.

— Tu as entendu? lui dis-je.

— Oui.

— Veux-tu sérieusement et sincèrement la paix?

Il réfléchit un instant.

— Je la veux sérieusement et sincèrement, dit-il.

— Eh bien! lui dis-je, envoie-lui ton fils.

— Mon fils!

— Ce sera répondre grandement et dignement à l'honneur qu'on te fait.

— Mon fils a déjà deux femmes.

— Il a le droit d'en prendre jusqu'à quatre. D'ailleurs, réfléchis.

— Il est inutile que je réfléchisse, dit-il; tu as raison.

Et il appela son fils.

— Husseïn, lui dit-il, va recevoir cette jeune fille.

Le fils du chérif tressaillit: tous ceux qui entendirent cet ordre inattendu regardèrent l'émir avec étonnement.

— Mais, mon père, dit le jeune homme, vous savez que celui qui ira au-devant de cette jeune fille doit devenir son époux ?

— Je le sais.

— Et vous renouvelez l'ordre que vous m'avez donné ?

— Je ne puis faire trop d'honneur à la tribu qui a donné l'hospitalité au fils de mon frère.

Il était prêt à obéir. Husseïn désigna quatre notables pour accompagner son fils. Parmi eux se trouvait le cadi. Une douzaine de nègres et deux eunuques servaient d'escorte au jeune chérif et aux notables qui marchaient derrière lui. A l'instant même, et comme par enchantement, le combat, qui venait de reprendre, cessa sur tous les points. Pas un coup de fusil ne retentit.

VIII

Le jeune homme et son escorte traversèrent le champ de bataille tout jonché de cadavres nus. Aussitôt tombé, l'Arabe est dépouillé, soit par son ennemi, soit par son ami. Il n'est pas besoin qu'il soit mort pour cela.

Arrivée aux deux tiers de la montagne, l'escorte s'arrêta. Le jeune chérif continua son chemin seul : la jeune fille s'avança de son côté. Sur le point culminant de la colline, ils se trouvèrent en face l'un de l'autre. A dix pas de distance, Husseïn arrêta son cheval, la jeune fille son dromadaire.

— Vierge, dit le jeune chérif, que demandes-tu?

— Je demande la paix.

— Au nom de qui la demandes-tu?

— Au nom d'Allah et de ma patrie.

— Quelle est ta tribu?

— La tribu la plus noble et la plus puissante de la contrée.

— Comment la nommes-tu?

— La tribu des Kholans.

— La tribu des Kholans est notre plus fidèle alliée. Sois la bienvenue.

La jeune fille alors tendit sa branche de palmier au jeune homme. Husseïn, qui avait pu voir une jeune fille de la plus grande beauté, fit faire un bond à son cheval, et, rapide comme l'éclair, se trouva à portée de sa main. Il reçut la branche.

— Que Dieu t'entende, lui dit-il, car nous-mêmes nous ne désirons que la paix, et moi, personnellement, je désire la paix et l'alliance!

Et, levant la branche de palmier en l'air :

— Il y a trêve, cria le fils du chérif.

Puis appelant un des eunuques de sa suite :

— Informe mon père, lui dit-il, que je reconduis la vierge de la paix dans sa tribu, et que là j'attendrai ses ordres.

L'eunuque alla porter cette réponse au chérif. Ce-

lui-ci envoya des courriers pour suspendre les hostilités sur tous les points. Abd'el-Mélek, renvoyé à la tribu des Kholans, fut chargé de dire au cheik que les conférences pour la paix seraient établies dans sa tribu à partir du vendredi suivant. Les bases arrêtées, le chérif viendrait non-seulement les ratifier lui-même, mais encore cimenter par de nouveaux liens l'union qui depuis si longtemps existait entre la tribu des Kholans et lui.

La vierge de la paix rentra chez son père. Le jeune Husseïn reçut l'hospitalité chez un des notables ; mais tous les notables contribuaient pour leur part à cette hospitalité.

Dans toute autre circonstance, il eût logé chez le cheik des Kholans, le chérif Ibrahim ; mais dans la situation présente, et devant épouser la jeune Ouarda (Rose), c'était le nom de la fille d'Ibrahim, il ne pouvait convenablement loger chez son beau-père.

Au reste, tout en ayant l'air de faire une concession, le chérif Husseïn se créait une puissante alliance. Soit qu'il fût attaqué, soit qu'il attaquât, les Kholans

pouvaient lui fournir un contingent de cinq à six mille combattants.

Chacun se retira dans son camp. La trêve était proclamée. Mais, chez les Arabes, le plus petit incident peut faire rompre une trêve. On se tint donc sur la défensive.

C'est une chose bien simple qu'un camp arabe en temps de guerre. De grandes pièces d'étoffes fixées sur des pieux forment les tentes des chefs. Ces tentes ont de loin la silhouette d'un énorme chameau. Les autres couchent à terre sur le sable dans leurs abbaies. On fait des feux pour combattre le froid, la rosée, les animaux féroces et les serpents, et tout est dit.

Les femmes et les enfants viennent faire des visites à leurs maris. Si les maris ne sont point au camp, c'est qu'ils sont sur les champs de bataille. Alors, au lieu de cris de joie, ce sont des lamentations. Les femmes s'arrachent les cheveux et se déchirent les joues et le sein avec leurs ongles. Les enfants se contentent de pleurer. Souvent la recherche se continue jusqu'à des heures assez avancées de la nuit. Rien de lugubre

comme de voir ces femmes errer avec des gestes désespérés et pareilles à des fantômes, au milieu de ces morts et de ces blessés.

Il va sans dire que les hyènes et les chacals mêlent leurs plaintes à celles qui s'élèvent de ce champ de mort. Cette fois, les recherches ne purent durer qu'une nuit. Sur mes instigations, et dans la crainte de quelque épidémie, le chérif avait donné l'ordre d'enterrer les morts dès le point du jour. L'ordre fut exécuté, non-seulement par les sujets de l'émir Husseïn, mais encore par les différentes parties belligérantes.

Les fossoyeurs eurent alors à se disputer avec les femmes. Celles-ci ne voulaient pas renoncer aux cadavres de leurs maris. Vers sept heures du matin, la funèbre cérémonie était terminée. Sur chaque grande fosse nous fîmes un amas de pierres pour les sauvegarder des griffes des hyènes et des chacals. Les notables furent transportés au village de Dohian et enterrés dans le cimetière commun.

Le vendredi suivant, comme il avait été dit, les

plénipotentiaires se réunirent chez le chef des Kholans, à Mineschéd, sous la présidence de celui-ci, vieillard de soixante-dix ans. Après avoir débattu les causes de la guerre et les propositions de la paix, on posa les conditions de cette paix.

Ce fut ce vieillard qui dirigea la conférence avec une autorité toute patriarcale.

La principale résistance vint de la tribu des Bégams et de la famille de Quemar.

— C'est vrai, dit le vieux conciliateur, lorsqu'il eut épuisé toutes les bonnes raisons qu'il avait à donner : Abd'el-Mélek a enlevé une jeune fille de votre tribu ; c'est un acte répréhensible, qui méritait sans doute une réparation au point de vue de l'honneur, mais, cette réparation, le chérif l'a donnée en permettant le mariage d'un jeune homme de haute extraction avec une jeune fille du peuple ; et puis d'ailleurs... c'était écrit.

A cette raison, il n'y a d'habitude plus rien à répondre ; répondre serait même une faute, presqu'un sacrilége, au point de vue de la fatalité musulmane.

Restait à discuter les conditions des réparations matérielles; les indemnités dues pour les razzias et le prix du sang. Quant à la dot de la femme, on ne s'en préoccupa point, laissant cela à la générosité du chérif, qui ne pouvait manquer de faire grandement les choses.

Il va sans dire que le jeune Husseïn et son cousin Abd'el-Mélek, quoique n'assistant point au congrès, usèrent largement de leur influence. Au bout de huit jours, toutes les conférences furent terminées. Le chérif, pour prix du sang, fit grâce aux Bégams de leurs contributions, qui depuis trois ans n'étaient point payées.

Pour les razzias, on nomma des arbitres chargés d'estimer les dégâts et les indemnités à allouer de part et d'autre, moyennant quoi les alliés se jurèrent foi et alliance éternelles, sauf ratification du chérif Husseïn, qui, nous l'avons dit, s'était réservé cette faculté, et auquel on n'eut garde de la discuter, vu l'honneur qu'il faisait aux Kholans en venant chez eux.

Les conférences arrivées à ce point, le chérif fut informé qu'on n'attendait plus que sa présence. Il partit dans la nuit, et le lendemain matin fut à Mines-chéd. Vingt-quatre heures après, toutes les conditions étaient mises par écrit et scellées des cachets des chefs et des notables.

Alors les fêtes commencèrent. Au milieu de ces fêtes, eurent lieu les mariages d'Abd'el-Mélek avec la belle Quemar, et du jeune Husseïn avec la vierge de la paix. Il est inutile de dire que le chérif Husseïn, chargé des cadeaux de noces, se surpassa en cette occasion.

Le retour se fit par petites étapes, et les fêtes nous suivirent tout le long de la route. Chacun était heureux et satisfait du dénoûment de cette aventure, qui avait failli mettre en feu toute la principauté d'Abou-Arich.

J'avais remarqué pendant tout le retour une recrudescence des bons sentiments du chérif Husseïn et de sa famille vis-à-vis de moi. Yachya, le thermomètre de ses bonnes grâces, ne m'avait pas quitté. L'eu-

nuque Mansour ne perdait pas une occasion de me faire sa révérence. Il était évident que l'on avait sur moi certaines vues dont je ne me rendais pas compte. Mais chez les Arabes il ne faut jamais interroger ; il faut attendre. Savoir attendre est une des sciences de l'Orient.

Le soir, après la prière, Sélim m'annonça la visite d'Yachya. Je me doutai que nous allions entrer dans la sphère des éclaircissements. Je fis un signe de tête à Sélim, et Yachya fut introduit. Sa figure, ordinairement riante, ce soir-là presque joyeuse, avait un caractère particulier. Ses petits yeux, brillants comme des escarboucles sous ses sourcils grisonnants, se fixaient sur moi, bienveillants comme toujours, mais interrogateurs.

Après le Salam-a-leïkum d'usage, je lui fis signe de prendre place près de moi. Il s'accroupit, tira sa tabatière de sa ceinture, m'offrit une prise de tabac que je refusai, en prit une, la huma voluptueusement, tout cela sans dire une parole, et remit la tabatière dans sa poche.

— Eh bien! me dit-il, par la grâce de Dieu tout s'est bien terminé.

Je fis un signe approbatif.

— Je quitte le chérif, continua-t-il.

Second signe de ma part.

— Nous nous sommes longuement entretenus de toi.

— Le chérif est mon père, répondis-je en m'inclinant.

Yachya sourit d'un singulier sourire.

— Je pense que tu dois être satisfait, dit-il, de tous ses bons traitements.

— Je serais difficile, répondis-je, car ils ont, et bien au delà, dépassé mes mérites.

— Eh bien! il veut faire pour toi davantage qu'il n'a fait encore.

— Que pourrait-il faire de plus?

— T'attacher à lui d'une façon indissoluble.

— Comment cela?

— En t'alliant à sa famille.

Je le regardai.

— Oui, dit-il, et puisque nous sommes sur ce chapitre, je vais te faire une confidence, convaincu que je suis que tu ne me trahiras pas. Comme tu le sais, le chérif a plusieurs enfants.

— Oui, deux garçons.

— Deux garçons et cinq filles.

— Eh bien?

— Eh bien! il désire te donner en mariage une de ses filles.

Je restai impassible.

— Je ne puis te dire laquelle, continua Yachya, mais ce que je puis te dire, c'est qu'elles sont toutes belles. Je pense que si le chérif te fait quelque ouverture ou t'en fait faire, tu ne les repousseras pas; ce serait une insulte de ta part, insulte qui pour toi aurait probablement de très-graves conséquences.

— C'est un grand honneur, en effet, que me fait l'émir, répondis-je à Yachya. Seulement, je dois te dire tout d'abord que mon intention a été de me fixer, non pas dans l'Yémen, mais à Bagdad. L'Yémen était ma route, le chérif Husseïn était sur cette route; il

était l'ami de mon ami le chérif Soliman-ben-Abd'Al-lah-Ebné-Fehet; j'ai pensé que je pouvais, dans un séjour près du chérif Husseïn, lui rendre quelque service; je me suis en conséquence, et sans autre projet, arrêté à Abou-Arich.

Maintenant un mariage est un événement qui change souvent tout le cours d'une vie, surtout dans les circonstances où celui dont tu me parles se présente. J'y réfléchirai mûrement, quoique je ne dusse pas peut-être m'en préoccuper, tant que l'émir ne m'aura point fait faire d'ouverture officielle.

— Réfléchis bien; l'ouverture n'est pas officielle, c'est vrai, mais elle est faite par un ami qui ne voudrait pas te tromper.

— Aussi est-ce à un ami que je vais répondre, mon cher Yachya.

C'est un dangereux honneur que celui que vous me proposez là, et l'on ne devient pas impunément le gendre d'un émir. D'abord sa fille est un espion introduit dans la famille; puis, sous prétexte de sa naissance, elle vous impose toutes sortes d'obligations;

toute autorité du côté de la femme, aucune du côté du mari; on n'a plus une femme, on a un maître; on n'est plus époux, on est esclave. Faites maintenant, mon cher Yachya, la part du défaut d'éducation qui la soumet à tous les préjugés, et ne vous étonnez plus des subites disparitions des gendres de certains pachas, de certains émirs.

— Tu n'as rien à craindre sous ce rapport : le chérif t'aime tant qu'il te préfère à ses propres enfants.

— Puis ce n'est pas tout. Tu sais que je suis musulman de conviction, mais Français de naissance; eh bien! en France, nous avons l'habitude de connaître nos femmes avant de les épouser; nous étudions, non-seulement leur visage, mais encore leurs qualités et leurs défauts, et, malgré toutes ces précautions, à peine sur trois mariages un seul tient-il la moitié de ce qu'il a promis. Je suis loin de me révolter contre les usages de ce pays, mais je te déclare que jamais je n'épouserai une femme sur laquelle je n'aurai pas de donnée certaine.

— Tu sais que la voir et lui parler sont des choses

impossibles; étudier son caractère l'est encore bien plus; mais, écoute: l'émir t'a envoyé une esclave.

— Hafza?

— Oui! Hafza était dans le harem. Hafza servait toute la famille, comme servent les Abyssines, tu sais? c'est-à-dire dans la condition de femmes souvent destinées à devenir les épouses du maître. Interroge Hafza.

— Hafza m'aime, je crois, et, quoique la jalousie soit rare en Orient, elle peut être jalouse et par conséquent être injuste.

— Hafza sera reconnaissante des bontés que les filles du chérif ont eues pour elle.

— Alors nous tombons dans l'inconvénient opposé: Hafza, par reconnaissance, peut me faire un éloge exagéré de ses anciennes maîtresses, et le désappointement sera d'autant plus cruel que l'éloge aura été plus grand.

Yachya secoua la tête.

— Je vois, dit-il, que c'est d'avance un parti pris. Mais réfléchis à une chose, c'est que, d'un moment à

l'autre, le chérif peut te faire la proposition que je viens de te faire moi-même. Ne crois-tu pas qu'aucun danger n'est plus grand que celui du refus?

— Le chérif Husseïn est un homme d'un grand esprit; quand je lui dirai mes raisons, il les comprendra, je l'espère.

— Sans doute, s'il se trouvait seul intéressé dans la question. Mais, l'ouverture faite, cela deviendra une affaire de famille. Songe aux ennemis que tu te feras.

— Mais toi, qui as de l'influence sur le chérif et qui te dis mon ami, empêche qu'il m'en parle, et dis-lui franchement que tu m'as sondé, et que je ne me sens pas digne d'un pareil honneur.

Yachya secoua la tête.

— On a de l'influence sur les grands, et sur les grands Arabes, quand on dit comme eux. Si le chérif a bien arrêté ce projet dans son esprit, il ne m'écoutera pas, et, en insistant pour te défendre, j'encourrais moi-même sa disgrâce. Sa volonté est un ordre, et j'aime mieux me conserver, pour te soutenir en cas de besoin.

— Conserve-toi, Yachya.

— Au reste, si c'est écrit, tu n'y échapperas pas.

— Je doute que cela soit écrit.

— En tout cas, Hadji, te voilà prévenu. Seulement, tu ne sais rien ; si le chérif ou un des membres de sa famille te parle de ce projet, fais l'étonné.

— Sois tranquille.

— Je comprends ta position ; compte sur moi.

— J'y compte, Yachya.

Yachya se retira. Demeuré seul, je restai un moment profondément inquiet. L'impression avait été d'autant plus désagréable, que mes souvenirs me rappelaient différents mariages du même genre qui avaient assez mal tourné.

La facilité avec laquelle, en Orient, un chef se débarrasse de l'homme qui le gêne est devenue proverbiale, et si je ne gênais pas Husseïn, au contraire, je devais évidemment gêner ses frères, qui, me jalousant déjà comme étranger, devraient naturellement me jalouser bien autrement quand je serais de la famille.

Puis il y avait la question anglaise. Les Anglais me savaient au service d'Husseïn. Ils devinaient, par les services que je lui avais rendus, ceux que je pouvais lui rendre encore. J'étais bien autrement dangereux en devenant son gendre.

Puis enfin, il y avait la patrie et la famille, auxquelles il fallait dire adieu, tandis que, dans tout ce que j'avais fait jusque-là, j'avais été dirigé surtout par l'amour de la patrie et de la famille. Or, une fois marié, et marié à la fille du chérif, il fallait dire adieu à ma femme, à mes enfants, à ma mère, à la France.

Et, je l'avoue, au fond de tout cela il y avait une certaine curiosité, plus qu'une curiosité ; un désir de pénétrer dans ce labyrinthe de mystères féminins qui font en Arabie le côté poétique de la vie. Mon caractère entreprenant me poussait aux aventures dangereuses. J'étais, sous ce rapport, servi à souhait.

Je résolus donc de m'informer auprès de mon Abyssine. Mais encore fallait-il m'informer avec prudence. L'Abyssine ne m'avait-elle pas été donnée dans le

but de m'espionner? Qui sait si elle ne rendait pas compte de toutes mes actions au chérif Husseïn? Plus d'une fois, en effet, elle avait demandé à revoir ses anciennes maîtresses, et je l'avais fait conduire au harem du chérif par un de mes eunuques.

Je montai donc auprès d'elle.

Quant à la jalousie dont j'avais manifesté la crainte à Yachya, c'était un cas peu probable. Qu'une Circassienne, qu'une Géorgienne, qu'une Persane, qu'une Arménienne, qu'une Grecque, élevée au rang d'épouse, soit quelquefois jalouse, c'est chose rare, mais c'est cependant chose qui arrive. Mais qu'une négresse ou qu'une Abyssine esclave, habituée à se soumettre sans réflexion à toutes les volontés du maître, ait l'idée d'être jalouse, c'était presque impossible. Néanmoins, je comptais ne me fier à elle que tout juste.

Je l'abordai comme d'habitude. Je lui tendis ma main qu'elle me baisa. Toute femme en Orient, qu'elle soit esclave, concubine ou épouse, baise la main du mari, qu'elle traite de *sidi*, maître.

Je m'assis sur mon divan, et elle se coucha à mes pieds.

— Hafza, lui dis-je, es-tu contente de moi ?

— Oui, maître, bien contente.

— Es-tu heureuse de m'appartenir ?

— Bien heureuse.

Elle se mit à pleurer.

— Pourquoi pleures-tu ? lui demandai-je.

— Voudrais-tu donc me renvoyer, maître ?

— Moi ?

— Pardonne ! j'avais peur.

— Rassure-toi, Hafza.

Elle me baisa les mains et se mit à sourire. Sourire d'orientale, qui est si charmant.

— Alors, si tu crains de me quitter, tu ne voudrais point me trahir ?

— Jamais.

— Que t'a-t-on recommandé lorsqu'on t'a envoyée chez moi ?

— D'obéir à toutes tes volontés.

— C'est le chérif qui t'a dit cela ?

— Oui.

— Mais, dans le harem, les femmes et les filles, que t'ont-elles dit?

— Elles m'ont fait la même recommandation que le maître.

— Et leurs recommandations n'ont porté sur aucun autre sujet?

— Elles m'ont donné des conseils pour te plaire.

— Et depuis, lorsque tu es retournée pour les voir, elles ne t'ont rien dit?

— Elles savent que je t'aime, et elles n'ont fait que stimuler mon amour pour toi.

—Voyons, rappelle-toi bien, ne t'ont-elles fait aucune question sur... mon intérieur... ma manière de vivre?

— Jamais elles n'ont eu besoin de me faire ces questions. J'étais heureuse, et je leur racontais mon bonheur.

— Me connaissent-elles? m'ont-elles vu à travers leurs moucharabies?

— Elles t'ont vu et te connaissent parfaitement, même au bain, à la prière et dans ton harem.

— Comment ont-elles appris tous ces détails?

— Par tes eunuques.

— Combien le chérif a-t-il de femmes?

— Quatre, dont une est mourante.

— Combien a-t-il de filles?

— Cinq, dont une est mariée au chérif Haçan, de Loheïa.

— Comment s'appellent les quatre autres?

— Fathma, c'est l'aînée; la seconde s'appelle Kadidja; la troisième Alima et la quatrième Zeïnab.

— Quel âge ont-elles?

— Je ne sais pas.

— Sont-elles jolies?

— L'aînée est marquée de petite vérole, la seconde a une taie sur l'œil, la troisième est superbe, la quatrième est encore toute jeune, mais cependant elle a l'âge de se marier.

— Laquelle des quatre t'a fait le plus de questions sur moi?

— Alima.

— Que t'a-t-elle demandé?

— Si tu étais bon.

— Et encore?

— Si tu étais brave.

— Que lui as-tu répondu?

— Que pour ta bonté je pouvais lui en répondre; que pour ton courage, elle pouvait consulter son père.

— Maintenant, détaille-moi la beauté d'Alima. Elle t'a fait des questions sur moi, je puis bien t'en faire sur elle.

— Alima est blanche comme du lait, ses cheveux sont longs et noirs, ses yeux sont noirs et grands, ses sourcils se réunissent au-dessus du nez, ses cils sont longs comme cela, — et elle me montra la première phalange de son petit doigt; — son front est élevé, son nez est droit, sa bouche petite, ses dents sont magnifiques, elle a de petits pieds, de petites mains, des bras bien faits, et la taille admirablement prise.

— Voilà pour le physique.

— Que veux-tu savoir?

— Je veux connaître son caractère.

— Elle est gaie, elle est bonne, charitable, courageuse.

— Que sait-elle faire?

— Elle brode, elle joue du luth, elle sait faire les pâtisseries, elle sait distiller les essences, elle sait confectionner les confitures, elle sait soigner les fleurs.

— Comment passe-t-elle son temps?

— Elle fume, elle soigne sa toilette, prend son café, des bains, danse et regarde les passants par ses moucharabies, se teint les yeux avec du kol'eul, les ongles des pieds et des mains avec du henné, et se fait des bonnets de sequins.

C'était, comme on le voit, au point de vue arabe, une grande travailleuse qu'Alima et qui pouvait prétendre à infiniment mieux que moi.

Mais était-ce Alima que l'on me destinait, ou bien la petite Zeïnab, car je ne supposais pas qu'il pût entrer dans les intentions du chérif de me donner Fathma la grêlée ou Kadidja la borgne? je devais supposer qu'il réservait celles-là pour les placer en famille.

La conversation, malgré la résolution bien prise de n'épouser ni l'une ni l'autre des filles du chérif, avait cependant un énorme intérêt pour moi. On ne s'étonnera donc point que, trouvant mon Abyssine si bien disposée à répondre à mes questions, je ne m'arrêtasse pas en si beau chemin.

Je passai donc d'Alima à Zeïnab.

— Et la plus jeune? lui demandai-je.

— Elle peut avoir dix ans.

— N'ai-je pas entendu dire qu'elle était de couleur ?

— Oui.

— Bon! et comme le chérif lui-même est mulâtre, elle ne doit pas être d'une éclatante blancheur.

— Alors, moi, qui suis encore plus noire qu'elle, tu ne m'aimes donc pas?

— Au contraire, lui dis-je, j'ai toujours beaucoup aimé les femmes au teint foncé.

— La fille du chérif est très-jolie. Elle est en outre la bien-aimée du père.

— Et à quoi s'occupe-t-elle, celle-là?

— Elle s'occupe de sa toilette comme sa sœur, joue du darbouka et danse merveilleusement.

— Alors, elle est aussi coquette qu'Alima ?

— Non, ses goûts sont beaucoup plus simples ; elle est moins orgueilleuse, plus charitable encore, plus douce et plus charmante dans ses relations.

— Eh bien ! voyons, continuai-je. Si par hasard le chérif me proposait une de ses filles cadettes, soit Alima, soit Zeïnab, laquelle penses-tu qui soit la plus convenable pour moi ?

Sous sa couleur cuivrée, je vis rougir Hafza. Enfin, après un moment de réflexion :

— Si j'avais à choisir, dit-elle, je préférerais la plus jeune. La blanche est plus belle, mais la mulâtresse est meilleure.

Alors, à son tour, après m'avoir regardé un instant avec hésitation :

— Pourquoi me fais-tu toutes ces questions ? me demanda-t-elle. T'aurait-on fait quelque proposition ?

— Directement, non ; indirectement, oui.

— Eh bien ! écoute-moi, dit-elle, et crois que je

parle selon mon cœur. S'il m'est permis de donner un avis à mon maître, c'est de n'épouser ni l'une ni l'autre.

— Tu ne parles point par jalousie, Hafza?

Elle secoua la tête.

— Je parle par dévouement, et je te dis : Seigneur, la dernière des Bédouines de la plus pauvre des tribus te vaudra mieux qu'une des filles du chérif, dont tu ne seras pas le mari, mais l'esclave.

Je la regardai.

— Mais comment faire pour te tirer de là? continua-t-elle en frappant ses mains l'une dans l'autre; car s'il est décidé dans l'esprit du chérif et dans celui de son harem de t'allier à sa famille, il n'y aura pas moyen pour toi d'y échapper.

— Si j'étais Arabe ou Turc, la chose serait peut-être vraie, mais je suis Français, et il me considérera, je l'espère, comme un Français.

Elle secoua encore la tête.

— Tu seras empoisonné, dit-elle.

— Mais toi, lui demandai-je, ne pourrais-tu, la pre-

mière fois que tu iras dans le harem, savoir quelque chose, soit directement par toi-même, soit par tes sœurs d'Abyssinie?

— Oh! si fait, et non-seulement je saurai quelque chose, mais encore, sois tranquille, je veillerai sur toi.

La conversation avait lieu dans la nuit. Ce n'était pas l'heure pour Hafza d'aller au harem. On remit la visite au lendemain.

IX

Le lendemain, vers dix heures, je fis conduire Hafza à la forteresse d'Husseïn par les eunuques.

Quand on va au harem, ce n'est point, on l'a vu, pour y faire une simple visite, c'est pour y passer une partie de la journée. Vers trois heures après midi, Hafza revint. Deux nègres marchaient devant elle portant des bonbons et des pâtisseries qui lui avaient

été donnés par les femmes du harem. Je l'attendais avec impatience. Je la fis monter avec moi dans son appartement.

— Eh bien? lui demandai-je.

— Eh bien! j'ai causé avec les femmes.

— Quelle est celle que l'on me destine?

— Alima.

— Tu en es sûre?

— Le chérif s'est prononcé, et lui-même compte t'en parler très-incessamment, peut-être ce soir, peut-être demain. C'est un grand malheur pour toi.

— En quoi le malheur est-il si grand?

— Alima a tous les défauts d'un enfant gâté. Elle est volontaire, capricieuse, dépensière. Le chérif a toujours fait ses volontés; tu seras obligé de faire comme le chérif.

— Voyons, n'y aurait-il pas moyen de rompre cette affaire?

— Ce sera difficile. Alima paraît amoureuse de toi.

— Où m'a-t-elle vu? Il me semble impossible qu'elle l'ait pu.

— Oh ! les femmes trouvent toujours moyen de voir, et surtout les femmes arabes.

— Eh bien, soit! dis-je en m'avançant vers la porte.

— De la prudence !

— Sois tranquille.

Je sortis, mon intention était d'aller consulter le fils du chérif Abou-Taleb, mon ami Abd'el-Mélek. La forteresse de son père, que l'on venait de construire depuis un an ou deux tout au plus, était à un quart de lieue à peine. Je montai à cheval avec Sélim, et nous partîmes au galop.

Lorsque j'arrivai chez lui, il était avec son cousin, le fils du chérif Husseïn, et avec notre ami commun Yachya. Mon arrivée coupa court à la conversation. Il en résulta que je fus à peu près sûr que l'on parlait de moi. Abd'el-Mélek et ses hôtes ne m'en reçurent pas moins bien ; même les deux jeunes gens me firent plus d'amitiés que jamais.

Les politesses commencèrent. On prit le café, l'on apporta des tapis et des pipes ; car, si l'on ne fumait pas chez le chérif, on s'en dédommageait fort chez

son neveu. Le jeune Husseïn sortit le premier. Yachya voulut le suivre. Je le retins.

— Reste, lui dis-je ; je viens pour affaire grave, et tes conseils ne sont pas de trop.

Alors, m'adressant à Abd'el-Mélek :

— Seigneur, tu sais déjà pourquoi je viens ; je n'ai donc pas besoin de te le dire.

Il fit un signe de tête.

— Un jour, tu étais inquiet et embarrassé ; tu eus confiance en moi, et tu vins me trouver. Je suis inquiet et embarrassé, et je viens te trouver à mon tour.

— Je sais pourquoi tu viens, je l'ai su par ma mère et par mon cousin, et, lorsque tu es entré, nous parlions, Husseïn, Yachya et moi, de ton prochain mariage avec ma cousine Alima.

— C'est justement ce prochain mariage qui m'inquiète.

— Ah ! fit le jeune homme, et pourquoi ?

— Si tu étais à ma place, prendrais-tu Alima pour femme ?

Abd'el-Mélek resta un instant pensif.

— Non, dit-il.

— Tu vois !

— Je désire que tu sois de ma famille, car je t'aime comme un frère ; mais...

— Mais tu ne voudrais pas me voir épouser Alima ?

Le jeune homme secoua la tête.

— Comment faire pour ne pas l'épouser ?

— La refuser de son père très-franchement. Je connais mon oncle ; la franchise est ce qu'il y a de mieux avec lui.

— Et il ne se formalisera pas ?

— Tu es musulman de religion, mais tu es Franc de naissance. Les Francs ont la parole dorée ; tu trouveras bien moyen de faire valoir tes raisons sans qu'elles aient rien de blessant.

En ce moment Yachya intervint.

— Mais, dit-il, la jeune fille ne se rendra pas aussi facilement que son père, et gare les intrigues et le poison.

Le jeune homme fit un mouvement de lèvres qui voulait dire :

— Il y a beaucoup de vrai là-dedans.

Le mouvement de lèvres voulait si bien dire cela, qu'il ajouta sans transition, et comme complément de sa pensée :

— Il faudra prendre des précautions.

— Lesquelles ?

— Une fois que ton refus sera connu d'Alima, ne plus accepter chez mon oncle ni café ni pâtisserie.

Le conseil n'était pas ambigu, comme on voit. Le résultat de la conférence fut qu'il fallait être franc avec le chérif, mais attendre qu'il en parlât. Quand à Abd'el-Mélek et à Yachya, je pouvais compter sur leur concours et leur surveillance. Je sortis, les laissant ensemble.

Sélim avait éventé quelque chose de tout cela. En revenant, je m'aperçus qu'il eût été assez aise d'entamer une conversation avec moi. Quelques mots furent échangés entre nous, mais je jugeai inutile pour le moment d'entrer dans aucun détail. Ce que je crus voir, c'est que, dans l'occasion, je pouvais aussi compter sur Sélim.

J'avais donc quatre alliés sincères et fidèles : Abd'el-Mélek, Yachya, Hafza et Sélim.

Au moment où je rentrais, le chérif me faisait appeler. Je crus que le moment de l'explication était venu, et je partis, résolu à l'affronter franchement. Je me trompais. Ce qui nécessitait ma présence, c'était l'arrivée de quarante païens se rendant à Abou-Arich dans le but d'embrasser l'islamisme. Ils étaient de tous les âges, depuis huit jusqu'à quarante ans. Tout cela parlait une langue qui nous était à peu près inconnue. Leur costume était celui de saint Jean au désert. Quant à leur pays, ils ne donnaient pas d'autres renseignements sur lui que de nous dire qu'il était à trente ou trente-cinq journées au levant d'Abou-Arich, ce qui supposait, dans un pays où la journée est de six heures, une distance de 250 lieues à peu près.

Le chérif, qui m'attribuait beaucoup plus de connaissances que je n'en avais, m'avait fait venir, espérant que je comprendrais quelque chose à leur dialecte et que je parviendrais à connaître les motifs de leur

conversion. Je descendis au milieu d'eux. Ils étaient entourés par toute la population. Ils étaient nus, à l'exception d'une petite fouta roulée autour des reins. Ils avaient tous un bracelet au bras gauche; ils avaient de longs cheveux noirs, qui tombaient sur leurs épaules, de beaux yeux, des dents magnifiques, des figures caractérisées chez les vieux, pleines de grâce et de fierté chez les jeunes. Leurs armes étaient la sagaie abyssine et le casse-tête africain, plus un petit couteau droit et très-pointu, non pas aiguisé à la meule, mais battu à froid au marteau comme on bat les faux. Les uns portaient ces couteaux au bras gauche, les autres au mollet du même côté. A l'une ou l'autre place, ils reposaient dans une gaine en cuir.

On ignorait encore ce qu'ils venaient faire.

Je descendis au milieu d'eux, comme je l'ai dit, par ordre du chérif et commençai une conversation par gestes, la langue qu'ils me parlaient m'étant aussi inconnue qu'au reste de la population.

Après deux heures de travail, je parvins à com-

prendre qu'ils étaient païens et adoraient le feu et les astres ; qu'à la suite d'une guerre avec leurs voisins, leur tribu avait été détruite, à l'exception des quarante hommes que j'avais sous les yeux, et enfin qu'ils venaient pour adopter la religion musulmane. Tous les cadis, les muphtis, les ulémas, les savants du pays passèrent après moi et ne purent en tirer autre chose. Cela s'accordait au reste avec les notions géographiques du chérif : il savait que, bien loin à l'est de son pays, il y avait des peuplades adorant le feu.

Ce que j'avais compris surtout, c'est que ces malheureux mouraient de faim. Aussi dis-je au chérif que ce qu'il y avait de plus urgent ponr le moment, c'était de leur donner à manger. Le chérif ordonna que l'on fît amener une dizaine de moutons et qu'on les leur donnât, en leur faisant comprendre que c'était pour eux. Ils les égorgèrent à l'instant même, et à la manière des juifs et des musulmans, c'est-à-dire en leur tranchant le larynx et la carotide en trois coups. Mais ils étaient si affamés que beaucoup n'attendirent pas que la viande fût cuite pour en manger. Un des

moutons fut dépecé à l'instant même, et plusieurs se jetèrent sur les lambeaux sanglants qu'ils mangèrent tout crus. Les autres firent griller la viande sur le feu avec une broche en bois. On leur donna en outre du riz, du beurre et du millet, dont ils firent plus tard des pâtes en y joignant des dattes. Ils reçurent aussi dix ou douze cases en manière de logement.

Le soir, ils firent leur prière en commun, adorant les astres. J'avais été convaincu, au reste, qu'ils étaient Guèbres en les voyant allumer leur feu, ce qu'ils avaient fait avec une multitude de gestes mystérieux.

Le chérif était inquiet de cette irruption de païens. Ce pouvait être une conspiration. Il assembla le conseil le soir. On avait adjoint au conseil tous les vieillards et tous les hommes un peu remarquables par leur intelligence.

Pendant ce temps, toute la population, intriguée, discutait devant chaque maison, les uns prétendant que j'avais dit la vérité et que c'étaient tout simplement des malheureux chassés de leur pays, les autres

prétendant que c'étaient des espions qui faisaient semblant de ne pas savoir la langue. D'autres enfin soutenaient que c'étaient des Wahabyles, parce qu'ils avaient les cheveux longs, tandis que les autres Arabes se rasent la tête.

Au conseil, on les fit entrer.

Ils examinèrent en entrant l'endroit de la salle qui leur paraissait libre, et, avisant un coin où il n'y avait personne, sans saluer, sans essayer de prononcer une parole, ils allèrent s'y ranger en s'accroupissant sur leurs talons, mais sans s'asseoir.

Le chérif leur fit apporter quarante chemises de toile bleue, leur état de nudité complète choquant sa susceptibilité. Ils acceptèrent ce vêtement avec une répugnance visible, mais ils refusèrent de le mettre. Le chérif regarda ce refus comme une preuve de mépris, et il commençait à se fâcher tout rouge, lorsque j'intervins et lui fis comprendre que c'était au contraire lui qui, en exigeant qu'ils se vêtissent, choquait probablement leurs idées sociales ou religieuses. Cette explication calma le chérif.

Nous fîmes la prière.

Cette cérémonie ne produisit sur les nouveaux venus aucune espèce d'effet. Cela nous confirma seulement dans la croyance qu'ils devaient être complétement étrangers à l'islamisme. Ce qui paraissait les préoccuper, c'étaient l'ameublement des chambres, les costumes de ceux qui l'habitaient, les armes que nous portions, les armures qui étaient suspendues à la muraille.

Après la prière, comme on vit qu'il était impossible de rien tirer d'eux, on les renvoya, à l'exception d'un seul.

Celui qu'on avait retenu était un jeune homme qui paraissait avoir dix-huit ans. Il était beau, semblait intelligent, et l'on espérait pouvoir tirer de lui ce que l'on n'espérait plus tirer des autres. Mais à toutes les interrogations, il répondit par signes qu'il n'entendait pas.

On résolut alors de les initier, non pas aux dogmes, puisqu'on ne pouvait pas leur faire comprendre la langue, mais aux pratiques de l'islamisme.

Ne pouvant rien tirer du jeune homme, le chérif le fit reconduire près de ses compagnons, qui tous se rangèrent autour de lui et écoutèrent le récit de ce qui s'était passé en leur absence.

Le lendemain, au lever du jour, les étrangers firent une prière analogue à celle de la veille. On avait en outre remarqué que, dans la case du plus ancien, qui avait une longue barbe blanche et qui paraissait leur prêtre, une lampe avait brûlé toute la nuit.

Pendant plusieurs jours on les traita avec la même hospitalité. Seulement, la populace se pressait autour de leurs huttes et parfois les enfants les appélaient *Djhehael*, mot dont les Turcs ont fait *Giaour*, et qui veut dire adorateur des idoles.

Le même jour on remarqua que deux des étrangers se détachaient de la troupe et se dirigeaient vers l'est. On fit à l'instant même un rapport au chérif. Le chérif les fit suivre par des hommes montés sur des dromadaires. Le lendemain, dans la nuit, les hommes revinrent. Les deux étrangers s'étaient arrêtés à une journée de là, et avaient tiré, d'une grotte des mon-

tagnes nommées Maden-el-Afrit, la *Mine-du-Diable*, une cinquantaine de femmes et d'enfants de tous les âges. Ces malheureux attendaient là pour savoir comment seraient reçus à Abou-Arich leurs fils et leurs pères.

Il n'y avait plus de doute pour le chérif, c'était une émigration qui venait se jeter dans ses bras, et, comme le chérif Husseïn avait la grandeur de la superstition, il résolut de les traiter de son mieux et de ne s'arrêter à aucun sacrifice. Du moment où les étrangers émigraient, ils venaient de la part de Dieu. Seulement les femmes n'étaient guère plus vêtues que les hommes : c'était un grave inconvénient pour leur admission dans la ville.

En conséquence, on envoya au-devant d'elles des femmes et des jeunes filles arabes avec toutes sortes de vêtements. Cette mesure avait été prise en petit comité entre le chérif, son frère Abou-Taleb, Yachya et moi. Pour que les femmes étrangères ne s'effrayassent pas, on avait adjoint aux femmes arabes plusieurs des païens, qui devaient leur affirmer qu'on

n'avait pour eux que de très-bonnes intentions.

Le lendemain on annonça que les femmes païennes approchaient. Le chérif avait fait inviter tous les infidèles à se vêtir de leurs chemises et leur avait envoyé en même temps des écharpes rouges; puis il avait mis en réquisition des chevaux qu'il avait fait harnacher. Mais là se présenta un nouvel embarras. Sans doute ils étaient médiocres cavaliers, car on ne put jamais les décider à monter à cheval. La seule chose à laquelle ils consentirent, ce fut d'endosser le vêtement biblique qu'on venait de leur donner.

A leur intention, le chérif avait fait déménager tout un camp d'infanterie formant un douar au dehors de la ville. Ce déménagement laissait vides une centaine de huttes dans lesquelles on avait brûlé d'abord de la fiente de vache pour en faire disparaître les insectes, puis de l'encens pour les parfumer et surtout en chasser les mauvais esprits. Ces huttes étaient donc en état de recevoir leurs nouveaux hôtes.

Le chérif, toute sa famille, toutes ses troupes présentes à Abou-Arich étaient sur pied. Derrière eux,

toute la population. Cette entrée d'une centaine de misérables païens était devenue une fête. Les femmes leur portaient des fruits, du lait, du miel. On alla à leur rencontre jusqu'à une demi-lieue de la ville. Malgré le nombre considérable des assistants, — il y avait peut-être vingt mille individus, — tout se passa avec beaucoup de calme et presque en silence. La cérémonie avait avant tout le caractère religieux.

On rentra dans la ville, musique en tête, bannières déployées, chaque cavalier faisant la fantasia devant le chérif.

Les femmes avaient endossé les vêtements qu'on leur avait envoyés; mais on n'avait pu obtenir d'elles qu'elles se couvrissent le visage. Quant à moi, l'effet que me produisit la tribu fut celui que m'eût fait en France ou en Espagne une bande de Bohémiens ou de Djingalis. Mon opinion, encore aujourd'hui, est qu'ils appartenaient à des tribus indiennes correspondant à celles de nos Gitanos d'Europe.

En entrant à Abou-Arich, les infidèles prirent la tête de la colonne, traversèrent la ville aux cris de

réjouissance de toutes les femmes, et se rendirent à leur camp, situé à la porte de Djézan, c'est-à-dire à l'ouèst, dans l'intervalle qui séparait la citadelle du chérif de la ville. Toute la tribu prit immédiatement domicile.

Il ne s'agissait plus que de les convertir. Cette conversion fut surtout l'affaire des femmes et des bons traitements dont le chérif Husseïn et sa famille les entourèrent. Le miracle ne fut pas long à opérer. D'abord les enfants, mâles et femelles, baragouinèrent promptement et facilement l'arabe ; ensuite, la simplicité des pratiques religieuses opéra son effet. De sorte qu'un beau jour, les principaux des païens, ayant à leur tête le vieux à barbe blanche, se présentèrent au chérif en lui faisant comprendre, non-seulement la reconnaissance qu'ils avaient des bons traitements reçus, mais encore leur désir de s'identifier complétement à la famille de leur bienfaiteur.

C'était là qu'on voulait en arriver.

Ils furent ensuite tous circoncis.

A l'occasion de cette conversion, on les avait pro-

menés par la ville sur des chevaux richement enharnachés, tandis que des quêteurs faisaient une collecte en leur faveur. Tout le monde, pauvre et riche, contribua à cette collecte, et y contribua si bien qu'elle produisit en deux heures une cinquantaine de mille francs. Il est vrai de dire que Juifs et Banians, pour faire leur cour au chérif, contribuèrent de leur côté. De son côté, le chérif, devenu leur parrain, leur assura un revenu journalier suffisant pour les nourrir, leur donna des terres à cultiver, et insensiblement les plaça dans ses villes et près de ses frères. Les filles se marièrent avec des Arabes, et les jeunes gens avec des femmes d'Abou-Arich.

On finit par apprendre qu'ils venaient du centre de l'Arabie. Ils avaient été chassés de l'Wadi Neijéran par des tribus ennemies et païennes qui leur avaient tué les trois quarts de leurs frères et enlevé tout ce qu'ils possédaient. Des sorciers leur avaient dit alors de se diriger vers l'ouest, et que là ils trouveraient des populations amies. Sur la foi de la prophétie, ils s'étaient mis en route, et la prophétie s'était réalisée.

Ce qu'il y eut de plus difficile à leur faire comprendre, c'est qu'ils ne pouvaient devenir musulmans en conservant leurs pratiques païennes. Ils eussent voulu combiner les deux croyances, du moins dans l'exercice du culte.

Sept de leurs compagnons étaient morts des suites de la circoncision, et il fallut employer la force pour qu'ils ne les brûlassent pas. Le refus d'un bûcher les chagrina à ce point qu'alors seulement on put remarquer chez eux quelques regrets de s'être faits musulmans. Ne pouvant brûler leurs morts, ils brûlèrent les huttes qu'ils avaient habitées ; ce qui faillit incendier tout le douar.

Mais, dans la manière dont ils élevaient leurs enfants, dans la façon de préparer leurs aliments, ils conservèrent leurs anciennes habitudes. Dans leur intérieur, ils restaient nus. Seulement, pour sortir, ils revêtaient la fameuse chemise bleue et l'écharpe rouge. Le chérif voulut d'abord s'interposer ; mais il vit bientôt qu'il serait obligé d'user d'une contrariété de tous les instants, et il y renonça.

Dans leur pays, ils étaient tribu guerrière purement et simplement; mais à Abou-Arich, n'ayant plus de guerre à faire, chacun adopta l'état qui lui convint. Les uns se firent charpentiers, les autres boulangers, serruriers, potiers, maçons, laboureurs, et, grâce à une intelligence réelle, et qui s'exerçait pour la première fois, chacun fit de grands progrès dans l'état qu'il avait embrassé.

Dans l'intervalle qui s'écoula entre l'arrivée des païens et leur conversion, un autre fugitif venait demander une hospitalité qui lui fut accordée avec beaucoup d'empressement, et qui devait amener des événements de la plus haute gravité.

Un neveu de l'imam de Sana, chassé des États de son oncle à la suite d'une révolte, arrivait à Abou-Arich : c'étaient des nouvelles fraîches qui arrivaient au chérif Husseïn de son plus mortel ennemi. Le chérif Husseïn était l'ennemi de l'imam de Sana à double titre, l'imam de Sana ayant déjà été dépossédé par le chérif Husseïn d'une partie de ses États et étant l'allié le plus important que les Anglais eussent dans l'Yémen.

Le chérif Husseïn reçut le fugitif, non pas en hôte, mais en prince. Il lui abandonna un de ses châteaux, mit des chevaux et des esclaves à sa disposition, et lui affecta un traitement d'une vingtaine de mille francs par an. Il y avait un grand projet politique caché sous cette générosité. Le projet était commun au fugitif et à celui qui le recevait ; le jeune imam voulait détrôner son oncle ; Husseïn voulait agrandir ses possessions, tout en aidant le jeune imam dans sa conquête. Il va sans dire que la condition de rupture complète avec l'Angleterre faisait la base du traité.

Dès le lendemain de l'arrivée du prétendant, je fus appelé par Husseïn à faire partie de leurs conférences et à émettre mon opinion. Dès le premier jour, je vis parfaitement qu'une expédition contre l'imam était imminente.

Au reste, en ce moment même, il était à ma connaissance, — la révélation me venait de la Mecque, — que l'imam de Sana, à l'instigation de l'Angleterre, concluait un traité avec la Turquie, traité en vertu duquel la Porte allait lui prêter toute espèce de con-

cours contre le chérif Husseïn, qu'elle considérait comme un ennemi.

Voici le plan qu'on adopta : réunir le plus de troupes possible. Nous disposions de vingt mille hommes. De leur côté, les frères du chérif dans leurs gouvernements de Moka, d'Hodeïda, de Loheïa, de Zébid, de Beït-el-Fakïb et de Tâës pouvaient nous seconder avec trente mille hommes.

Le jeune Ahmed, qui avait un parti dans l'imamat de Sana, prétendait pouvoir disposer d'une dizaine de mille hommes qui d'avance lui étaient acquis. Mais, en cas de succès, ce nombre devait se doubler, se tripler, atteindre la majorité, puis la totalité de la population. C'est en Arabie surtout que le droit du plus fort est incontestable. Je proposai donc au chérif de marcher hardiment sur Sana même, sans s'arrêter ni aux places fortes ni aux citadelles.

L'invasion se faisait de deux côtés différents : au nord d'abord, par les contingents venant d'Abou-Arich, de manière à attirer de ce côté toute la défense, tandis que les contingents des autres districts, c'est-

à-dire des frères de Husseïn, après s'être emparés des routes par lesquelles Sana aurait pu recevoir quelques secours anglais, aidés des partisans du jeune imam, facilités dans leur mouvement par la puissance du chérif, qui s'étendait sur tout le Théama jusqu'à Aden, entreraient par le sud-ouest et essayeraient, grâce aux intelligences que l'on aurait dans la capitale, d'emporter Sana par surprise.

Il fallait, pour la réussite d'un pareil projet, de l'habileté, de la promptitude, et surtout de la discrétion. Il fallait de plus, à la tête des deux expéditions, des hommes supérieurs et résolus.

Le chérif était bien décidé à prendre le commandement des troupes d'Abou-Arich, mais il n'osait confier le commandement en chef de la seconde expédition au jeune imam. Il s'en défiait sous deux rapports. Il pouvait être nuisible à la fois : comme trop habile, ou comme trop inexpérimenté.

Chaque contingent, à partir du jour de l'entrée en marche, avait une cinquantaine de lieues à faire pour atteindre Sana. Ces cinquante lieues ne

pouvaient pas se faire à moins de huit à dix jours.

Sana est, comme antiquité, à peu près la sœur de la Mecque. Comme importance matérielle, elle est six fois grande comme elle. Comme importance productive, c'est un paradis terrestre, tandis que la Mecque est un désert à qui le législateur musulman n'a donné de vie et d'importance que par la prescription du pèlerinage, qui a aussi bien un but commercial qu'un but religieux, et qui, pendant le mois de sa durée, infiltre dans la population des moyens d'existence pour tout le reste de l'année.

Ahmed était un beau jeune homme de vingt-cinq ans, parfaitement intelligent, s'intéressant beaucoup à ce qui était art, industrie et science. Il était fils de la sœur de l'imam. Un parti l'avait choisi pour chef, et lui, de son côté, s'était laissé choisir. A Sana, comme partout dans l'extrême Orient, les prétendants à la couronne sont comme des ennemis et gardés comme des prisonniers. Cela s'explique par les révoltes même qui surgissent malgré ces précautions, qui changent d'un jour à l'autre la face des États, et qui

livrent au poison, au lacet ou à la prison le roi d'hier, vaincu aujourd'hui.

Malgré la captivité rigoureuse du jeune imam, malgré la surveillance qui l'entourait, il était parvenu, grâce à sa nourrice, vieille négresse du Soudan, qui l'avait revêtu d'habits de femme, à tromper la vigilance de ses gardes et à se jeter dans les bras du parti qui l'avait choisi pour chef.

On l'avait alors caché avec le plus grand soin. Malgré toutes les perquisitions, on n'avait pu s'emparer de lui. Pendant ce temps, son parti grossissait. Enfin, un jour, il se crut assez fort pour en prendre le commandement et risquer une bataille ; mais parmi ses partisans, affublés d'une fausse fidélité, se faufilèrent des traîtres, qui, un beau jour, s'emparèrent de lui et l'enfermèrent dans un château de Sana nommé *Dâr-Deheb*, la Maison d'Or. C'était l'habitation même de son oncle, l'imam de Sana.

Le rez-de-chaussée des forteresses arabes est, nous l'avons déjà dit, je crois, en général presque toujours consacré à un bagne, et plus il s'y trouve de galériens,

plus le maître du logis est important aux yeux des populations.

Mais là, cette même négresse qui, une première fois déjà l'avait sauvé, entreprit de le sauver une seconde. Elle y parvint à l'aide d'un eunuque de son pays, pris dans le Soudan en même temps qu'elle, vendu avec elle, qui avait été ramené avec elle, et qui, par un hasard providentiel, avait été acheté par le même maître. L'eunuque parvint à s'emparer de la clef de bois qui fermait le cachot du prince, et à la garder assez longtemps pour en faire une pareille.

L'évasion pressait; l'exécution, sans avoir de jour fixé, était imminente; l'imam n'avait qu'un signe à faire pour que la tête du prisonnier tombât; les bons offices de quelque intrigant pouvaient hâter cette chute. La même nuit on risqua le tout pour le tout.

L'eunuque était de garde. Il s'introduisit dans la prison du jeune homme, lui peignit en noir la figure et les mains, l'affubla de son costume et le fit sortir à sa place. La négresse l'attendait à un endroit désigné, avec des hommes et des chevaux. Il passa sans

obstacle à travers toutes les cours, rejoignit la négresse, sauta en selle, et prit la direction du nord.

Vingt heures après, il franchissait les frontières des États de l'imam de Sana et entrait dans ceux du chérif Husseïn.

Le lendemain matin, on vint pour exécuter le jeune homme. On ne trouva que l'eunuque. L'eunuque avoua tout. Il fallut bien que l'imam se contentât de cette substitution. Seulement, il fit exécuter l'eunuque à la place de son neveu.

X

Pendant que ces événements se passaient d'un côté à Sana, et de l'autre à Abou-Arich, les Anglais d'Aden faisaient pendre leurs trente-neuf prisonniers arabes. Nous avons parlé de ces prisonniers à propos du voyage que je fis dans cette ville. Ils les

faisaient pendre ostensiblement, afin qu'ils servissent d'exemples aux Arabes de la montagne. C'était en même temps une sorte de défi. Si c'était ce dernier but qu'ils cherchaient, ils l'atteignirent.

Les Arabes n'en devinrent que plus haineux à l'endroit des Anglais. Quelques jours après, en signe de représailles, le sultan de la tribu des Fadélis plantait une douzaine de têtes d'officiers et de soldats sur des perches dressées en vue d'Aden. C'était dire au capitaine Haines que l'on acceptait la déclaration de guerre.

Le bruit de cette exécution se répandit immédiatement dans tout le Théama, et porta à son comble l'exaspération des Arabes, et surtout celle du chérif Husseïn. Sa guerre contre les Anglais était devenue une guerre presque religieuse, et faire la guerre à l'imam de Sana était un commencement d'hostilité contre l'Angleterre.

De son côté, le jeune Ahmed avait appris la mort de l'eunuque qui s'était dévoué pour lui. Il était enragé de vengeance. Il avait appris cette mort par sa

nourrice elle-même, qui avait pris la fuite, et qui était parvenue à le rejoindre à Abou-Arich, et lui apportait des lettres de ses partisans. Beaucoup de ceux-ci, plus de cinquante, avaient été arrêtés et exécutés. Les autres demandaient l'hospitalité au chérif Husseïn, en attendant qu'ils pussent rentrer à Sana avec leur chef.

L'expédition fut donc définitivement résolue. Il ne s'agissait plus pour se mettre en route que de réunir les contingents des frères du chérif. Des courriers furent expédiés à chacun d'eux. Ces courriers portaient, non pas des ordres, — le chérif avait toujours peur de blesser ses frères, — mais des invitations à se rendre près de lui.

Aux yeux de ses frères, nous l'avons dit, le chérif était entaché de péché originel. Il était fils d'une négresse, ils étaient fils de blanche. Il est vrai qu'il n'y avait qu'un coup d'œil à jeter sur lui et sur eux pour comprendre de combien il leur était supérieur.

Le chérif Hammoud au reste lui avait donné la mesure de la confiance qu'il pouvait avoir dans ses

parents, tandis que le chérif Abou-Taleb ne laissait ignorer à personne son intention de profiter de la première occasion de se substituer à son frère.

Tous, au bout d'un délai proportionné aux distances, se rendirent à l'invitation du chérif Husseïn. Celui-ci leur fit de magnifiques réceptions. Chacun, la réception faite, entra dans la forteresse, et les conférences commencèrent. Ces conférences avaient généralement lieu le soir, après la prière. Elles se composaient exclusivement des frères; Yachya seul, parmi les étrangers, y était admis. Moi-même je n'y fus appelé qu'après un certain nombre de réunions.

Le chérif ne rencontra aucune opposition patente chez ses frères, mais une nonchalance malveillante qui venait mettre une entrave spécieuse à toutes ses propositions. Il était impossible qu'il n'y eût pas un parti pris entre eux. Je m'étais abstenu de les voir, pour n'être point accusé d'avoir intrigué près d'eux d'une façon ou de l'autre.

Tous mes avis, s'ils étaient demandés, appartenaient franchement et hautement au chérif Husseïn.

Au reste, à plusieurs reprises pendant mon séjour dans ses États, j'eus l'occasion de faire sentir à ses frères qu'il m'était interdit, par ma position auprès de leur souverain, de leur souffler, à eux, aucune détermination.

Hammoud, entre autres, avait, soit directement, soit indirectement, fait ou fait faire plusieurs tentatives près de moi. Par Sélim, qui avait des relations avec la domesticité, et surtout avec les eunuques et les esclaves des princes, je savais à peu près tout ce qui se passait dans ces conférences, si bien closes qu'elles fussent. Il faut le dire, en Orient, il n'est point de secret qui ne transpire, ayant toujours quelque esclave ou quelque eunuque pour confident ou pour auditeur. Le proverbe qui dit que les murs ont des yeux et des oreilles a été fait particulièrement pour les murs orientaux.

A la cinquième ou sixième conférence, le jeune imam fut appelé à son tour. Mais autant il avait été reçu avec bienveillance par le chérif, autant il fut reçu avec froideur par sa famille.

Le chérif Husseïn, avec son esprit chevaleresque et le sentiment de sa force, se mettait au-dessus de tout. Mais il n'en était pas ainsi des princes ses frères. Ils ne voyaient dans l'arrivée du jeune homme qu'une source d'embarras politiques qui, dans un temps donné, pouvaient amener le renversement d'Husseïn et la destruction de leur puissance. Pour eux, Ahmed n'était pas autre chose qu'un ambitieux qui n'avait plus rien à perdre et qui avait tout à gagner.

Les séances continuèrent et n'amenèrent aucun résultat. C'est alors que je fus appelé à mon tour, mais isolément, en dehors des conférences. Ce fut Yachya qui vint me chercher. Je me rendis à l'instant même à l'invitation. Je trouvai le chérif à la fois triste et fatigué. Il va sans dire qu'Yachya demeura en tiers avec nous.

—Hadji, me dit-il, je t'ai fait appeler pour te consulter dans la situation grave où je me trouve.

Je m'inclinai.

— Je compte, continua-t-il, comme d'habitude, sur ton dévouement et ta discrétion.

— Tu fais bien, seigneur, lui dis-je; depuis que je suis ici, mon dévouement pour toi a toujours égalé ma reconnaissance, et plus d'une fois tu t'es plu à reconnaître que tu n'avais pas de serviteur plus dévoué que moi.

— Tu es informé, n'est-ce pas, de l'arrivée de mes frères, et tu sais que des conférences ont eu lieu au sujet de l'imam de Sana?

— J'ai vu tes frères, et j'ai entendu parler des conférences.

— Mais tu ne sais pas qu'au lieu d'avoir trouvé dans mes frères des amis, des alliés, je n'ai rencontré que des ingrats et des hypocrites. Chose fatale dans la position où je me suis mis à l'égard du jeune imam, à qui j'ai engagé ma parole.

— J'ignore tout, seigneur. Les conférences ont été secrètes.

— Oh! tu n'es pas sans savoir que tout ne va pas comme je l'espérais.

— En voyant les conférences traîner en longueur, j'ai pensé qu'il y avait quelque embarras.

— Que faut-il faire à l'égard de mes frères? Me passer d'eux?

— Te passer d'eux serait t'en faire autant d'ennemis et d'ennemis dangereux.

— Mais comment les amener, si ce n'est pas leur envie, à me fournir les contingents dont j'ai besoin?

— Il faut les trouver dans ton trésor, et surtout dans ta volonté.

— Comment, dans mon trésor?

— Tout est là, crois-moi, seigneur; paye-leur les contingents et ils te les fourniront.

Le chérif secoua la tête.

— Ce serait trop coûteux. N'ont-ils pas leurs provinces? Et qui leur a donné leurs provinces? n'est-ce pas moi?

— Sans doute, mais ils sont habitués à les considérer comme leurs domaines. Rafraîchis leur mémoire, et s'ils ont oublié, force-les de se souvenir.

— Agir ainsi, dit le chérif, serait m'exposer à être trahi par eux à mon premier échec.

— Tes frères sont avides d'honneurs et de richesses;

je crois moi-même qu'il ne faut pas faire grand fond sur eux ; cependant je ne crois pas qu'ils te trahissent tant qu'ils te croiront en état de les payer.

— A la fin de la guerre je serai ruiné.

— Tu imposeras au jeune imam le remboursement des sommes que tu auras avancées pour lui.

— Oui, si je réussis ; mais si j'échoue ?

— Tu en feras le sacrifice. Tes soldats te coûtent peu de chose, leur entretien presque rien, la dépense ne sera donc pas aussi énorme que tu le crains.

— Comment proposer des indemnités à mes frères ? Ils sont fiers, ma proposition les blesserait.

— Garde-t'en bien, en effet, non point parce que ta proposition les blesserait, mais parce qu'elle t'affaiblirait à leurs propres yeux.

— Alors, trouve un moyen.

— Oblige le futur imam à te déclarer par écrit que tous les frais de la guerre seront à sa charge, ainsi que les indemnités de campagne à payer à tes frères.

Le chérif me regarda avec admiration.

— Ah ! dit-il, en effet, c'est une excellente idée, n'est-ce pas, Yachya ?

— Merveilleuse, seigneur.

Husseïn reprit :

— Oui, mais le même cas se représente si nous ne réussissons pas ?

— Alors ce sera un malheur que vous supporterez en commun, tandis qu'au contraire si vous réussissez, ce sera une économie énorme pour ton trésor.

— Et si j'essayais seul ?

— J'aurais peur que tu ne réussisses pas.

Le chérif garda un instant le silence.

— Et toi, dit-il, voudrais-tu te charger des premières négociations avec le prétendant ?

— Avec de pleins pouvoirs signés de toi et le concours d'Yachya, oui.

— Pourquoi avec des pouvoirs signés de moi ?

— Parce que c'est plus prudent, et que, si je ne prenais pas cette précaution, il se pourrait qu'un jour je fusse désapprouvé.

— Tu n'as donc pas confiance en ma parole ?

— Si fait, pour les choses ordinaires de la vie; mais pour les choses qui, comme celles-ci, ont une gravité politique, et qui marchent avec un cortége d'intrigues, non.

Il s'assit immédiatement devant une table, écrivit ce pouvoir et me le remit. Je le passai à Yachya afin qu'il le lût. Il était conçu en ces termes :

« J'autorise El-Hadji-Abd'el-Hamid-Bey à traiter en mon lieu et place des conditions d'intervention de ma part dans les affaires de Séïd-Ahmed de Sana, déclarant en conséquence que tout ce qu'il fera, je le considérerai comme bien fait et conforme à mes intentions. »

Nous faisons grâce au lecteur de tous les préambules qui se mettent invariablement au haut des lettres musulmanes.

— Mais, lui dis-je, ce pouvoir ne parle point d'argent.

— N'ai-je point écrit que tout ce que tu ferais je le considérerais comme bien fait.

— Les questions d'argent, seigneur, brouillent les

hommes, et, comme j'ai le désir de rester ton ami, les questions d'argent ne sauraient jamais être assez claires entre nous.

Husseïn prit le papier et y ajouta ces mots :

« Il est bien entendu que toutes les questions d'argent se trouvent comprises dans ces pleins pouvoirs. »

Puis, il me rendit mon papier. Je jetai les yeux dessus.

— Que veux-tu que je fasse de cela, lui demandai-je?

Il parut tout stupéfait.

— Mais, dit-il, j'ai mis ce que tu désirais. Que te faut-il encore ?

— Spécifier d'une manière formelle que toutes les conférences que j'aurai avec le prétendant auront lieu en présence de Yachya.

Le chérif devint rouge de colère.

— Mais, fit-il, tu m'imposes bien des conditions!

— Ce n'est pas encore assez; sidi, écris, je te prie!

Husseïn déchira le premier papier et en écrivit un autre à peu près dans les mêmes termes, mais auquel il ajouta ce que j'avais demandé. Cette fois, il le remit lui-même à Yachya, pour qu'il eut à le lire. Yachya le lut et me passa le papier.

— Eh bien ! es-tu content ? me demanda le chérif, pensant que c'était une affaire terminée.

Mais, après avoir lu, je le tendis à Husseïn en lui disant :

— Il manque encore quelque chose.

Cette fois, le chérif devint bleu. D'assis qu'il était, il se leva pour se promener à grands pas dans son salon. Yachya tremblait, ne sachant pas quel serait le résultat de cette colère. Moi, je m'assis au contraire très-froidement, attendant qu'il plût au chérif de me répondre.

Après avoir fait deux ou trois fois le tour de sa chambre, et lu à chaque fois son pouvoir d'un bout à l'autre :

— Mais enfin, me demanda-t-il, que manque-t-il donc à ce pouvoir ?

— Presque rien en effet, lui dis-je, l'empreinte de ton cachet, qui seul le rend valable.

— Je l'ai signé.

— Tout le monde peut contrefaire ta signature.

— Je n'y pensais pas, dit-il.

— Oh! lui dis-je, ce n'est point pour toi que je demande cela, mais, si tu venais à mourir, quels ne seraient pas mes déboires avec tes frères!

Sa gaieté lui revint, et, tirant son sceau de son doigt, il le frotta sur un bâton d'encre de Chine. Les chefs arabes ont toujours dans une de leurs poches ce petit bâton. Alors, mouillant son papier du bout de la langue, il appliqua son sceau au haut du papier. Je pris alors mon plein pouvoir, je le roulai et le passai dans ma ceinture. La sérénité était revenue sur le front du chérif, la joie sur celui de Yachya. J'allais me retirer lorsque le chérif me retint par le bras et me dit :

— Reste, Hadji, nous avons encore à causer d'une autre chose qui t'intéresse plus particulièrement.

— Tu te trompes, sidi, lui répondis-je, rien ne

saurait m'intéresser plus que tes intérêts et mon devoir.

Yachya voulut se retirer, mais à son tour le chérif le retint, lui disant qu'il n'était pas de trop. Comme je me doutais de ce qu'allait me dire le chérif, je fus enchanté que Yachya assistât à notre conférence, bien qu'il ne fût jamais qu'un témoin passif et presque muet. Mais enfin, c'était un témoin.

Le chérif alors se tournant vers moi me dit :

— Mon cher Hadji, voilà un an que nous sommes ensemble, tu m'as rendu bien des services, tandis que je n'ai encore fait pour toi que bien peu des choses que j'avais envie de faire. Je t'ai fait mon lieutenant, ce n'est pas assez, je voudrais te faire mon égal.

Je m'inclinai.

— Mais pour arriver à ce résultat sans choquer mes frères, que tu connais si bien, je dois te faire de ma famille.

Je regardai le chérif et feignis le plus grand étonnement.

— Hadji, dit-il, j'ai quatre filles, je ne puis pas te

dire de choisir celle qui te convient, puisque dans notre pays l'homme ne voit pas sa femme avant d'être son mari ; mais je t'ai choisi moi-même, non-seulement celle que je crois te convenir le mieux, mais encore celle que je préfère.

Généralement, chez les Arabes et chez tous les autres musulmans, une pareille offre est non-seulement une immense faveur, mais encore un ordre, et il y aurait le plus grand danger à l'homme honoré d'un pareil choix à refuser, si haut placé qu'il puisse être, car ce serait froisser l'amour-propre du père et du chef d'une façon terrible. Un musulman haut placé pardonne rarement à un inférieur d'avoir froissé son amour-propre.

J'étais cependant bien décidé à refuser, quoi qu'il pût arriver.

— Séïd, lui dis-je, tu me combles de tes grâces avant même qu'il m'ait été possible d'achever la tâche que je m'étais imposée près de toi ; ne vaudrait il pas mieux attendre que des services bien constatés me donnassent des titres à une pareille faveur ?

Le chérif, qui croyait me combler de joie, me regarda avec étonnement. Un coup d'œil que je jetai de côté sur Yachya me le montra très-effaré. Il craignait qu'un refus trop net ne gâtât ma position.

Le chérif reprit :

— Je ne demande pas mieux, Hadji, que de t'accorder le temps de la réflexion ; d'ailleurs, comprends-moi bien, c'est une proposition que je te fais, et non pas un ordre que je te donne; sois donc franc et loyal avec moi comme tu l'as toujours été, et dis-moi tout de suite ta pensée.

— Eh bien ! séïd, écoute-moi, et crois bien que c'est ton intérêt et non le mien que je plaide en ce moment; je ne serai pas plutôt ton gendre que l'honneur que tu m'auras fait portera ses fruits; je suis déjà jalousé par tes frères et tes neveux.

— Pas par tous.

— Je le sais, mais par la majeure partie.

— Quels sont ceux que tu crois tes ennemis ?

— Hammoud, d'abord.

— C'est l'ennemi de tout le monde, excepté des Anglais.

— Abou-Taleb.

— Je crois bien, tu es un obstacle à ses desseins.

— Heïder.

— Ce n'est pas toi qu'il déteste, c'est moi.

— Quant aux autres, je n'ai pas personnellement à m'en plaindre. Mais si tu pouvais lire au fond de leur pensée, tu les trouverais plutôt malveillants que bienveillants. Tu travailles à donner ta survivance à ton fils; or, comme en Orient ce n'est pas le fils, mais l'aîné de la famille qui succède, ils voient en moi un instrument qui, me rangeant du côté de l'intelligence, t'aidera à consolider l'usurpation de ton fils. Si je suis ton gendre, ils se défieront bien autrement de moi encore. Alors je n'aurai plus un instant de repos; je serai espionné, menacé; je serai sans cesse entre le poignard et le poison. Crois-moi, séïd, prends-moi comme je suis, sers-toi de moi, prends-en ce que je puis te donner, mais ne me fais pas plus grand que

je ne le suis, pas plus grand que je ne veux l'être. Tes filles doivent épouser un prince autant que possible de ta famille, afin de ne pas éparpiller vos intérêts communs; moi je dois te seconder, mais comme serviteur fidèle et non comme allié intéressé. Et puis, laisse-moi te dire autre chose. J'ai quitté la France pour venir en Égypte; j'ai quitté l'Égypte pour venir en Arabie; peut-être le désir me prendra-t-il de quitter bientôt l'Arabie pour l'Inde, pour la Perse, pour l'Asie-Mineure, que sais-je? Ce qui distingue l'homme de l'arbre et de la plante, c'est que l'arbre et la plante meurent où la main de Dieu a fait tomber leur semence; mais aux deux jambes de l'homme, Dieu a permis qu'il ajoutât les quatre jambes du cheval ou du dromadaire; l'homme est donc né pour parcourir le monde. Voyager est surtout ma vocation. Une fois que je serai ton gendre, adieu mon libre arbitre; je devrai rester près de toi, près de ma femme; je ne reverrai pas les pays que j'ai connus; je ne verrai pas les pays que je ne connais pas encore. Je porte près de toi une chaîne que je ne sens pas, attendu que c'est

moi qui en ai la clef et non pas toi. Du moment où je serais ton gendre, la clef passerait de mes mains aux tiennes, et ma chaîne deviendrait pesante.

— Jamais ! interrompit Husseïn.

— Séïd, je préfère être libre.

— Mais tu veux donc me quitter ?

— Non, mais il peut se présenter des circonstances plus puissantes que ma volonté.

— Écoute, reprit-il, tout ce que tu viens de me dire me paraît excessivement grave. Je nourris ce projet depuis longtemps, depuis longtemps c'était le désir de mon harem et de l'enfant que je te destinais, je ne puis donc y renoncer ainsi tout à coup. Prenons chacun notre temps, toi pour réfléchir, moi pour peser tes paroles, et que ce qui vient de se passer reste strictement entre nous trois.

— Je t'en supplierai le premier, Séïd ; ma vie y est intéressée.

— Occupe-toi de la mission que je t'ai donnée relativement à Ahmed ; je vais laisser de leur côté mes frères couver leurs projets pendant quelques jours ; je

veux, avant de les réunir, avoir une réponse de toi. Dieu fera le reste.

Je le quittai en l'embrassant. C'était une faveur qu'il n'accordait à aucun des membres de sa famille, à moins qu'il ne les revît après une longue absence.

Je sortis. Yachya resta. Je rentrai chez moi et montai à l'instant même chez mon Abyssine, à qui je racontai tout.

— Ainsi tu as refusé? me dit Hafza.

— A peu près.

— A partir de ce moment, veille sur toi.

— As-tu donc quelque chose de nouveau de ton côté?

— Non; mais je suis sûre qu'il y aura quelque chose de nouveau demain.

— Le chérif m'a promis de n'en point parler au harem.

— Oui, mais il ne tiendra pas sa promesse. Le chérif dit tout à sa vieille femme, qui a une grande influence sur ses décisions.

— Iras-tu au harem?

— Non, j'attendrai mes sœurs d'Abyssinie ; elles viendront se promener dans le jardin.

En ce moment Sélim, de la chambre à côté, vint m'annoncer Yachya. Je sortis. Yachya m'attendait sur la terrasse du premier étage. Il venait me rendre compte de l'impression réelle que ma conversation avait produite sur le chérif.

— Tu as été parfait dans tes répliques, me dit-il. Que le mariage se fasse ou ne se fasse pas, elles ont donné de toi la plus haute opinion à Husseïn. Il a vu en toi un homme sage et modeste, et sa confiance pour toi s'en est augmentée au point que si la guerre se fait avec l'imam de Sana, et que le chérif prenne le commandement de ses troupes, il est décidé à ne confier qu'à toi le gouvernement du Théama, attendu, dit-il, que tu es le seul homme auquel il se fie entièrement.

— C'est à la fois trop beau et trop difficile pour que cela réussisse. Je n'y compte donc pas plus que sur la réussite de la mission dont il m'a chargé. Le chérif Husseïn m'a paru trop ardent à accepter les

propositions du jeune homme. Il n'a pas réfléchi aux conséquences qui doivent ressortir de cette guerre. Ne pouvant m'y opposer ouvertement sans m'exposer à sa défiance, j'ai proposé un moyen qui nous fera gagner le temps que le chérif eût dû donner à la réflexion. Au surplus, tu connais les Arabes. Il ne faut pas qu'aux yeux du jeune imam je sois le fondé de pouvoirs d'Husseïn, il faut que ce soit lui, au contraire, qui me charge de ses intérêts près du chérif; il ne faut pas que ce soit moi qui aille chez lui, il faut que ce soit lui qui vienne chez moi. C'est à toi, Yachya, d'aviser au moyen de le faire venir. Je n'ai pas besoin de te tracer un plan, tu sais mieux que personne les zigzags des négociations arabes.

Yachya demeura un instant pensif.

— C'est difficile, dit-il; mais on tâchera.

Sur ces mots, il se leva. Je le reconduisis jusqu'à la porte de l'escalier. Là, il s'arrêta.

— Écoute, me dit-il, je crois que tu réussiras à toute chose, excepté à ne pas épouser la fille du chérif.

Le lendemain, Hafza avait eu la visite de ses anciennes amies, qui l'avaient emmenée au harem. A peine avait-on su son arrivée, que les femmes s'étaient emparées d'elle, lui avaient parlé de mon hésitation, et lui en avaient demandé les motifs. Elle avait raison ; le chérif n'avait pu se taire.

— Que leur as-tu répondu? lui demandai-je.

— Je leur ai dit que je ne savais absolument rien de ce qui s'était passé. Alors elles m'ont tout raconté.

— Et sur quel ton?

— En y mettant beaucoup d'amertume.

— Et Alima, l'as-tu vue?

— Elle m'a paru affligée comme une femme amoureuse, et blessée comme une femme qu'on méprise.

— Et tu crois qu'elle se vengera?

— Elle fera le possible, sa mère l'y pousse.

— Voyons, Hafza, lui demandai-je en la regardant en face, est-ce bien vrai, tout ce que tu me dis là?

Malgré sa couleur cuivrée, elle rougit.

— Tu fais, pauvre Hafza, un autre métier que celu dont on t'avait chargée, ce me semble?

— Je ne comprends pas.

— Conviens que, lorsque le chérif t'a donnée à moi, tu avais, sinon de lui, du moins de son harem, reçu des instructions particulières?

— Écoute, me dit-elle, pour te prouver que je t'aime, que je ne te trompe pas et que je te suis dévouée, trouve-toi ce soir, après le coucher du soleil et la prière du soir, sous la partie la plus ombragée du jardin. Les femmes et les filles du chérif seront là; tu pourras les entendre. Maintenant tu sais ce que tu risques si tu es découvert?

La proposition était grave. J'eusse autant aimé épouser Alima.

— Je ne veux pas courir un pareil danger, lui dis-je; mais toi, vas-y, et ne me cache rien de ce que tu entendras.

XI

Le soir, à huit heures, Hafza descendit au jardin, et j'attendis son retour, m'en remettant à Dieu de me tirer de l'étrange situation où je me trouvais engagé.

Abd'el-Mélek arriva sur ces entrefaites. Depuis son mariage surtout, il m'était parfaitement dévoué. Il m'annonça la visite de son cousin Husseïn. Le fils du chérif allait venir le rejoindre. Il était évident qu'il faudrait parler du mariage. Cela me contrariait fort. Quoique je n'eusse jamais eu qu'à me louer du jeune Husseïn, je ne comptais pas d'une façon bien positive sur son amitié.

Je n'avais pas vu Abd'el-Mélek depuis qu'il avait été décidé entre nous que je refuserais sa cousine. Mais au reste, par Yachya d'une part et par sa mère de l'autre, il était à peu près au courant de l'affaire.

Une chose inouïe, c'est la rapidité avec laquelle les nouvelles se répandent par le moyen des harems, et, ce qu'il y a de curieux, c'est que les nouvelles ne restent pas seulement dans la sphère où elles sont écloses : et par les esclaves, qui en Arabie ne sont point considérées comme de la domesticité, mais de la famille, et dont par conséquent on ne se cache pas, les nouvelles descendent, grossies et défigurées, jusqu'au peuple.

Abd'el-Mélek approuva, comme Yachya, les observations que j'avais présentées à Husseïn à l'endroit de mon entrée dans la famille, et relativement au projet de guerre avec Sana. Malheureusement, au moment où nous allions entrer dans le cœur de la question, arriva Husseïn fils, avec tout l'attirail de sa domesticité, et me faisant par conséquent une visite d'apparat.

Après les salutations d'usage et les compliments habituels, il s'assit et se mit à causer du jeune imam et des projets de son père à l'effet de lui conquérir le siége de Sana. Il fit le portrait moral d'Ahmed, le flatta

beaucoup. Selon lui, c'était non-seulement un homme très-instruit, mais un prince chevaleresque et brave, qui dans ses jeunes années avait eu des aventures très-brillantes au point de vue de la fortune, avant que ses biens fussent confisqués. Il le fit très-riche et très-généreux.

S'il était tel que le peignait le jeune chérif, ma négociation avec lui devenait plus facile que je ne l'avais cru d'abord. Mais il était à craindre que Husseïn, comme son père, eût été ébloui par les apparences et surtout par les avantages que promettait au chérif Husseïn la réussite d'un pareil projet. Seulement, pour que ce projet réussît, il semblait déjà beaucoup trop ébruité. A la manière dont les nouvelles marchaient quand elles sortaient de la forteresse d'Husseïn, elles pouvaient, si elles prenaient la route d'Aden, y arriver avant que l'expédition même fût arrêtée.

Or, les Anglais prévenus, il n'y avait plus d'expédition possible.

Soit que la présence d'Abd'el-Mélek le retînt, soit

qu'il ne jugeât point encore l'heure arrivée d'aborder cette question importante, il ne fit que des allusions au mariage projeté par le chérif entre sa sœur et moi. Puis enfin, après une demi-heure, il se leva. Sans doute Abd'el-Mélek craignit, en prolongeant sa visite, de porter ombrage à son cousin, car, en voyant celui-ci se lever, il se leva à son tour.

Les deux jeunes gens prirent donc congé de moi. Mais, en me disant adieu, Husseïn resta en arrière, et me dit de façon à ce que son cousin ne l'entendît point:

— Hadji, j'ai besoin de causer avec toi.

Je vis qu'il n'y avait pas moyen d'éviter une explication de ce côté.

— Quand tu voudras, sidi, lui dis-je.

Mais, sans me fixer le moment de cette explication, Husseïn rejoignit son cousin, et tous deux remontèrent à cheval et s'éloignèrent.

Mon eunuque m'attendait, Hafza était rentrée. Je montai chez elle.

— Et bien! lui demandai-je, quoi de nouveau?

— Presque rien, répondit-elle, sinon qu'Alima ne renonce nullement à ses projets.

Le lendemain, les affaires me paraissaient tellement engagées que je ne quittai pas la maison, pensant que d'un côté ou de l'autre il allait arriver quelques nouvelles, soit d'Abd'el-Mélek, soit du jeune Hussein, soit d'Alima, soit d'Ahmed.

Vers midi, Sélim m'annonça Yachya.

— Eh bien! lui demandai-je, m'amènes-tu Ahmed?

— Bon! dit Yachya, il nous arrive bien autre chose!

— Que nous arrive-t-il?

— Eschref-Bey et Abd'el-Kérim-Effendi sont à la forteresse du chérif.

— Arrivant de Sana?

— Comment sais-tu qu'ils arrivent de Sana?

— Je le sais, qu'importe comment.

— Le chérif te fait dire de venir chez lui à l'instant même.

J'aurais mis plus de temps à me faire seller un cheval qu'à y aller à pied.

— Allons ! dis-je à Yachya, et nous partîmes.

En effet, je trouvai Husseïn avec les deux envoyés. L'un était Turc et envoyé par le sultan lui-même ; l'autre était Arabe, et adjoint à l'envoyé turc par le chérif de la Mecque. A mon entrée, tous deux manifestèrent un grand étonnement. Tous deux me connaissaient, ayant eu de fréquents rapports avec moi à la Mecque, mais en dehors de cette question ; et comme ils m'avaient vu partant pour Bagdad, qu'ils ignoraient que je me fusse arrêté à Abou-Arich, ma présence fut pour eux une espèce d'apparition.

— Hadji, me dit le chérif, voici des envoyés turcs qui viennent de chez l'imam de Sana. Comme tu as habité la Mecque, tu dois les connaître.

— Parfaitement, lui répondis-je ; ce sont de vieux amis.

Je les accostai alors en les appelant par leur nom, et, de leur côté, remis de leur premier étonnement, ils parurent enchantés de me voir. Alors, se retournant de mon côté, le chérif me dit :

— Ces personnages viennent, au nom du sultan,

me proposer un traité d'alliance dans le genre de celui qu'ils ont signé avec l'imam de Sana. Seulement ils voudraient que je consentisse à leur livrer la garde de mes ports. — Qu'en dis-tu, Hadji?

Je connaissais à cet égard les dispositions de Husseïn.

— L'imam de Sana les a-t-il livrés, tes ports? demandai-je.

— Il ne pouvait pas livrer ce qui ne lui appartient plus.

— Non, il pouvait, les ayant possédés et s'en regardant encore comme le légitime propriétaire malgré ta conquête, approuver qu'ils fussent repris sur toi par les Anglais et les Turcs.

— Avez-vous discuté avec lui une concession de ce genre? demanda Husseïn aux envoyés.

— Non, répondit hardiment Eschref-Bey.

— Je croyais cependant, lui dis-je, que c'était une négociation de ce genre que tu avais été chargé de mener à bien par le capitaine Haines, en passant à Aden.

— Ah ! dit Husseïn, tu as passé à Aden pour te rendre à Sana ?

— Nous avons pris cette route, dit Abd'el-Kérim, comme étant la plus directe.

— Ou plutôt la plus rapide, dit Eschref-Bey, puisque nous pouvions, le vent étant bon, faire en cinq jours la route de Djedda à Aden.

— Puis, je te le répète, tu avais des instructions à prendre du capitaine Haines.

Les deux envoyés se turent.

— Voilà ce qui est arrivé, dis-je à Husseïn ; Eschref-Bey et Abd'el-Kérim sont allés proposer à l'imam de Sana, au nom de l'Angleterre et de la Turquie, de leur céder tout ton littoral, qui ne lui appartient plus, mais qui lui a appartenu. Dans le cas où l'imam eût voulu te faire la guerre, ils eussent profité de ce moment-là pour s'emparer de tes ports, que tu n'eusses plus été assez fort pour défendre. L'imam de Sana s'emparait même du reste de tes ports qui ne lui avaient pas appartenu. Ainsi juge, toi à qui ils appartiennent, si tu dois les céder.

— Mais tu savais donc tout ce que tu viens de dire?

— J'en savais une partie; je savais le départ d'Eschref-Bey et d'Abd'el-Kérim de la Mecque; je savais leur passage à Aden; je savais leur présence à Sana. J'ignorais encore comment se terminerait la négociation; tu viens de me l'apprendre. Tu vois que l'imam de Sana n'est pas aussi mauvais voisin que tu le pensais. Maintenant, veux-tu faire contre toi-même plus que n'a fait ton ennemi?

— Je ne veux dans mes ports, dit Husseïn, ni Turcs ni Anglais.

— Alors les conférences ne seront pas longues; tu entends, Eschref-Bey? tu entends, Abd'el-Kérim? leur dis-je en m'adressant successivement à l'un et à l'autre.

— Pardon, dit Eschref-Bey; mais une première demande refusée, chérif Husseïn, je dois t'en adresser une seconde.

Husseïn échangea avec moi un regard d'intelligence.

— Parle, dit-il.

— Avant que les rivages de la mer Rouge fussent conquis par Méhémet-Ali, repris à Méhémet-Ali par Turki-Bil-Mès, et repris enfin à Turki-Bil-Mès par Aït d'Assir, par toi et par l'imam de Sana, l'Arabie Heureuse payait un tribut au sultan ; ce tribut, c'était la totalité du café qui se récolte dans le Djebel-el-Ishuik et le Djebel-Sana. Le Djebel-el-Ishuik t'appartient : consens-tu à payer le tribut comme avant la conquête ?

— Je ne puis payer un tribut pour un pays que la Providence a donné à mon père et que mon père m'a légué.

— Alors, dit Eschref-Bey, nous n'avons plus rien à faire ici, et nous prenons congé de toi.

— Non pas, dit Husseïn ; j'en ai fini avec les ambassadeurs de la Porte et les alliés des Anglais, mais j'offre l'hospitalité aux voyageurs de distinction qui traversent mes États. Hadji Abd'el-Hamid, en ta qualité de mon serdar, charge-toi de faire les honneurs d'Abou-Arich à tes amis.

Je compris l'intention d'Husseïn. Toujours géné-

reux et chevaleresque, il trouvait une occasion de faire preuve de libéralité et ne voulait point la laisser échapper, quoiqu'elle s'exerçât envers des ennemis.

J'invitai donc les deux envoyés à me suivre chez moi, et je partageai mon appartement avec eux. Derrière eux arrivèrent les vivres, se composant de moutons, de riz, de beurre, d'huile, de sucre, de café, etc., tout cela, quoiqu'ils ne fussent que quatre, deux maîtres et deux domestiques, était compté sur le pied de quarante personnes. Le surplus, on le sait, devait être, selon l'usage musulman, distribué aux pauvres. Au moment du repas arrivèrent sur des plateaux en cuivre les pâtés et les confitures.

Le lendemain, le chérif leur fit une visite officielle avec toute sa maison et tout son état-major. Il s'agissait, tout en refusant les demandes faites, de ne point rompre complétement avec le sultan. C'était une des recommandations d'Ali, mourant.

« Mieux vaut, lui avait-il dit, dans un cas désespéré, te jeter dans les bras des Turcs que dans ceux de l'imam de Sana. »

Immédiatement après la visite du chérif arrivèrent les cadeaux. C'étaient d'abord quatre chevaux arabes pour le sultan, tout ce que Husseïn avait trouvé de plus beau dans la race du Nedjêd, c'est-à-dire dans la plus belle race des chevaux de l'Arabie; deux cents balles de café moka du meilleur cru, mais à titre de cadeau et non d'impôt; des raisins secs de Zébid en énorme quantité; des perles, des bracelets, des colliers, des bijoux de toute espèce. Tout cela était pour le sultan Abdul-Medjid. Les deux envoyés reçurent des sabres, des poignards, des bourses. On sait qu'en Orient chaque bourse est de cinq cents piastres turques.

Faisons observer en passant que le chérif se débarrassait d'une monnaie qui, n'ayant pas cours dans son pays, n'avait de valeur que celle de son poids.

Les envoyés restèrent huit jours chez moi. Le neuvième jour, un vendredi, après la prière de midi, ils prirent congé du chérif, qui les escorta à plus d'une lieue sur la route de Djézan. Ils devaient reprendre la mer à Djézan, et, selon le vent, arriver à Djedda;

de Djedda, continuer leur chemin vers la Mecque, où ils avaient à rendre compte de leur mission.

Disons tout de suite ce qui arriva d'eux, ou plutôt de l'un d'eux.

Eschref-Bey, qui relevait directement du sultan, partit pour Constantinople, et alla rendre compte de sa mission à Abdul-Medjid. J'ignore comment il fut reçu et de quelle façon il s'excusa. Quant à Abd'el-Kérim, malgré sa naissance, — c'était le fils d'un marabout très-estimé à la Mecque, — il fut arrêté par Ybn-Aoun et décapité par ses ordres. La chose se fit chez lui sans bruit et sans scandale. On sut l'événement le lendemain. La veille, il prenait encore le café et fumait la chibouque avec son chérif. Abd'el-Kérim était un homme très-supérieur. Il était accusé de s'être laissé corrompre.

En Orient, on n'admet jamais que l'on échoue. Seulement, on suppose toujours que l'on peut se vendre.

Revenons au chérif Husseïn.

Les deux envoyés partis, il comprit parfaitement

que ce n'était pas au moment où l'imam de Sana venait de se brouiller avec les Turcs et les Anglais qu'il fallait lui déclarer la guerre. D'un autre côté, nous avons dit l'embarras de la situation au point de vue de ses frères. Il fut donc décidé que, pour le moment, je n'ouvrirais aucun pourparler avec le jeune Ahmed. Seulement, toujours généreux, le chérif Husseïn se proposait de lui fixer un revenu provisoire qui l'assimilait aux membres de la famille et lui permettait d'attendre les événements avec patience.

La situation redevenait donc parfaitement calme, et mes seuls intérêts, au point de vue de la fille du chérif, continuaient d'être en jeu.

Un matin, le chérif me fit appeler par Yachya. Je crus l'heure venue d'une explication définitive. Mais ce n'était point de cela qu'il s'agissait.

Des fellâhs de Sahan étaient venus le trouver pour lui annoncer qu'ils avaient découvert, non plus cette fois une source de lait, mais une source d'eau vive.

Sahan était un chef-lieu de district situé dans une vallée cultivée avec des plantations magnifiques de

cannes à sucre, de chanvre, de maïs, de dourâh. Cette vallée faisait partie des domaines personnels du chérif ; elle était arrosée par un torrent qui, l'hiver, la dévastait parfois, mais qui l'été se desséchait toujours, étant le résultat des averses d'automne. Or, une source dans une pareille localité, c'était toute une fortune.

A la première nouvelle, le chérif avait donc eu l'espoir que, soit par un aqueduc, soit par un canal souterrain, il parviendrait à amener cette eau jusqu'à Abou-Arich, qui alors deviendrait parfaitement fertile, la chose qui lui manquait étant l'eau. Ce que Abou-Arich en usait était puisé à grande peine et à grande dépense dans des citernes. Une source d'eau vive donnait en sorte à Abou-Arich un aspect de fertilité que voyait en rêve l'imagination féconde du chérif.

En arrivant chez lui, et avant même qu'il fût question de la précieuse découverte, mon premier soin fut de rendre au chérif les pleins pouvoirs relatifs au jeune imam.

Puis j'appris ce dont il était question. Connaissant

la nature du sol et les divers gisements des montagnes, je ne crus pas un mot de la nouvelle, et je vis là le pendant de la fameuse source de lait. Cependant, cette fois, si la chose n'était pas probable, elle était au moins possible. Je ne fis donc que le mettre en garde contre une déception.

— Au surplus, dit-il, depuis quelque temps je vis tellement renfermé et ennuyé, que je pardonnerais presque à mes paysans de m'avoir induit en erreur, puisque cette erreur nous fera monter à cheval et visiter une des plus fraîches parties de mon domaine.

— Il fut convenu que nous partirions dès le lendemain, avec le jeune Husseïn, son cousin Abd'el-Mélek et ce qu'il restait de la famille du chérif à Abou-Arich. La plus grande partie avait quitté cette résidence dès que la résolution avait été prise de remettre la guerre à une autre époque.

Je me tins prêt pour le lendemain. Le voyage devait durer plusieurs jours. Sélim, Mohammed et Hadji-Soliman devaient m'acompagner.

Le même jour, ou plutôt dans la nuit, Sélim, me

croyant profondément endormi, tandis que je songeais toujours comme le lièvre de Lafontaine dans son gîte, Sélim, dis-je, vint soulever le coin de la couverture dans laquelle j'étais enveloppé. Le chérif me faisait dire que l'on partait à deux heures du matin. Nous en étions, je viens de le dire, aux plus fortes chaleurs de l'été, et nous ne pouvions compter marcher que jusqu'à neuf ou dix heures du matin. Arrivés à ce moment du jour, on serait forcé de faire halte, de dresser les tentes, si l'on était sur un terrain découvert, ou de se coucher à l'ombre, si l'on était dans un lieu boisé. Ce n'était qu'à trois heures de l'après-midi que la course pouvait se reprendre, pour durer, en se soumettant cependant à quelques haltes partielles, jusqu'à huit ou neuf heures du soir.

Nous partîmes à l'heure dite. Nous étions une cinquantaine de cavaliers, la domesticité comprise. Les domestiques étaient à dromadaire et les maîtres à cheval. Yachya qui, comme toujours, faisait partie de l'expédition, était, comme toujours encore, monté sur son âne.

Il faisait froid. Toutes les herbes au milieu desquelles nous passions ruisselaient de rosée, tous les arbres que nous heurtions nous couvraient de pluie. Le voisinage de la ville empêchait tout incident, la nuit empêchait les chiens du chérif d'entrer en chasse. D'ailleurs ils étaient couplés, tenus en laisse par un noir, et couverts de leurs housses. De temps en temps ils levaient le nez, éventaient quelque chacal qui glissait sous les herbes, quelque gazelle qui bondissait et disparaissait comme une ombre, et s'élançaient de toute la longueur de leur laisse dans la direction que l'un ou l'autre de ces animaux avait prise.

Une chose remarquable en Orient, c'est le profond silence des nuits. Le moindre bruit qui s'y fait s'entend à des distances énormes. Ainsi, on entendait distinctement l'aboiement des chiens dont les douârs étaient à plusieurs lieues de la route.

De temps en temps, nous faisions lever des compagnies d'outardes et de poules de Numidie.

Nous nous arrêtâmes au lever du soleil pour faire la prière, puis l'on se remit en marche en découplant

les lévriers et en préparant les fusils. Les lévriers se lancèrent sur le premier groupe de gazelles qui partit d'une pièce de trèfle. Elles étaient quatre ou cinq. En quelques bonds, les lévriers les eurent non-seulement atteintes, mais dépassées. Si légères qu'elles soient, les gazelles ne peuvent pas lutter de vitesse avec eux, mais elles luttent de ruse.

Rien de charmant et de gracieux comme de voir ces gazelles, près d'être gueuletées, faire un bond à droite ou à gauche, tandis que le lévrier, emporté par sa course, les dépasse de cinquante pas, cent pas, deux cents pas. Elles, pendant ce temps, gagnent une autre partie de la plaine, et comme la plaine est accidentée, couverte de cultures élevées de maïs, de chanvre, de cannes à sucre, les lévriers les perdent de vue. Alors les esclaves à dromadaire se mettent à leur piste en appelant les chiens; quelquefois, grâce à la hauteur à laquelle ils sont juchés, ils ne perdent pas de vue la gazelle chassée, Mais la chose est rare. Au reste, la gazelle chassée, dès qu'elle se croit hors de vue, rentre dans une tranquillité parfaite, s'arrête

dans un buisson, dans de hautes herbes, et se remet à brouter.

Lorsqu'elles sont en bande elles se séparent difficilement. L'une fait tête de colonne, les autres la suivent. Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'elles marchent à la file, une à une, jamais de front. Quand elles se séparent et qu'elles n'ont plus leur guide, elles sont perdues.

Lorsque le slougi parvient à les gueuleter, il leur donne le même coup de dent que le loup donne aux chiens. Il leur casse les reins, puis il s'amuse à les jeter en l'air. Quand le chasseur est en vue, en général il rapporte la bête. Quand le chasseur est trop éloigné, il la mange. Si la gazelle n'est pas tout à fait morte, le musulman s'empresse de lui couper l'artère du cou, selon les prescriptions du Coran, sans quoi il ne la pourrait point manger ; nous parlons des vrais musulmans.

Lorsque l'animal est tué roide au fusil, ce qu'un musulman ne fait jamais sans dire en même temps : « Je te tue au nom du Dieu miséricordieux, » le mu-

sulman peut en manger; sinon, il doit lui couper l'artère, comme lorsque l'animal a été pris par le lévrier. Il en résulte que les cavaliers suivent avec acharnement le chien, se tenant le plus près de lui possible afin d'arriver à temps pour saigner l'animal. Au reste, les chevaux ne tardent pas à se lasser. Un cheval, monté par un cavalier inexpérimenté, est mis hors d'haleine par la meilleure gazelle. Les cavaliers habiles se contentent de marcher d'abord au pas relevé. Ils ne mettent leurs chevaux au galop que lorsqu'ils voient la gazelle près d'être forcée.

Le dromadaire vaut donc mieux que le cheval dans ce cas. Son trot allongé, qui est son allure la plus douce, dépasse le galop du cheval le plus leste et suit les lévriers. Or, comme il peut faire jusqu'à dix lieues à ce pas, on comprend qu'avant d'être fatigué il peut conduire son maître à l'hallali de trois ou quatre gazelles.

Trois ou quatre gazelles furent forcées en moins d'une demi-heure. C'était une lutte d'adresse entre Abd'el-Mélek et son cousin Husseïn. De leur côté,

les autres chasseurs, le chérif en tête, chassaient l'outarde et la perdrix. On rencontre aussi des bandes de rameaux et de sansonnets, mais il va sans dire que l'on ne s'occupe pas d'eux. Il y a plus, ces oiseaux sont l'objet d'un préjugé religieux dont ils profitent pour être envers les voyageurs aussi impertinents que possible.

La chasse du matin fournit le rôti du dîner.

Nous campâmes vers les onze heures près d'un puits nommé Bir-el-Hadj, le puits du pélerin.

C'était un immense puits à bascule, avec un panier de feuilles de palmier et non un seau. Au reste les feuilles sont tressées si hermétiquement que l'eau même ne peut pas s'en échapper. En Abyssinie, c'est dans de semblables vases que l'on transporte tous les liquides. Autour de ce puits, la culture redoublait de vie et de vigueur.

Une population d'agriculteurs, abritée par d'épais bouquets de palmiers, s'était agglomérée autour de ce puits. Leurs huttes étaient enveloppées de puissants ceps de vigne enlacés à des chèvre-feuilles et à

des jasmins, ce qui emplissait toute l'atmosphère d'un délicieux parfum. Cette population pouvait se composer d'une trentaine d'hommes et d'une centaine de femmes et d'enfants. A notre approche, les chiens entrèrent en émoi, et vinrent à notre rencontre. Leurs maîtres les suivaient. Du plus loin qu'ils aperçurent Husseïn, ils prirent leur course; puis, arrivés à lui, se prosternèrent d'abord, puis se relevèrent lui baisant le pied et la main, après lui avoir fait, bien entendu, les salamalecs d'usage et demandé *où le conduisaient ses pas*. Le chérif donna pour prétexte une promenade et le désir de voir par lui-même où en était leur récolte.

On continua de marcher, les uns à cheval, les autres à pied, jusqu'aux huttes. Le chérif s'arrêta devant la hutte du plus ancien. Les Arabes ne savent jamais leur âge. Ils l'estiment d'après l'événement le plus saillant qui a précédé ou suivi leur naissance. Le vieillard, devant la hutte duquel nous nous arrêtâmes, ne savait pas plus son âge que les autres. Mais la chronique du pays lui donnait au moins cent dix ans.

Tandis que les hommes et les enfants mâles s'occupaient des chevaux, les femmes et les filles préparaient le déjeuner. Les unes étaient occupées à traire les chèvres et les vaches, les autres à moudre le blé pour faire les galettes, les autres cueillaient du raisin, d'autres enfin écrasaient dans un mortier de bois les épices nécessaires au pilaw.

On abandonna aux cuisiniers et cuisinières les gazelles, les outardes et les perdrix. Ces dernières avaient été plus particulièrement tuées par moi. Mon habitude de tirer les oiseaux au vol et une certaine habileté dans cet exercice excitaient toujours l'admiration. Abd'el-Mélek et Husseïn étaient fort adroits au posé, Abd'el-Mélek surtout, qui coupait un fil d'aussi loin que la distance permettait de le voir. Tous deux essayaient souvent de m'imiter; mais presque jamais ils ne réussissaient.

A peine fûmes-nous assis sur les tapis que les plus belles jeunes filles vinrent nous apporter du lait, de l'eau et des fruits. Ces filles sont charmantes, avec leurs robes ouvertes sur le côté et

adhérentes sur l'épaule par une agrafe en argent.

C'était le préliminaire de la réception.

Le dîner ne vient que lorsque moutons, gazelles, outardes et perdrix seraient rôtis.

Après le dîner, le chérif se coucha et s'endormit. Les uns suivirent son exemple et firent la sieste, d'autres se réunirent pour former des groupes de causeurs et de fumeurs. On attendit ainsi que la grande chaleur fût passée pour se remettre en route.

XII

Vers trois heures de l'après-midi, nous nous remîmes en route.

Cette fois, le jeune Husseïn laissa se lancer son cousin et Sidi-Ahmed à la poursuite des gazelles, et vint appuyer son cheval au mien. Je compris qu'il voulait causer avec moi; je ne doutai que ce ne fût des pro-

jets de son père. En effet, après quelques mots préliminaires échangés :

— Hadji, me dit-il, mon père m'a fait part de ses bonnes intentions à ton égard.

Je m'inclinai.

— Le chérif, lui répondis-je, me comble bien au delà de mes mérites.

— Et cependant il m'a dit qu'il avait à se plaindre de toi.

— A se plaindre de moi ! Séïd, permets-moi de te dire que je doute que ce soit là le sens de ses paroles.

Le jeune homme se reprit :

— Il m'a dit du moins que tu avais refusé sa proposition de t'allier à notre famille.

— J'ai demandé du temps pour réfléchir.

— Tu sais, Hadji, qu'il n'y a pas d'exemple qu'une proposition pareille à celle que t'a faite mon père ait été refusée.

— Je sais cela, mais comme étranger je me trouve dans une position exceptionnelle.

— Tu n'es pas étranger, puisque tu es musulman.

— Oui, mais je suis étranger de nation; j'ai une famille en France, j'ai une mère à qui je n'ai pas dit, je l'espère, mon dernier adieu.

— Qui t'empêche de la faire venir?

— Elle ne pourrait supporter le voyage ni le climat.

— Une femme est plus pour toi que ta mère elle-même, car c'est la mère de tes enfants.

— Séïd, j'ai donné au chérif encore d'autres raisons.

— Je le sais; tu lui as dit que tu étais un voyageur comme les oiseaux qui traversent le ciel, tantôt pour aller au nord, tantôt pour aller au midi; mais les oiseaux ont une femelle et voyagent avec elle.

Je souris.

— Les oiseaux ont des ailes, lui dis-je, et le ciel est à eux.

— L'homme a le cheval et le dromadaire, et la terre est à lui.

Je ne répondis point, attendant qu'il me parlât de nouveau.

— Tu sais, continua-t-il, qu'Alima est deux fois ma

sœur, sœur par mon père et par ma mère, tu serais donc tout à fait mon frère.

— Ce serait un grand honneur et une grande joie pour moi, Séïd, mais pourrait-on en dire autant de tes oncles et de tes cousins ?

— Ce que mon père fait est bien fait, dit le jeune homme, et Allah lui seul a le droit de le reprendre de ses actions.

Je me tus.

— Pour te prouver combien nous avons confiance en toi, Hadji, je vais te dire une chose que je ne dirais point à un Arabe de naissance : ma sœur t'aime.

— Impossible, Séïd.

— Comment, impossible! Pourquoi cela?

— Elle ne me connaît pas.

Husseïn se mit à rire.

— Dis cela à l'eunuque qui la garde, mais ne me dis pas cela à moi; elle t'a vu non pas une fois, mais dix fois.

Je m'inclinai.

— Mon père m'a dit ce matin : « Husseïn, pendant

le voyage, aussi souvent que tu le pourras, tu t'approcheras de Hadji, et tu lui diras que je le prie de réfléchir à la proposition que je lui ai faite; tu ajouteras que tu serais aussi heureux de l'avoir pour frère que je serais heureux de l'avoir pour gendre. »

— Et tu as répondu?

— « J'obéirai à tes ordres, non-seulement parce que ce sont tes ordres, mais encore parce que ces ordres sont d'accord avec mon plus vif désir. »

— Je ne puis, de mon côté, te répondre, Séïd, que ce que j'ai déjà répondu au chérif: « Mes regrets seuls égalent ma reconnaissance. »

— Et comme mon père, je te dirai à mon tour: « Ce n'est point ton dernier mot, Hadji, et j'espère que tu reviendras sur cette détermination. »

Et sur ces mots il alla rejoindre son père, près duquel il marcha pendant quelque temps. Il est évident qu'il lui rendait compte de la conversation qu'il venait d'avoir avec moi.

A peine m'avait-il quitté, qu'Yachya manœuvra son

âne de manière à se trouver à son tour à mes côtés. Yachya, avec ses joues maigres, ses rides prononcées, ses lèvres serrées, ses yeux brillants, son nez pointu, sa barbe rare et inégalement plantée, son costume de calicot blanc et sa monture biblique, était toujours pour moi une curiosité nouvelle. Le côté grotesque de son visage, de son accoutrement, de toute sa personne enfin, échappait complétement aux Arabes, mais me rappelait, à moi, non pas Sancho, mais don Quichotte lui-même ayant emprunté pour un instant la monture de son écuyer. Il est vrai que j'étais bientôt ramené au sérieux par le respect que chacun lui portait comme à l'homme du prince. En effet, c'était le confident, c'était l'intime, c'était le nécessaire du chérif. Si jamais le chérif Husseïn a perdu Yachya, il a dû être l'homme le plus désorienté et le plus désolé de la terre.

J'ai déjà dit combien Yachya m'aimait. Or, l'amitié d'un pareil homme eût été une véritable fortune pour quelqu'un qui eût voulu l'exploiter. Je n'en eus jamais l'idée, et cela devait bien étonner Yachya, habi-

tué comme il l'était, sans paraître s'en prévaloir, au reste, à ce que tout le monde lui fît la cour. Il venait tout naturellement savoir ce qui s'était passé entre le jeune Husseïn et moi. Je lui racontai tout. La chose l'inquiétait énormément. Il ne pouvait pas me donner tort, car il appréciait parfaitement mes raisons. D'un autre côté, il voyait le guêpier dans lequel je me fourrais en refusant. Je suis sûr que, tout avare qu'il était, il eût donné cent roupies pour que la proposition ne m'eût point été faite. Mais elle était faite, la malheureuse proposition! Il fallait subir toutes les conséquences de la situation.

Nous n'avions pas encore épuisé, Yachya et moi, l'énumération des événements qui pouvaient surgir, lorsque nous arrivâmes à la halte du soir. La halte était marquée, comme celle du matin, par un puits. Celui-là se nommait Bir-el-Djedid, le puits nouveau. Le paysage était encore plus riche, plus verdoyant et plus pittoresque que celui où nous avions fait halte le matin. Les fellâhs aussi étaient plus nombreux. On pouvait y compter deux cents huttes peut-être et

une population de trois ou quatre cents hommes et le triple en femmes et enfants.

Toutes les rues, ou plutôt tout l'espace compris entre les huttes était encombré de moutons. Le village tout entier, la nuit venue, se transformait en une immense bergerie, gardée par des chiens dont la vigilance se traduisait en aboiements continuels. Malheur à l'étranger qui se fût hasardé à portée de leurs dents. Il eût été mis en pièces.

Nous fûmes reçus non moins gracieusement que le matin. L'aspect seulement de notre halte était rendu infiniment plus pittoresque que pendant le jour.

La nuit et le feu, ces deux grands éléments de la poésie, prêtaient leur magie à ce tableau. A la réverbération de la flamme, et avec les puissantes ombres portées du côté qui lui était opposé, hommes et femmes prenaient des aspects fantastiques auxquels les Arabes ne prêtaient aucune attention, mais qui agissaient puissamment sur moi. Là, ce ne fut pas seulement des moutons que l'on égorgea, mais plusieurs

jeunes chameaux que l'on mit à mort, ce qui est le *nec plus ultrà* de l'hospitalité, et ce qui ne se pratique en Orient que pour des gens tout à fait considérables. Il va sans dire que toute la tribu, depuis les aînés jusqu'aux plus jeunes, profitèrent de cette distribution extraordinaire de vivres.

Le lendemain matin, nous arrivâmes de très-bonne heure à Sahan. C'était à Sahan que les guides devaient venir nous prendre pour nous conduire à la fameuse source, qui, s'il fallait en croire les renseignements, se trouvait sur les premiers degrés ouest de la grande chaîne de montagnes appelée Djebel-Béni-Séïd.

Ces montagnes sont tout ce qu'il y a de plus volcanique. Elles se composent de roches de granit, gercées, fendues, brisées par l'intensité du feu. Dans les interstices formés par les gerçures pousse une laborieuse, mais active végétation. Il y a peu de terre. Mais dans ce peu de terre, tout ce qui peut venir vient. Ces premiers degrés séparent le pays d'Abou-Arich de celui de Kholan. Bien que ce soient les premiers degrés de la grande chaîne qui, traversant toute l'Ara-

bie comme une épine dorsale, va de Bab-el-Mandeb au Sinaï, ces premiers degrés sont déjà à plus de quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est vrai qu'à la vue ils paraissent moins élevés que nous le disons, étant précédés de petits mamelons qui leur ôtent de leur hauteur apparente.

Ces montagnes sont habitées par des légions de singes qui font la désolation des tribus environnantes. Ces singes ont l'industrie, pour rendre la maraude plus commode et surtout plus fructueuse, de tresser des espèces de paniers ou plutôt de couffes, comme les appellent les Arabes. Ils remplissent ces paniers et se les passent de main en main, de sorte qu'en cinq minutes les fruits sont cueillis et transportés dans la montagne. Les fruits qu'ils emportent sont des dattes, des papayes, des noix de coco, du maïs, des pêches, des melons, du raisin; tout ce que les Arabes enfin cultivent pour eux-mêmes. Le résultat de ces razzias est emmagasiné dans des grottes connues d'eux seuls.

C'est quelques instants avant le lever du soleil que

ces intelligents animaux se livrent à cet exercice. La veille, rien ne prévient le propriétaire du complot qui se forme contre lui.

Le matin, le propriétaire est dévalisé. Pour que la chose se pratique sans dérangement, ils posent des sentinelles sur les points les plus élevés, arbres ou rochers. Ces sentinelles donnent l'éveil par un cri d'alarme. Selon la distance plus ou moins longue, selon les accidents plus ou moins multipliés du terrain, elles sont plus ou moins nombreuses. Toute la bande de voleurs, qui se compose quelquefois de cinq cents singes, se divise par groupes, nous n'osons pas dire par escouades, ayant chacune son chef. Ils se répartissent sur tout un district, se doutant bien que, s'ils n'enlevaient pas tout dans une seule nuit, ils seraient mal reçus la nuit suivante.

Les Arabes, de leur côté, lorsqu'arrive l'époque de la moisson, mettent aussi des sentinelles. Mais ces sentinelles finissent par se lasser et s'endormir. Les singes ne se lassent jamais, ne s'endorment jamais. Lorsqu'ils ont complétement dépouillé un district, ils

passent au district voisin. On les attend à un endroit, ils sont à un autre. Puis enfin, si le lieu qu'ils comptent exploiter est gardé, ou s'ils soupçonnent quelque embûche, la troupe tout entière se met en route, et, dans une seule étape, se trouve à dix lieues de là. Rien n'est plus curieux que de voir au point du jour, si par hasard on se trouve sur le chemin, tous ces maraudeurs, leurs couffes à la main ou sur le dos, pareils à des contrebandiers qui passent la frontière.

Quelquefois les Arabes, lassés, font une levée dans les douârs et leur déclarent la guerre. Les chercher dans les montagnes serait chose impossible. Ils gagneraient des sommets que l'homme n'atteindra jamais. Alors, il faut, à force de ruse, leur couper la retraite, ce qui n'est pas chose facile. Si l'on y parvient, c'est une bataille à livrer. Très-désireux de fuir, s'ils ont l'espoir d'échapper aux traqueurs, les bandits commencent par gagner au pied. Mais s'ils s'aperçoivent qu'ils sont cernés, ils deviennent alors très-belliqueux, ramassent des pierres, font face, se retranchent de leur mieux et engagent le combat.

On a vu souvent les Arabes, ayant affaire à une troupe plus considérable qu'ils ne s'y étaient attendus, obligés de battre en retraite. S'ils sont les plus faibles, les singes perdent la tête, la déroute se met parmi eux. Mais, acculés, chacun combat pour son compte et jusqu'au dernier moment. Leur morsure est terrible. La plupart du temps elle dégénère en gangrène. Les Arabes la traitent comme nous traitons en Europe celle d'un chien enragé, par cautérisation. Comme les Arabes qui emportent leurs morts et se font tuer autour des cadavres, les singes font tout ce qu'ils peuvent pour les emporter, et souvent aussi se font tuer près d'eux.

Les guenons se lamentent près de leurs enfants morts comme une mère se lamente sur le corps de son enfant. Malheur au meurtrier qui dans ce cas-là se rapprocherait de la guenon désespérée à la distance de dix ou quinze pieds! D'un seul bond, elle serait à son visage, déchirant et mordant.

XIII

Nous étions arrivés au village où nous devions prendre des guides qui nous conduiraient à la source. Ils se tenaient prêts, attendant notre arrivée et paraissant pleins de confiance en eux-mêmes.

Nous avions encore à peu près quatre ou cinq lieues à faire pour arriver à l'endroit indiqué. Cet endroit s'appelait *Hannouh-el-Nemr* (la boutique du tigre ou de la panthère). Les Arabes n'ont qu'un seul et même nom pour ces deux animaux, qui du reste, en Arabie, ne sont qu'un seul et même animal.

Je demandai au chérif si nous devions nous apprêter à conquérir la source sur les terribles animaux qui lui avaient donné son nom. Il me répondit que, il y a une vingtaine d'années, nous eussions eu, selon toute probabilité, occasion de faire le coup de fusil avec

eux. Mais, depuis toutes les guerres avec l'Assir et les Égyptiens, ils sont devenus fort rares. Les passages de troupes les avaient éloignés. En outre, d'intrépides chasseurs étaient allés les chercher jusque dans les gorges les plus reculées des montagnes, de sorte que, à part les rares exceptions que j'ai dites, on n'en rencontre plus.

Cependant une panthère avait été signalée dans les environs de l'endroit que nous devions visiter. Cela regardait particulièrement Abd' el-Mélek et le jeune imam de Sana. Ils firent venir les Arabes qui prétendaient l'avoir vue, et prirent leurs renseignements. Un guide se chargea de les mettre sur les traces de la panthère, tandis que nos guides nous conduiraient vers la source.

Nous partîmes vers les sept heures du matin. Entre le douâr et les premières rampes de la montagne, nous vîmes quelques-uns de ces énormes lézards que les Arabes mangent avec délices, une grande quantité de rats, de souris, de musaraignes et de gerboises.

Au soleil et sur le sable reluit la fourmi argentée,

qui n'est ni la fourmi noire ni le termite. A mon dernier voyage d'Afrique, j'ai rencontré dans l'Ouad-Souf, c'est-à-dire dans le grand désert, cette même fourmi argentée. Je l'ai rapportée au Jardin des Plantes.

Là aussi je trouvai le *fennec*, c'est-à-dire le plus petit des renards, que j'avais vu en Arabie et en Abyssinie. J'en rapportai ou plutôt j'en envoyai un vivant aux Jardin des Plantes. Il fit pendant un an les délices des Parisiens. C'était le premier que l'on voyait vivant en France. Si j'avais su à cette époque avoir affaire à un animal si rare et si curieux, j'aurais pu en envoyer par douzaines. Ils sont gros comme de gros rats, ont la queue pendante et à longues soies, des oreilles démesurées. Les Arabes les prennent avec des piéges qui viennent d'Europe. Aussi, presque tous ceux qu'on me présentait avaient la patte cassée ou abîmée. Ils sont carnivores, et, lorsqu'ils ne peuvent pas manger toute leur proie, ils en cachent le reste. Comme les rats, ils se mangent entre eux. J'en rapportais quatre. Trois furent mangés, le quatrième se sauva.

Il existe dans la même région un autre animal fort curieux, que je ne puis comparer qu'à notre furet. Il a le pelage gris cendré, barré de bandes transversales; des oreilles à peine visibles dans sa fourrure, de petits yeux noirs et brillants, gros comme des grains de plomb nº 7. De plus, il a la patte et la queue très-courtes. Au moment d'être pris, il lance une liqueur qui sent le mauvais côté du musc. Du bruit qu'il fait en accomplissant cette opération, les Arabes l'appellent le *switch*. On ferait, comme pelleterie, quelque chose de charmant de sa fourrure.

Nous vîmes alors les serpents et les couleuvres qui, ainsi que nous l'avons dit, sont fort communs dans ces parages, faire la chasse aux rats, aux souris et aux autres petits rongeurs que nous avons indiqués. Les couleuvres les joignent à la course. Les serpents, lents et lourds, se contentent de les fasciner quand ils se trouvent à la portée de leurs regards. Les Arabes prétendent que ces serpents fascinent aussi les oiseaux.

J'ai vu des exemples de fascination sur les rats et les souris dans l'Arabie Heureuse, mais ce n'est

qu'en Abyssinie que j'ai vu la même opération pratiquée sur des oiseaux. J'ai tué plus d'une fois le reptile au moment où, la gueule ouverte, les yeux fixés et le cou tendu, il n'attendait plus que la chute de l'oiseau. Si je tuais le serpent roide, presque toujours l'oiseau tombait près de lui. Seulement le serpent n'en revenait pas; mais l'oiseau en revenait, pas toujours cependant; parfois le volatile mourait, sans blessure aucune, de la terreur qu'il avait éprouvée, puis peut-être aussi d'asphyxie.

Ces gros serpents courts dont je viens de parler, la couleuvre ordinaire et le céraste, c'est-à-dire les trois principaux serpents de l'Arabie, ont dans ce gros lézard que mangent les Arabes un ennemi acharné.

Chaque fois que le saurien et l'ophidien se rencontrent, il y a duel. J'ai été bien souvent témoin de ces combats. Voici en général comment la chose se passait.

Dès que l'ouaran (le lézard), — il y en a qui ont trois pieds de long, — dès que l'ouaran aperçoit le

serpent, il s'aplatit sur le sable, tout son corps y disparaît presque; sa gueule se tourne entr'ouverte vers son adversaire, sur lequel ses yeux demeurent obstinément fixés. Dans sa gueule, armée de dents comme celles du crocodile, s'agite un dard pareil à celui de la couleuvre. Du moment où le serpent l'aperçoit, il s'élance sur lui. Le serpent est toujours l'agresseur. Il essaye de saisir l'ouaran à l'endroit où la queue s'attache aux reins; l'ouaran pare l'attaque avec un violent coup de queue qui lance le serpent à deux ou trois pas, et quelquefois le tue.

Quelque part qu'il ait jeté le serpent, l'ouaran lui fait face aussitôt. Si le serpent n'est pas tué, il demeure toujours un instant étourdi. Mais il revient promptement à lui et se met sur la défensive. Il devient plus prudent, ou plutôt sa première attaque n'a été qu'une ruse. Cette ruse a eu pour but d'attirer toute l'attention de l'ouaran sur sa queue. Le serpent n'a rien à faire en réalité à la queue de l'ouaran. Il n'a que deux intentions : ou de mordre l'ouaran sous la gorge et de l'étrangler sous le cou, ou de saisir entre ses

deux mâchoires les deux extrémités des mâchoires de son adversaire. Une fois que l'ouaran est pris par les deux mâchoires, il est perdu. Il se défend bien avec des griffes formidables qui rappellent celles du blaireau; mais le serpent enfonce de plus en plus ses crochets dans la mâchoire supérieure et dans la mâchoire inférieure. L'ouaran privé d'air meurt étouffé.

Mais il arrive parfois que le serpent manque son coup, et que l'ouaran ne manque pas le sien. C'est dans ce cas l'ouaran qui attrape le serpent par le museau ou par le cou. Alors le serpent se roule autour de lui, et, grâce à la force constrictive qu'il a reçue de la nature, l'étouffe en le comprimant. Mais comme, de son côté, l'ouaran n'a garde de lâcher, tous deux meurent ensemble enlacés comme de bons amis. Quant aux autres petits animaux, depuis la mouche jusqu'à la gerboise, l'ouaran les dévore sans qu'il y ait plus de lutte qu'il n'y en a entre le crocodile et l'homme quand l'homme est pris une fois entre les mâchoires du crocodile.

Il existe aussi, dans les montagnes des Beni-Seïd,

plusieurs autres variétés d'ophidiens, et entre autres le serpent que les Arabes appellent *El-Agel*, l'éclair, le rapide, l'agile. C'est un serpent brun-chocolat, avec des raies longitudinales étendues tout le long du dos comme celles de la sangsue. Il est long d'un mètre et demi, et très-mince, de la grosseur du doigt à peine; la vitesse avec laquelle il s'élance est tellement grande que les Arabes, dont la poésie exagère toujours les défauts comme les qualités, prétendent qu'il traverse sans s'arrêter l'étrier d'un cavalier et le corps d'un cheval. J'ai retrouvé du côté de Tuggurt, en Afrique, le même serpent et la même légende.

Nous nous arrêtâmes pour déjeuner sous un bouquet de tamariniers et de grenadiers. A une demi-lieue de nous gisaient les ruines de quelque ancienne ville inconnue que les Arabes appellent la cité des Idoles. Je laisse à un plus savant que moi le soin de découvrir le véritable nom de cette ville.

Après le déjeuner et la sieste indispensable qui le suit, le chérif donna l'ordre d'entrer dans la montagne. Comme le jour où nous avions cherché la

source de lait, il y eut beaucoup d'appelés et peu d'élus. Le chérif, Yachya, moi, deux ou trois hommes de la suite et les guides, nous entrâmes seuls dans la montagne.

Depuis plus d'une heure, Abd'el-Mélek et le jeune imam de Sana étaient partis à la recherche de la panthère.

La montagne était extrêmement difficile à explorer. Outre la rapidité, de tous les interstices de rocher jaillissaient comme des haies d'épines. C'étaient des mimosas, des euphorbes, et une espèce de lotus. Il fallait passer au milieu de tout cela. Le chérif Husseïn, qui n'avait jamais su ce que c'était qu'un obstacle matériel ou moral, passait, m'indiquant le chemin, à travers tous ces porte-lances qui eussent dû le déchirer vingt fois, s'il n'y avait une espèce de pacte entre la nature d'un pays et ses habitants.

Enfin nous arrivâmes au plateau faisant face à l'excavation que l'on appelait la Boutique des panthères. En effet, c'était un lieu sombre et sauvage. Cependant, en dehors des préjugés du pays, je voulus

entrer dans cette caverne et la visiter. Mais le chérif m'arrêta par le bras.

— N'entre point dans cette caverne, Hadji, dit-il, tu n'en sortirais pas.

Avec d'autres hommes que les Arabes j'eusse insisté. Avec eux, c'eût été tenter Dieu.

— Mais, demandai-je, si la source est au fond de cette grotte, il faudra bien y aller.

— Par bonheur, elle n'y est pas, répondirent les guides.

— Où est-elle? voyons! fit le chérif avec impatience.

— Nous y sommes, Séïd, dirent les Arabes.

Et nous faisant faire un détour, ils nous conduisirent à une espèce de puits de trois ou quatre pieds de circonférence creusé dans un bloc énorme de granit. L'eau montait presque à fleur de pierre. Mais elle était si claire, si limpide, si reposée, que je déclarai à première vue que ce ne pouvait être une source.

Je coupai un petit arbre avec mon poignard, pour sonder la profondeur du puits. La branche me donna

deux pieds et demi à trois pieds de profondeur. Partout le fond était solide. Cela confirmait mon opinion. Mais les guides prétendaient qu'il y avait écoulement, et que, par conséquent, puisque l'eau s'écoulait, elle se renouvelait. A l'appui de cette assertion, ils me firent descendre à quelques pieds au-dessous de la prétendue source, et me montrèrent un suintement, qui en effet indiquait une fuite.

— Eh bien! soit, dis-je au chérif, épuisons la source; nous verrons comment elle se remplira.

Alors, avec des sébiles en noix de coco, nous nous mîmes à rejeter l'eau jusqu'à ce que nous fussions arrivés à dessécher le puits.

En effet, l'eau se renouvelait, mais par un filet imperceptible, glissant par une fissure qui ne donnait pas une demi-ligne d'eau. Il eût fallu un jour et une nuit pour remplir le puits. Il contenait trois ou quatre voies d'eau. Ce n'était point là peine de construire un aqueduc pour cela. La nature avait déposé là cette grande tasse pour désaltérer les pâtres de la montagne, et pas pour autre chose.

Le chérif était fort désappointé. Il avait déjà bâti tout un Alhambra et tout un Alcazar avec ses jardins pleins d'eau jaillissante, sur l'existence de cette source. Il lui fallait dire adieu à ses rêves, frais mirages de son imagination.

La fable de Pérette et de son pot au lait est aussi vraie sur les montagnes de l'Arabie que sur la butte Montmartre. Le chérif était furieux. C'était la seconde course du même genre qu'il faisait. On se rappelle notre voyage aux sources de lait. Cette fois cependant il était évident que ces hommes n'avaient pas voulu le tromper. Ils étaient de bonne foi. Seulement, l'importance de leur découverte avait été exagérée. Ce fut ce qu'avec son admirable intelligence le chérif comprit parfaitement. Aussi, loin de punir les guides comme il avait fait aux sources de lait, il leur fit donner à son retour quelques centaines de piastres.

XIV

Il s'agissait de revenir à Abou-Arich. Nous descendîmes en vingt minutes la montagne que nous avions mis deux heures à escalader. Puis nous regagnâmes le village où nous nous étions arrêtés le matin. La journée avait été suffisamment fatigante. Nous nous reposâmes jusqu'à deux heures du matin.

Vers minuit arrivèrent Abd'el-Mélek et Ahmed. Ils ne ramenaient qu'un des deux chiens. L'autre avait été tué par la panthère. Par compensation, ils apportaient deux *outed-el-nemr*, deux enfants de tigre, comme disent les Arabes.

En outre, Abd'el-Mélek avait été mordu, ou plutôt *frappé* par une vipère. Mais à l'instant même, avec son *sikin*, il avait enlevé deux doigts et demi de chair. Puis il s'était pansé avec des feuilles d'arbre et des herbes connues par leur efficacité contre la frappure

du serpent. Le pauvre garçon au reste était fort pâle et horriblement fatigué. Il avait dû marcher pendant plus de deux heures avec cette blessure.

Les deux petites panthères étaient charmantes. Elles n'étaient nullement effrayées, et jouaient ensemble comme deux chats. Ils étaient revenus rapidement, de peur que leur mère ne les poursuivît. On fit venir une chèvre, et les petites panthères se mirent à téter comme si c'eût été leur mère. Au reste, elles vinrent à merveille, et, quand je quittai Abou-Arich, elles étaient privées comme des chiens.

Aussitôt son retour, Abd'el-Mélek me demanda. Il était fort impressionné de sa blessure, et, malgré son héroïque résolution, il craignait encore que le venin n'eût pénétré dans les veines.

Je le rassurai. Je connaissais assez la frappure de la vipère cornue pour lui dire que, puisqu'il n'en était pas mort, il n'en mourrait pas. Je visitai la blessure. Il n'y avait pour le moment qu'à la laver avec de l'eau et du sel. Les Arabes voulaient la cautériser au feu. Je m'y opposai.

A trois heures du matin, nous montâmes à cheval et nous nous remîmes en route. Abd'el-Mélek ne put remonter à cheval. On lui fabriqua une litière et on le plaça sur le dos d'un chameau.

Je remarquai que le fils du chérif prenait avec une grande philosophie la blessure de son cousin. Cette activité, ce courage, cette aspiration aux grandes choses qui faisaient le fond du caractère et du tempérament du jeune Arabe promettaient au fils du chérif un concurrent dangereux.

Le chérif était visiblement de mauvaise humeur. Il marchait en tête de la cavalcade, solitaire et sans parler à personne, pas même à moi. Cette mauvaise humeur du chérif fit que l'on résolut de revenir à Abou-Arich tout d'une traite. On ne s'arrêta que pour les prières, et encore, faute d'eau, les ablutions se firent-elles avec le sable.

Deux ou trois fois, je m'approchai du chérif pour causer avec lui. Mais, convaincu qu'il désirait être seul avec ses pensées, je me retirai en arrière, et, me trouvant près du jeune imam de Sana, je liai conver-

sation avec lui. A peine l'avais-je vu, à peine lui avais-je parlé. C'était un garçon très-distingué, mais qui me déplut à cause de son fanatisme. Il est vrai que son fanatisme n'était qu'un calcul.

Il savait que je n'avais point été opposé à l'expédition, et que si elle avait manqué ce n'était point par ma faute. Il me remercia donc et me fit toutes sortes de promesses pour le cas où un jour il deviendrait imam de Sana.

Je lui dis quelques mots des conseils que j'avais donnés au chérif, et je m'informai auprès de lui de la part pécuniaire qu'il pourrait apporter à l'entreprise dont le résultat devait être pour lui le siége de l'imamat. Il me répondit très-franchement qu'il pourrait, il le pensait du moins, grâce à ses partisans et à ses ressources personnelles, faire la moitié ou même les deux tiers de la somme nécessaire à l'entrée en campagne. Puis, une fois établi à la place de son oncle, il parachèverait le total.

Je lui recommandai le plus grand secret sur cette affaire, et le mis en garde contre quelques-uns des

frères du chérif dont, à mon avis, il ne se défiait pas assez. Il était au contraire inquiet du côté du chérif; il se croyait plutôt son prisonnier que son hôte. Sur ce point je le rassurai, lui répondant du chérif Husseïn comme de moi-même.

Nous causions ainsi sous l'ardeur du soleil à son zénith. Habitués l'un et l'autre aux chaleurs de l'Yémen, nous n'y faisions pas attention. Peut-être aussi cet oubli nous venait-il de l'intérêt que nous mettions à la conversation.

Par hasard, ce jour-là, j'avais voulu faire comme les Arabes : j'avais la tête seulement couverte d'un tarbouch et le visage garanti par ma sommada. C'était, pour un soleil comme celui qui versait sa flamme sur nos têtes, une coiffure beaucoup trop légère. Le chérif m'en avait prévenu. Dans l'Yémen, il y a un proverbe qui dit : « Va tout nu, mais couvre-toi la tête. » Cependant j'arrivai à Abou-Arich sans éprouver aucun malaise. Seulement, en me quittant, le chérif me dit :

— Tu as le visage bien rouge, Hadji, je crois

que tu as eu tort de ne point prendre de turban.

— Séïd, lui répondis-je, j'ai bu dans une peau de bouc qui sentait la résine, de l'eau que j'ai trouvée excellente dans le moment, mais détestable après. Sans doute c'est cette eau qui me fait mal.

Puis je rentrai chez moi pour changer de tout, me laver et retourner dîner chez le chérif. Je fus accueilli par le même compliment. Hafza me demanda d'où venait cette rougeur inaccoutumée. Je l'attribuai à la grande ardeur du soleil. Je ne sentais encore rien qu'un tiraillement de la peau.

J'allai dîner chez le chérif. Mais, vers les neuf heures du soir, me trouvant souffrant, je lui demandai la permission de me retirer.

— Va, me dit-il, mais prends garde d'avoir attrapé un coup de soleil.

Je rentrai chez moi et me regardai dans une glace. J'avais le visage violet. J'éprouvais en même temps des frissons de fièvre, une grande lourdeur de tête et des coliques. Je fus presque aussitôt pris par des vomissements. Un instant, Hafza crut à un empoisonnement.

— Je t'avais pourtant recommandé, me dit-elle, de ne pas manger chez le chérif.

J'entendis ces mots à peine. Le délire commençait à me prendre avec une effroyable violence. Tout le monde perdit la tête autour de moi, excepté Sélim. Sélim me fit prendre du café noir dans lequel il avait mis infuser de l'écorce de grenade. C'était une exécrable boisson, mais qui passe là-bas pour un contre-poison efficace. Je demandais à grands cris de l'eau que l'on se gardait bien de me donner. Au milieu de mon délire, il me semblait voir Hadji Soliman se réjouir dans un coin. Imagination ou réalité, il m'en resta contre lui une suprême défiance.

Dès le lendemain, le bruit s'était répandu que j'étais très-malade; d'autres disaient que j'étais mort; les naïfs s'écriaient :

— Oh ! mais nous l'avons vu passer hier, il se portait à merveille.

Les autres levaient les yeux au ciel et disaient :

— Dieu est grand !

Dès que le chérif sut ma maladie, il m'envoya ses deux eunuques de prédilection. En cas de mort, ils devaient veiller à ce que ma maison ne fût pas mise au pillage.

Le matin venu, la fièvre tomba, mais j'étais tombé avec la fièvre. Quoique j'entendisse tout ce qui se disait autour de moi, le mal comme le bien, les suppositions probables comme les suppositions absurdes, je ne pouvais donner aucun signe de vie.

Les fanatiques du pays, convaincus que j'allais trépasser, s'étaient emparés de moi. On me traitait, comme les malades désespérés, par des versets du Coran. Dans la chambre à côté, j'entendais réciter la prière des agonisants. Malgré tout cela, je me sentais vivre. Je n'étais, en effet, si je puis m'exprimer ainsi, mort qu'à la surface. D'ailleurs, des douleurs d'entrailles très-vives me rappelaient que je n'étais pas mort à l'intérieur.

Vers le soir, je revins un peu à moi. J'appelai Sélim. Je lui recommandai de ne pas me quitter et de ne laisser approcher de moi, comme garde-malade, que

Hafza. La pauvre enfant était au désespoir et ne cessait de pleurer.

Je demandai qui était venu me voir. J'avais reçu la visite de Yachya, des frères du chérif et du jeune Husseïn. Abd'el-Mélek avait fait demander de mes nouvelles, mais lui-même était sur son lit avec une fièvre effroyable et ne pouvait bouger.

Je me fis apporter ma pharmacie sur mon sirir, j'y pris un flacon de quinine, je puisai dans le flacon avec une cuiller à café, j'avalai tout ce que la cuiller contenait de la substance fébrifuge, et j'ordonnai que, quand même je ne pourrais pas en demander, on m'en donnât le lendemain une dose égale.

Une heure après, la fièvre et le délire m'avaient repris. L'accès cessa vers deux heures du matin. Hafza et Sélim étaient près de moi et ne m'avaient point quitté ! Je n'eus au reste qu'un instant de lucidité. Brisé de fatigue, je m'endormis.

Un esclave d'Abd'el-Mélek était venu pendant mon sommeil, et avait dit qu'il reviendrait. Il était revenu et attendait. J'ordonnai de le faire entrer. Il s'appro-

cha de mon lit et me glissa un billet dans la main en me disant :

— De la part de mon maître.

Je pris le billet.

— N'avale rien de qui que ce soit, me dit-il tout bas.

Et il sortit. Lui parti, je frappai contre la cloison pour appeler Sélim. Sélim entra. Je lui donnai le billet à lire. J'avais confiance dans Sélim comme dans un frère.

Le billet contenait ces mots :

« On en veut à ta vie, je viens de le savoir. Défie-toi de tout le monde, excepté de Sélim. Je veille et ne puis t'en dire davantage. »

Ce billet n'était ni signé ni scellé. Mon nom n'y était pas même prononcé. Le même jour, mon cuisinier en second, Abd'Allah, honnête garçon s'il en fut, était venu me trouver, me demandant de quitter mon service. Le prétexte de ce départ était la mort de son père et la nécessité où il se trouvait de régler des intérêts de famille. Le prétexte était spécieux et ne permettait point la discussion.

J'appelai Sélim, et lui fis faire le compte d'Abd-Allah. Le compte fait, j'appelai Abd'Allah lui-même. Au moment où je lui donnais son argent, il se pencha vers moi, et, de manière à n'être entendu de personne :

— Fuis aussitôt que tu le pourras, me dit-il, c'est un ami qui te donne ce conseil.

Puis il sortit, et je ne le revis jamais. Les quelques mots qu'il avait prononcés me confirmèrent dans cette pensée, c'est qu'il avait reçu des propositions pour m'empoisonner. Sélim et Hafza, à qui je racontai ce qui s'était passé, furent de mon avis et devinrent d'autant plus vigilants.

Les esclaves du chérif venaient deux fois par jour demander de mes nouvelles. Mais ni le chérif ni le neveu de l'imam ne venaient eux-mêmes. Yachya venait tous les jours, plutôt deux fois qu'une.

Une fièvre cérébrale se déclara, excessivement intense. Je ne pouvais juger de mon état, j'avais tous les jours une crise dans laquelle je perdais complétement le sentiment de moi-même. Je fus probablement sauvé par une inspiration de Hafza. Voyant ma tête

brûlante, elle y versait des douches d'eau tirées du puits.

L'opération se faisait de la façon la plus simple. On me mettait dans une immense jarre que l'on remplissait d'eau, puis l'on suspendait au-dessus de ma tête rasée une autre jarre pleine d'eau également. On enlevait le fausset de la jarre supérieure, et elle se vidait sur ma tête par un filet d'eau de la grosseur d'un roseau à écrire. Puis, on me frictionnait avec un gant de crin jusqu'à ce que la chaleur fût revenue à la peau ; puis encore on me faisait transpirer à force de couvertures de laine. Pendant tout ce temps, on brûlait de l'encens pour éloigner *le mauvais œil*. L'encens ne chassait pas le mauvais œil, mais me rendait un bien autre service : il chassait les mouches.

Hadji-Soliman avait de fréquents entretiens avec tous ces messagers des différents chérifs qui venaient demander tous les jours de mes nouvelles, non pas pour savoir si j'allais mieux, mais pour savoir si j'étais mort.

Le dixième jour, il parvint à s'approcher de moi,

me demandant avec beaucoup de paroles mielleuses ce que j'éprouvais et où je souffrais. Il n'eut pas le courage de me donner un coup de couteau, pour lequel il eût eu, selon toute probabilité, une bonne récompense, mais il eut celui de me donner un petit paquet qu'il garantissait comme une recette infaillible. Je le remerciai et pris le paquet.

Je devais mettre la poudre blanche qu'il contenait dans de l'eau, tourner jusqu'à ce qu'elle fût fondue, et avaler le tout.

Je remis le paquet à Sélim en lui disant de le conserver avec soin.

— Oh! maître, dit-il, *sum el thar.*

Ce qui voulait dire :

— Oh! maître, de la mort aux rats.

Sélim ne m'apprenait rien de nouveau. Seulement il confirmait mes soupçons sur Hadji-Soliman.

Le treizième jour de ma maladie, le chérif vint enfin me voir. Il était accompagné du jeune imam. Il eut l'air étonné de me trouver vivant encore.

En effet, on lui avait dit tant de fois que je n'en

reviendrais pas, qu'il en était arrivé à trouver que j'abusais de la force de ma constitution. J'ai tort, au reste, de dire cela, et c'est le reste d'un mauvais doute que je n'eusse pas dû conserver.

Le chérif me fit toutes sortes de protestations d'amitié et de dévouement. Il mit sa maison tout entière à ma disposition, et me quitta en me disant de m'adresser à lui pour tout ce dont j'aurais besoin. Je me gardai bien de demander quoi que ce fût. Il sortit fort étonné que l'on pût avoir été si malade et n'être pas mort.

Pendant qu'il était là, Sélim lui fit voir la poudre blanche renfermée dans le petit papier qui venait de Hadji-Soliman. Immédiatement, Hadji-Soliman fut arrêté. L'avis de Sélim était qu'il ne donnerait pas un para de la peau de son camarade. Cependant le chérif se contenta pour le moment de le faire mettre en prison. On avait résolu d'attendre ma convalescence ou ma mort pour prendre un parti. Puis le chérif voulait savoir au nom de qui l'empoisonneur agissait.

Le lendemain de la visite du chérif, j'eus celle

d'Abd'el-Mélek. Celui-là venait avec des sentiments qui n'étaient point douteux. Nous restâmes seuls.

— Tu as reçu mon billet? me dit-il.

— Oui, répondis-je, je t'en remercie.

— Le moment n'est pas encore venu, me dit-il, de te rendre compte de ce qui s'est passé, mais quand tu seras rétabli, tu sauras tout.

Je lui dis que, la veille, j'avais vu son oncle.

— Oui, me dit-il, je savais qu'il t'avait fait visite, comment a-t-il été pour toi?

— Bien.

— Tu dis cela d'une singulière façon.

— Je l'ai trouvé froid.

— Si tu savais de quelles intrigues il est entouré! si tu savais ce qu'on lui a dit contre toi! Tous ces charlatans qui ont voulu te guérir avec des versets du Coran t'ont accusé de tiédeur religieuse, voyant que tu n'avais pas voulu avaler leurs talismans. En outre, on a reçu des lettres de la Mecque : le parti turc demande tout simplement ta mort. Eschref-Bey ne t'a point pardonné d'avoir dévoilé à mon oncle son pas-

sage par Aden et toutes les conséquences de son traité avec l'Angleterre. Au reste, ne t'inquiète point autrement de tout cela ; mon oncle a tenu et tiendra bon : tu lui as rendu trop de services pour qu'il les oublie si légèrement. Rétablis-toi d'abord, continue à ne rien prendre que de la main de Sélim ; une fois rétabli, tu aviseras. Quant à moi, tu sais que je t'appartiens corps et âme.

Au bout de quelques minutes, il me quitta, s'apercevant que je faiblissais. Je n'étais pas encore assez fort pour suivre une conversation un peu longue et surtout un peu sérieuse.

Sélim et Hafza continuaient de m'entourer de tous leurs soins, ce qui les avait mis assez mal avec tout le monde. Il était à craindre que l'un ou l'autre, ou peut-être tous les deux, ne portassent la peine de leur fidélité.

Cependant ma santé se rétablissait peu à peu. Le seizième jour, je me levai; le dix-septième, je me traînai à l'ombre sur ma terrasse.

La nouvelle se répandit que j'étais sauvé, ce qui

parut prodigieux à tout le monde. Il n'y avait pas un homme dans tout Abou-Arich qui eût donné de ma peau plus que Sélim n'offrait de celle de Hadji-Soliman.

Le dix-huitième jour, le chérif revint me voir. Il me trouva debout. Je dois le dire, il me parut très-joyeux, et, au fond du cœur, ma conviction est qu'il le fut en effet.

La conversation fut vague et sans importance. On lui annonça que je commençais à manger. Seulement on ne lui dit pas que, de peur d'être empoisonné, je ne mangeais que des œufs à la coque, dénichés par Hafza, cuits par Sélim. Comme les Arabes ne mangent pas beaucoup d'œufs, ils s'étonnaient de ma prédilection pour ce mets. Sélim répondait avec aplomb que j'étais médecin, et très-bon médecin, puisque je m'étais guéri, et que je savais mieux que personne la nourriture qui m'était salutaire.

Le soir de la visite du chérif, on m'apporta de sa part toutes sortes de confitures, de sirops et de pâtisseries.

Il va sans dire que je ne touchai à rien de tout cela,

non pas que je me défiasse du chérif, mais je me défiais de son harem.

Le vingt-deuxième jour, je pus, le soir, descendre au petit jardin. Le harem du chérif en sortait. On me vit passer, appuyé au bras de Sélim. Une des femmes, drapée dans son melaya, se retourna deux fois pour me voir. A en juger par ses pendants d'oreille en or et par son melaya en soie, ce devait être Alima.

Le même soir, le chérif sut que j'étais sorti. Il m'envoya son fils pour me féliciter et me dire combien son père et sa famille étaient heureux de ma convalescence.

Dès le lendemain, j'eusse pu, à la rigueur, aller chez le chérif; mais j'étais en train de changer de peau, et je n'étais point fâché que l'opération fût entièrement terminée avant de faire une sortie sérieuse. Les bains y aidèrent; le massage aux essences acheva ce que les bains avaient commencé.

Tout le monde sait ce que c'est que le massage. Seulement, tout le monde ne sait pas qu'il y a, en Orient, deux espèces de massages : le massage arabe,

le massage indien. Le massage indien se compose de petits coups de poing appuyés sèchement sur toutes les parties du corps. Le massage arabe se fait par la compression de toutes les parties de l'individu, mais particulièrement des jointures.

Le 24, je fis demander au chérif si je pourrais le voir le lendemain. Avant le retour de mon messager, le jeune Husseïn était à la maison. Le chérif me faisait répondre que je pouvais le voir à l'instant même, si je voulais.

Pendant la durée de ma maladie, Sélim avait eu le soin de faire énormément d'aumônes, de sorte que les pauvres gens d'Abou-Arich m'étaient très-sympathiques.

Lorsque, le lendemain, je sortis pour aller au château du chérif, appuyé d'un côté au bras de Sélim, de l'autre sur celui d'Yachya, les pauvres me firent cortége. Le chérif me vit venir de loin. Il envoya son fils au devant de moi ; à mon arrivée, je trouvai tous ses officiers groupés pour me recevoir, vizir et khasnadar en tête.

Le chérif vint au devant de moi jusqu'à la porte de

son salon. Il me présenta les deux mains avec beaucoup d'effusion, riant et me disant :

— Par ma foi ! Hadji, je ne m'attendais pas à te revoir sitôt, je te fais tous mes compliments ; c'était écrit.

Dans cette séance, la question d'Hadji-Soliman fut décidée.

— Puisque tu es rétabli, me dit Husseïn, occupons-nous un peu de Hadji-Soliman.

— Puisque je suis rétabli, lui répondis-je, et que tu veux bien me consulter, Séïd, je demande qu'il ne lui soit fait aucun mal.

— Mais enfin, il a voulu t'empoisonner. Or, si son projet avait réussi, on n'aurait pas manqué de dire que le coup venait de moi.

— Mais on eût eu beau me le dire à moi, je ne l'aurais pas cru.

— Je l'espère, me dit le chérif en me tendant la main.

— Je te prie donc, continuai-je, de ne faire aucun mal à Hadji-Soliman ; qu'il aille se faire pendre ailleurs, comme on dit en Europe.

— Tu le veux ? me dit-il.

— Je t'en prie, Séïd.

— Attends, alors.

Il frappa dans ses mains. Un esclave entra.

— Qu'on amène le prisonnier Hadji-Soliman, dit-il.

Nous n'eûmes pas longtemps à attendre; il l'avait déjà fait amener au château. Il entra avec les fers aux pieds. Dès que Hadji-Soliman vit le chérif et moi réunis, il s'inclina devant le chérif et voulut lui prendre la main pour la baiser. Mais le chérif lui retira sa main. Il vint alors à moi. J'en fis autant que le chérif. Ne pouvant pas me baiser la main, il voulut au moins me baiser les pieds. Je me reculai. Il resta à genoux.

Le chérif tira de sa ceinture le petit paquet contenant l'arsenic.

— Connais-tu cela? lui demanda-t-il.

— Oui, Séïd, répondit le misérable.

— Est-ce toi qui as remis cela à Hadji?

— Je le lui ai remis.

— Comme poison ou comme médicament?

— Comme médicament.

— Et savais-tu que ce médicament était du poison ?

— Je le savais.

— Tu voulais donc l'empoisonner ?

— J'avais reçu mission de le faire.

— De qui ?

— D'hommes influents, mais étrangers au pays.

— De chrétiens ou de musulmans ?

— De musulmans.

— D'Arabes ?

— Non, de Turcs.

— Quels étaient ces Turcs ?

— Je ne puis le dire, j'ai prêté serment de garder le silence.

— Ne peux-tu rien ajouter ?

— Si fait, je puis dire que ce sont des ennemis personnels du Hadji, qui, du moment où je n'ai pas réussi, le poursuivront partout où il ira.

— As-tu du regret d'avoir été l'instrument de ces hommes ?

— J'ai le regret de ne pas avoir réussi.

Le chérif me regarda.

— C'est un Turc fanatisé par les siens, lui dis-je.

— Alors, si tu étais libre, continua Husseïn, tu recommencerais ?

— A l'instant même; mais je tâcherais de m'y prendre mieux.

Le chérif se tourna de mon côté.

— Tu vois bien, me dit-il, que ce serait une faute que de lui donner sa liberté.

— N'importe, j'insiste, Séïd. Il ne fera autre chose que ce qui est écrit.

— Tu le veux absolument ?

— Je te répète que je le désire.

— Va, dit le chérif, tu es libre.

Hadji-Soliman fit un mouvement de surprise.

— Seulement, remercie le Hadji.

Il revint pour me baiser la main et les pieds. Je le repoussai; il sortit. Aussitôt et derrière lui, le chérif donna ordre à son vizir qu'on eût à faire quitter immédiatement Abou-Arich à ce malheureux. Il devait en outre le prévenir que ce serait au péril de sa vie qu'il y reparaîtrait.

J'appelai Sélim et lui donnai l'ordre de remettre à Hadji-Soliman vingt-cinq talaris. Il les refusa. On les distribua aux pauvres, qui poursuivirent Hadji-Soliman de leurs huées au moment où il sortit du palais du chérif. Il va sans dire que tout le monde blâma ma générosité, même les pauvres qui en profitaient. Le pardon que j'avais obtenu pour lui fut généralement traité de faiblesse; mais je m'étais souvenu que ce malheureux avait femme et enfants. Le même soir, il avait quitté Abou-Arich, prenant la route de Djézan.

Je rentrai chez moi et reçus la visite de tous les hauts personnages du pays; le bruit s'était répandu que non-seulement j'étais sauvé, mais encore que j'étais plus en faveur que jamais.

Le soir du même jour, Sélim m'annonça Abd'el-Mélek : c'était sa seconde visite. Cette fois, il venait causer d'une façon plus sérieuse. Il s'agissait tout simplement de trouver un prétexte pour demander mon congé au chérif.

Abd'el-Mélek me conseillait de quitter Abou-Arich

à l'insu même du chérif; le plus tôt serait le mieux. Il avait la conviction que son oncle, tout affectionné qu'il me fût, finirait par céder aux suggestions du harem et aux intrigues turques. Il ne savait trop me dire de quel côté j'avais le plus à craindre. C'était assez mon avis, et, depuis que j'étais entré en convalescence, ma résolution était prise à cet endroit. Abd'el-Mélek savait que l'on avait fortement insisté près du chérif pour qu'il m'incarcérât. Je voulus savoir quel était l'officieux conseiller. Abd'el-Mélek refusa de me l'apprendre, se bornant à me dire que c'était un des hommes que j'avais le plus obligé pendant mon séjour à Abou-Arich.

Restait à savoir comment j'arriverais à ne pas blesser la susceptibilité du chérif en lui demandant mon congé. Je devais m'attendre, m'assurait Abd'el-Mélek, à une grande résistance de sa part. Je lui étais encore indispensable, à ce que prétendait le jeune homme, dans les derniers projets qu'il méditait. C'était, à son avis, ce qui m'avait sauvé.

— En tout cas, acheva Abd'el-Mélek, quel que

soit le moyen que tu choisisses, compte sur moi.

Et il sortit sur cette nouvelle promesse.

Inutile de dire qu'il me laissa livré à des réflexions d'autant plus tristes qu'elles portaient sur l'injustice du chérif à mon égard. Mais, je l'ai dit, je n'avais pas attendu son avis pour prendre ma résolution.

Le lendemain, on envoya chercher Hafza, du harem. Elle revint tout en pleurs. Je voulus savoir ce qui lui causait cette émotion ; je vis qu'elle n'osait me le dire. J'avais une si entière confiance en elle que je n'insistai pas.

— Quand tu croiras que je dois être averti, lui dis-je, tu m'avertiras.

Je me doutais bien de ce qui se passait. On l'envoya chercher plusieurs fois ainsi. A chaque fois elle revenait plus triste.

Enfin, un soir, elle m'avoua tout. On l'envoyait chercher pour la corrompre ; d'abord on voulait en faire un instrument ; mais comme on vit que c'était même inutile de le tenter, on se contentait de son éloignement. Si elle voulait fuir ou me quitter, on

lui en fournirait tous les moyens. Elle avait refusé. Alors on l'avait menacée. Ce fut sous l'empire de cette menace et de la crainte qu'à une autre visite on ne s'emparât d'elle, qu'elle m'avoua tout. Alors je lui défendis de sortir, et chargeai Sélim de veiller particulièrement sur elle. Au reste, à son avis, c'était une affaire de harem; le chérif ignorait tout. Je crus qu'il serait imprudent à moi de lui dénoncer ce petit complot.

Yachya à qui j'en parlai fut de mon avis. La situation, il l'avouait lui-même, devenait grave. Il fallait ou revenir sur mes pas et accepter franchement le mariage, ou me retirer. Si je prenais ce dernier parti, le plus tôt serait le mieux. Revenir au mariage était impossible. J'eusse hésité, que tout ce qui se passait autour de moi m'eût confirmé dans ma résolution.

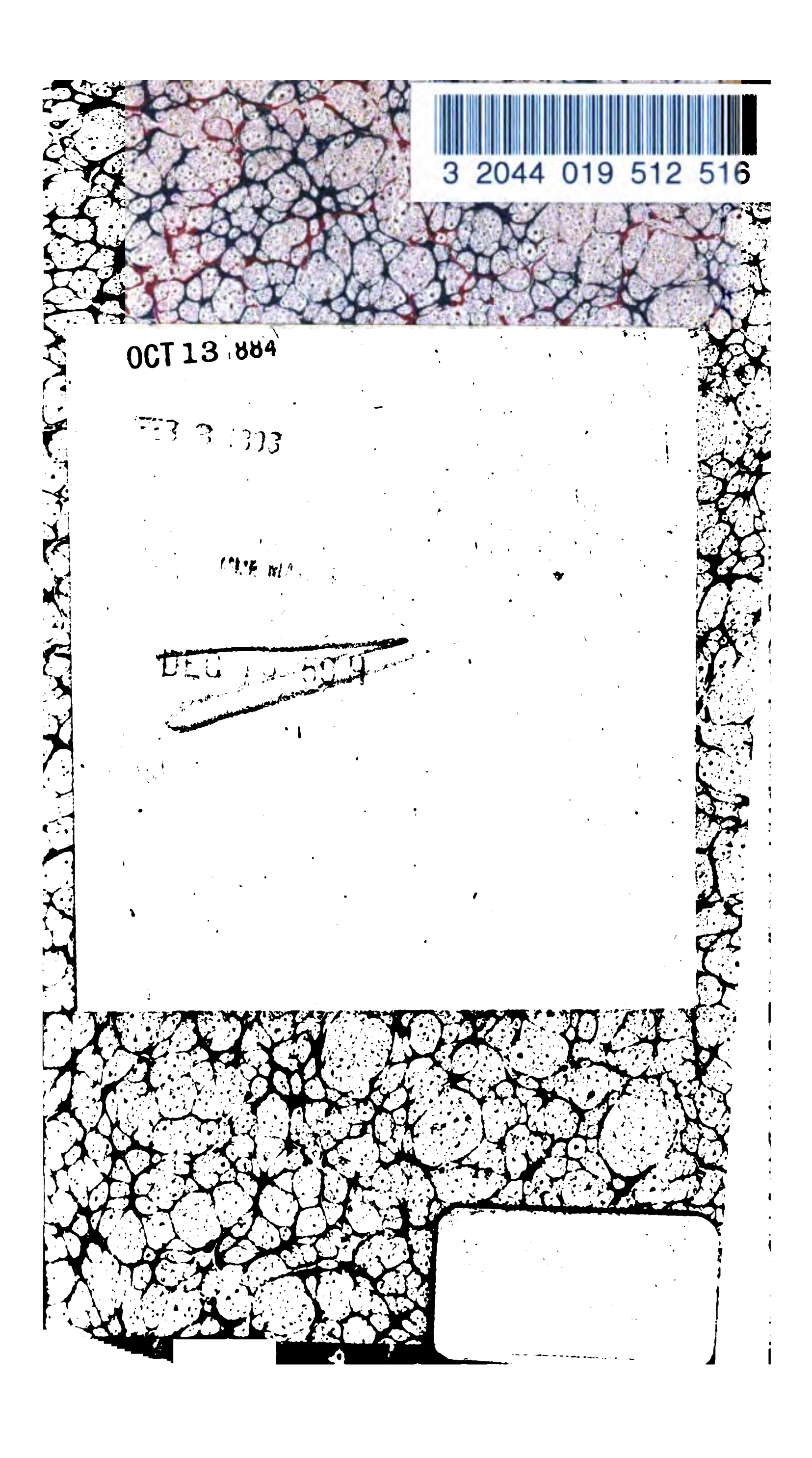
FIN DU DEUXIÈME VOLUME

Paris. — Imprimerie de Wittersheim, 8, rue Montmorency.

TABLE

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.




3 2044 019 512 516
OCT 13 1884

